

Kate Sedley
La chanson
du trouvère

grands détectives

10

18



KATE SEDLEY

LA CHANSON DU TROUVÈRE

(The Eve of Saint Hyacinth)

Traduit de l'anglais par Claude BONNAFONT



10/18

CHAPITRE PREMIER

Nous étions le 8 juin, veille de la Saint-Colomba. Dans moins de soixante-douze heures, le solstice¹ d'été ouvrirait la saison des matins frais et brillants et des longues soirées qui accroissent le plaisir de vivre sur les routes.

J'avais quitté Totnes aux premiers jours de mai de l'an de grâce 1475 et passé ces dernières semaines à écouler ma pacotille parmi la myriade de hameaux et villages qui parsèment la côte sud de l'Angleterre, que je pouvais atteindre aisément sans avoir à déboursier pour louer les services d'un guide local. De mon temps, cette corporation était portée à vendre ses services au prix fort ; on dit qu'elle l'est toujours, mais peu m'importe aujourd'hui car je suis vieux – dans ma soixante-dixième année – et ne me hasarde plus loin de Wells, ma ville natale. Toutefois, il y a un demi-siècle, j'étais jeune et vigoureux – six pieds de haut et une carrure en proportion – et j'avais préféré l'existence vagabonde de colporteur à la vie monastique des bénédictins, destin dont ma défunte mère rêvait pour moi de toute son âme.

On m'avait fait chèrement payer la liberté que j'avais prise de passer outre ses désirs. À quatre reprises au cours de ces dernières années, Dieu s'était servi de mon talent de débrouilleur d'énigmes pour conduire devant la justice quelques scélérats qui, sans moi, eussent échappé aux conséquences de leurs graves méfaits. Après ma dernière intervention fort pénible dans la ville de Totnes, j'avais très franchement exprimé à Dieu mon point de vue : trop, c'est trop. J'avais à présent soldé la dette contractée envers Lui et envers ma mère en

¹ Le solstice d'été est fixé au 21 juin depuis la réforme du calendrier grégorien (1582). (*N.d.T.*)

abandonnant la vie religieuse. Mais, selon mon expérience, le Tout-Puissant sait fort bien faire la sourde oreille quand il Lui convient de ne pas entendre, et chercher à contrarier Ses volontés en Le défiant est une manœuvre déplorable. J'allais bientôt l'expérimenter de nouveau à mes dépens.

Le défi avait consisté cette fois, après avoir quitté le Devon, à prendre la route de Londres dans le seul but de me livrer aux plaisirs qu'offre la capitale. Ma conscience me disait que j'aurais dû retourner à Bristol, où vivaient ma belle-mère et mon bébé de six mois, Élisabeth, orpheline de mère. Mais j'avais fait à Exeter la connaissance d'un moine digne de confiance. Certes, selon le dicton, « moines et démons font souvent bon ménage », mais j'en avais décidé autrement de celui-ci qui présentait l'avantage de se diriger vers le nord. Je lui avais confié une somme d'argent et l'adresse de Margaret Walker, qui habitait le quartier des tisserands.

— Dis-lui bien de l'affection de ma part. Dis-lui que je promets d'être auprès d'elle avant le début de l'hiver. Et demande-lui de faire à ma fille un gros baiser de la part de son père très aimant.

À ces recommandations, j'avais ajouté une prime généreuse à l'usage personnel du messenger, qui s'était contenté de hocher la tête, persuadé que je me rendais à Londres pressé par la nécessité de gagner davantage après une année de vaches maigres. On avait récemment augmenté les impôts pour financer le projet d'invasion de la France cher au roi Édouard, dont les armées étaient déjà regroupées dans le Kent. De fait, ces deux derniers mois, j'avais croisé en chemin de nombreux hommes de troupe dont la plupart se dirigeaient vers Cantorbéry et ses environs.

Le but premier de mon voyage à Londres n'était pourtant pas d'accroître mon pécule, et j'éprouvais quelque scrupule à tromper le moine et surtout ma belle-mère ; car le saint homme lui transmettrait certainement son point de vue en même temps que les messages que je lui avais confiés pour Margaret Walker. En réalité, avant de quitter Totnes, j'avais été gratifié d'une jolie somme d'argent pour les services que j'y avais rendus. Pour la première fois de ma vie, j'étais nanti, et ma visite dans la

capitale relevait du pur caprice. Je désirais explorer de nouveau ses lieux de plaisir et en profiter de bon cœur, grâce aux espèces qui tintaient agréablement dans ma bourse.

Chemin faisant, je n'avais tout de même pas négligé les affaires qui s'offraient et ce huitième jour de juin, à l'approche du solstice d'été, la matinée passée dans le port de Southampton avait été profitable. Il était dix heures et la nécessité de déjeuner accaparait mon esprit. En déambulant le long de High Street, à l'écart des quais et de leurs bâtiments enchevêtrés, mon nez fut flatté par une odeur de pieds de porc et de viande rôtie ; mon estomac gronda de faim. J'avais toujours de l'appétit, à l'époque ; quelles que fussent l'heure de mon dernier repas et la quantité de nourriture engloutie, j'étais toujours prêt à recommencer. Ma grande carcasse réclamait sans relâche son dû.

La plupart des bouchers et volaillers de la ville étaient groupés dans la partie de High Street située au nord de l'église Saint-Lawrence et certains tenaient boutique dans les impasses et les cours qui ouvraient sur cette artère. Les rues, franchement détestables, étaient constellées de pavés brisés ou carrément absents, autant de chausse-trapes pour les distraits qui vont le nez au vent. Bourrée de marins, des enfants du pays et d'autres venus de fort loin, Southampton était alors une vraie Babel où cris et jurons claquaient dans toutes les langues, tandis que des heurts et des altercations éclataient entre les commerçants, postés près de leur étal pour rafler d'autorité la clientèle. Je vis des chalands récalcitrants attrapés à bras-le-corps, soulevés du sol et transportés de force d'un côté à l'autre de la rue par des boutiquiers zélés, déterminés coûte que coûte à faire une vente. Personnellement, je n'ai jamais subi pareil traitement. Le plus téméraire n'aurait osé s'attaquer à moi. Un coup d'œil à ma stature et tous se détournaient, écoeurés, avec un haussement d'épaules.

Les pignons de nombreuses maisons donnaient sur High Street, avec de petites cours sur le côté et à l'arrière, une disposition qui ménageait entre elles d'étroits passages. Ce fut dans l'un d'eux, proche des latrines publiques, que mon nez me conduisit à la recherche de victuailles. Mon nez me trompe

rarement. Une vingtaine de pas plus loin, sise à angle droit par rapport aux boutiques voisines, se dressait une boucherie ; à en juger par le nombre d'affamés qui, debout, se restauraient tout autour, on y vendait des plats cuisinés. L'odeur des pieds de cochon l'emportait sur les autres, mais l'arôme délicieux de pâtés et de tourtes juste sortis du four et le parfum des tripes fraîchement bouillies l'agrémentaient encore. J'en avais l'eau à la bouche. Deux ménagères économes et indécises tâtaient soigneusement des tranches de viande alignées sur un long tréteau, sous le regard attentif du boucher qui proposait à bon escient son conseil avisé.

C'était un homme corpulent et jovial, comme on l'est souvent dans sa profession, ce qui m'a toujours intrigué. Derrière lui, suspendues à des crochets fichés dans le plafond de l'étal couvert, pendaient les carcasses éviscérées d'un porc et d'un mouton abattus il y a peu et dont le sang dégouttait encore. Leurs pieds, dans ce cas, seraient frais et goûteux. Je m'approchai du tréteau, où les ménagères en étaient au stade du marchandage, et posai ma balle sur le sol. Le visage rond et tanné du boucher se fendit en un vaste sourire et ses yeux noisette pétillèrent de gaieté tandis qu'il me jugeait de bas en haut.

— Et qu'est-ce que j'ai pu offrir à un grand gars comme toi ? m'interpella-t-il sur le mode plaisant. J'aurais volontiers qu'à un estomac comme le tien, faut pas lui en conter !

— Je sens d'ici l'odeur de pieds de cochon en sauce, répondis-je. Une pleine bolée ferait mon affaire.

Il fit claquer sa langue.

— Tu ne s'ras pas déçu ! Fais le tour de l'étal, tu te trouveras devant mon cottage. Frappe à la porte. Ma femme s'occupera de toi.

Il se retourna vers les deux femmes et les apostropha avec une nuance d'impatience :

— Mes p'tites dames, si vous tâtez encore une fois cette viande, même un chien en voudra plus. Faut vous décider maintenant. Ce s'ra quoi ?

Irritées d'être ainsi bousculées, les femmes répliquèrent vertement et les dîneurs autour d'elles s'esclaffèrent, mais

j'avais trop faim pour m'attarder. Je ramassai ma balle et, selon les instructions du boucher, me frayai un chemin jusqu'à l'autre bout de l'étal et au cottage de bois dont la porte était grande ouverte. Le trou pratiqué dans le toit de chaume crachait force vapeur, en même temps que les odeurs exquisés qui chatouillaient mes narines depuis un bon moment ; la femme du boucher était au four et aux marmites.

En réponse à mon appel, elle s'avança sur le seuil en s'essuyant les mains à son tablier de grosse toile.

— Qu'est-ce que ce sera pour toi, mon garçon ? demanda-t-elle.

Aussi menue que son époux était fort, elle avait des traits délicats et des yeux doux et bruns, comme ceux d'un oiseau. Elle me regarda craintivement avant de repérer ma balle que je posai à mes pieds.

— Une bolée de pieds de cochon en sauce, répondis-je, sans qu'elle parût enregistrer ma commande.

— Tu es colporteur, fit-elle observer. C'est mon jour de chance : je viens de finir ma bobine et j'ai cassé ma dernière aiguille... En aurais-tu ?

— Et comment ! J'en ai plein ma balle. Seriez-vous d'accord pour un troc ?

— Pourquoi pas ? fit-elle en souriant. Mais je commence par te nourrir. Tu as l'air à demi mort de faim. Ensuite, tu me montreras ta bimboloterie. Tu ferais aussi bien d'entrer et de manger à l'intérieur ; quand tu auras fini, on poursuivra nos affaires.

Je n'avais guère envie d'obtempérer car, par ce beau jour ensoleillé, j'aurais préféré déjeuner dehors en compagnie des autres clients, mais la ménagère voulait sans doute me garder à l'œil jusqu'à ce que j'aie rempli ma part du contrat. Je la suivis dans sa cuisine et m'assis à la table, près du four creusé dans le mur. Les pieds de porc mijotaient dans un des grands chaudrons posés sur le foyer central. Mon hôtesse s'arma d'une louche pour en emplir une écuelle qu'elle posa devant moi avant de se laisser choir à mon côté sur le banc.

— Tu viens de loin ? demanda-t-elle en s'essuyant le front du revers de la main.

— De l'autre rive de la Test, répondis-je, la bouche pleine.

Puis, après avoir avalé, je repris :

— Je parle de ce matin. En fait, j'arrive du Devon.

— Alors, tu n'es pas de chez nous, murmura-t-elle en penchant la tête de côté d'un air entendu. Ni des environs. Plus au nord, je dirais. Du Somerset, peut-être.

— Je suis né à Wells, mais à présent, j'habite Bristol.

Elle hocha la tête, comme un moineau satisfait.

— D'habitude, je tombe juste. Mais un ménestrel ambulant s'est arrêté ici il y a quelques semaines, et il venait du Yorkshire. Ce parler-là, je n'ai pas réussi à le reconnaître. Es-tu marié ? enchaîna-t-elle. As-tu des enfants ?

— J'étais marié, dis-je, mais ma femme est morte en couches. J'ai une fille, Élisabeth, qui a presque six mois. C'est ma belle-mère qui l'élève.

La femme du boucher posa sur moi un regard compatissant et, sur mon poignet, une main consolante. Je lui souris avec gratitude, du moins je m'y efforçai, n'ayant nulle envie de lâcher la vérité, à savoir que Lillis et moi avions été mariés huit petits mois, un laps de temps trop court pour que, de ma part du moins, compassion et culpabilité eussent pu fleurir en amour. Mon hôtesse aurait pu être aussi choquée que je l'étais souvent moi-même si je lui avais dit que, parfois, je pouvais à peine me rappeler le visage de ma femme défunte.

Peut-être, mais pas forcément, car elle dit d'un ton engageant :

— Tu dois te remarier aussi vite que possible. Pour un beau gars comme toi, ça ne posera pas de problème. À mon idée, il y a des tas de filles qui ne sauraient qu'inventer pour culbuter dans un lit avec toi.

Elle s'arrêta et éclata de rire :

— Et alors, qu'est-ce que j'ai dit de si terrible, grand empoté, pour que tu rougisses comme un puceau ? dit-elle en se levant pour aller remplir mon écuelle. Dommage que ma fille ne soit pas là pour te prendre en main. Elle a un faible pour les costauds.

Tout en gloussant, elle emplît mon écuelle de deux louches de pieds fumants.

— Pas besoin de te dire qu'elle tient ça de moi. Car mon Amice est aussi petite et fluette que moi ; de tous mes prétendants, c'est John Gentle que j'ai choisi, et lui, tu l'as vu : c'est lui qui t'a envoyé chez nous.

Maîtresse Gentle reprit sa place à mes côtés et sourit d'un air satisfait en me voyant empoigner avec entrain mon couteau :

— J'aime les hommes qui ont de l'appétit. Voyons... je ne sais plus de quoi je parlais.

— Vous parliez de votre fille. Mais je suppose que maîtresse Amice n'habite plus chez vous, suggèrai-je, plein d'espoir.

— Hélas non, et elle me manque, soupira maîtresse Gentle, qui se reprit aussitôt et, la voix chargée d'orgueil, déclara : Je n'ai aucune raison de me chagriner de son absence, comme mon homme n'arrête pas de me le dire, car mon Amice est bien établie dans la vie, dans une maison très importante.

La voix de maîtresse Gentle s'était faite grave et profonde, et son ton respectueux, pour ne pas dire révérencieux :

— Elle est couturière chez... chez... Devine chez qui...

Je murmurai que j'étais peu doué pour les devinettes et que je préférerais qu'elle m'éclaire, ce dont elle mourait d'envie.

— Chez la duchesse d'York ! La propre mère du roi ! Tout simplement ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Jamais je n'aurais trouvé les mots susceptibles de combler son orgueil maternel. Heureusement, mes yeux lui dirent tout ce que je n'aurais pu formuler. D'ailleurs, j'étais vraiment impressionné.

— Comment maîtresse Amice a-t-elle pu obtenir cette place ? demandai-je, délaissant mes pieds de cochon le temps de contempler le sourire de la femme du boucher et d'écouter sa réponse.

— Mon Amice a toujours su se comporter et elle a des doigts de fée, un talent qu'elle ne tient pas de moi ! Bien sûr, je peux reprendre la chemise de mon homme et me confectionner une jupe ou un tablier, mais pour les broderies et les fanfreluches, j'ai pas le don. Mais la mère de mon mari, la grand-mère d'Amice, faisait merveille une aiguille à la main. Elle en a brodé des chasubles et des chapes pour les ecclésiastiques des environs avant que son Créateur la rappelle ! Tout son savoir,

elle l'a enseigné à mon Amice qu'était pleine de bon vouloir. Comme brodeuse, je crois même qu'elle surpasse sa grand-mère. C'est aussi l'avis de Lady Wardroper. C'est elle qui a recommandé ma fille à une de ses amies qui, à son tour, a glissé un mot en faveur d'Amice à l'intendant de la duchesse Cicely quand Sa Grâce cherchait une nouvelle couturière et une brodeuse.

J'avais repris mon repas. Méthodiquement, je détachais des petits os leurs derniers lambeaux de chair et suçais mes doigts pleins de sauce. L'histoire de mon hôtesse m'intéressait car j'avais eu l'occasion de rencontrer quatre ans plus tôt la mère de nos princes royaux, une femme extraordinaire, fait que je n'avais pas l'intention de mentionner ; cela m'aurait entraîné trop loin.

— Qui est Lady Wardroper ? m'enquis-je.

— La femme de Sir Cedric Wardroper, du manoir de Chilworth. Leur demeure se trouve à un mile environ au nord-est de la ville, près du gué du marchand de chandelles. Amice avait brodé une nappe d'autel pour la chapelle de Chilworth, et Lady Wardroper a été si impressionnée par sa beauté qu'elle aurait voulu que ma fille vienne travailler chez elle, mais elle n'en avait pas vraiment besoin. Néanmoins, elle s'est empressée de faire connaître les talents de mon Amice, avec le résultat que je t'ai dit.

— Lady Wardroper doit être une aimable femme, dis-je en léchant sur mon pouce l'ultime trace de sauce puis en frottant l'une contre l'autre mes mains poisseuses.

— Une très noble dame, acquiesça chaleureusement la femme du boucher. Par une curieuse coïncidence, Matthew, son fils unique – elle n'a comme nous qu'un enfant –, est parti pour Londres lundi dernier afin d'y prendre sa charge dans la maison du duc de Gloucester. Je le sais parce que j'ai rencontré une aide-cuisinière de Chilworth au marché de Saint-Lawrence hier matin et elle me l'a dit. Si bien qu'Amice et maître Wardroper se trouveront sous le même toit une semaine ou plus, car on dit que le duc Richard séjourne chez sa mère dans la grande maison qu'elle possède près de la Tamise.

— Le château de Baynard, murmurai-je. J'ai entendu dire en chemin que le duc est descendu du nord avec ses troupes, mais mon informateur le croyait à Cantorbéry.

Maîtresse Gentle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais Audrey était certaine que le jeune maître Matthew devait se rendre à Londres, dans le château que tu as dit. Et par un vrai coup de chance, John et moi avons reçu un message d'Amice voici deux heures. Elle l'avait confié à un roulier qui partait du château de la duchesse Cicely à Berkhamsted et venait dans notre coin. Elle nous prévenait que la maison de la duchesse devait se rendre à Londres quelques jours plus tard. Le roulier avait oublié le nom de la maison où ils allaient loger mais le reste, il l'avait appris par cœur. À voir le mal qu'il s'est donné pour que son message nous parvienne, il était impressionné par ma fille. C'est une très bonne enfant et bien qu'elle ne sache ni lire ni écrire – entre nous, qui peut s'en vanter, hein, colporteur ? – elle fait de son mieux pour que son père et moi, on sache où elle est. Car les nobles sont sans cesse en train de courir la campagne, à croire qu'ils ne peuvent rester tranquilles une minute. Non que la duchesse Cicely soit très tournée vers ces plaisirs, au dire de tout le monde, mais, à mon avis, elle estime qu'elle doit être à Londres en temps de guerre.

— Elle souhaite sûrement voir ses trois fils avant qu'ils partent pour la France, dis-je. Et il n'est pas étonnant que le duc Richard réside au château de Baynard. C'est toujours chez elle qu'il loge quand il est dans la capitale.

— À t'entendre, on dirait que tu y loges toi aussi ! repartit mon hôtesse dont le ton persifleur me fit lever la tête.

— Je le tiens de personnes qui sont censées être au courant, répondis-je.

Mon impression se renforça : si je disais avoir rencontré par deux fois Sa Grâce de Gloucester et lui avoir rendu service, j'aurais à fournir d'interminables explications. Et comme j'étais pressé de reprendre la route, je n'y tenais pas.

— C'était un excellent repas, maîtresse. La saveur l'emportait encore sur l'arôme, chose dont j'aurais juré qu'elle était impossible il y a une demi-heure. Maintenant, voyons l'autre aspect de notre marché !

Je ramassai ma balle, l'ouvris et répandis son contenu sur la table.

En échange du repas, elle choisit un petit étui de bois sculpté qui contenait trois aiguilles et une bobine de fil blanc. Le tout lui aurait coûté sur le marché local un peu plus qu'elle ne m'aurait demandé pour le plat de pieds de porc. Toutefois, j'avais proposé le marché et ne pouvais maintenant la chicaner. Elle couvait d'un air envieux mes autres articles, en particulier une paire de gants de cuir odorants, d'un beau violet profond. Comme mon pourpoint de cuir chaudement doublé, je les avais reçus dans le Dorset de la femme d'un gentleman ruiné, en échange d'articles plus utiles pour elle. Cette dame avait eu du mal à se séparer des derniers objets raffinés qui lui restaient encore, mais sa famille traversait des temps difficiles et, quand on tire le diable par la queue, nécessité fait loi. Je me souvins avec bonheur que je l'avais traitée généreusement.

Lissant du bout des doigts le cuir souple et doux, maîtresse Gentle poussa un soupir de regret puis décida que ces gants ne lui seraient d'aucune utilité.

— John me les offrirait certainement si je le lui demandais, affirma-t-elle avec conviction, mais quand aurais-je l'occasion de les porter ? poursuivit-elle en contemplant d'un air critique ses mains rougeaudes, abîmées par le travail, avant de les enfouir dans la poche de son tablier. Non, ils seraient rangés bien à l'abri avec de la lavande et ne reverraient jamais la lumière du jour. Remets-les dans ton sac, colporteur, avant que je cède à la tentation de persuader mon homme de les acheter contre son avis et le mien.

Elle suivit d'un œil triste et rêveur l'emballage et la disparition des gants puis, sous l'effet d'une soudaine inspiration, elle reprit :

— Une fois sorti d'ici, va à Chilworth. Le gué du marchand de chandelles se trouve à cinq ou six miles au nord-est de S'ampton et je parie que Lady Wardroper sera une cliente peu difficile à convaincre. Elle est très fière de ses mains blanches et délicates. Et Sir Cedric, son vieux mari, l'adore.

Je la remerciai du conseil et pris congé. Elle éprouvait quelque regret à me laisser partir, me sembla-t-il, et m'aurait

volontiers retenu si un cri venu du dehors ne l'avait avertie de l'arrivée d'un autre dîneur. Je chargeai ma balle sur mes épaules et la suivis jusqu'à la porte que je franchis rapidement. Les deux ménagères indécises avaient disparu et le boucher, planté à l'entrée de l'impasse, débitait son boniment. Nous échangeâmes quelques propos et je le complimentai sur la qualité de sa marchandise, mais il était trop soucieux d'attirer des clients affamés pour perdre beaucoup de temps avec ceux qu'il avait rassasiés.

— Votre femme m'a suggéré de tenter ma chance au manoir de Chilworth, lui dis-je en guise d'adieu.

— Tu seras bien avisé de suivre son conseil, approuva-t-il. Sir Cedric a la bourse bien garnie et sa famille est une des plus réputées du comté. De bons Anglais. Du moins les hommes. J'ai vu le jeune Matthew la semaine dernière, juste avant son départ pour Londres. Il a dit qu'ils avaient reçu un musicien ambulant – celui qu'est venu ici chercher à manger, je crois bien –, mais comme il avait chanté toutes ses chansons en français, Matthew y avait pas compris goutte. Mais Lady Wardroper, c'est différent. Elle connaît quelques mots de la langue.

Je lui souhaitai le bonjour et suivis sans hésiter le conseil de maîtresse Gentle car la direction du nord-est me conduirait à Winchester, puis sur la route de Londres. De plus, j'avais besoin d'un abri pour la nuit : pourquoi pas la cuisine du manoir ? Il était un peu plus de onze heures ; si je marchais d'un bon pas sans m'arrêter pour faire mon commerce, j'atteindrais sans doute Chilworth en fin d'après-midi.

Je calai confortablement ma balle sur mon dos et pris la direction de la porte de l'Est. Et tout naturellement, je me mis à siffler, très faux comme d'habitude. Car, soyons honnête, je n'ai jamais eu l'oreille musicienne et ne l'aurai jamais.

CHAPITRE II

L'après-midi était bien avancé quand j'approchai du manoir de Chilworth, posé sur la berge d'un petit affluent de l'Itchen, à deux miles environ à l'est du gué.

Le temps était splendide et le vent frais et léger jouait à travers les prés. La fumée s'échappait des cheminées des chaumières, iridescente comme un arc-en-ciel, et le firmament avait le bleu profond d'un lac, moucheté de loin en loin de tendres nuages blancs. Un forgeron sonnait sur son enclume un carillon joyeux. Au loin, sur les hauteurs situées à l'ouest, une ombre bleutée atténuait l'éclat des verts pâturages et la rivière indolente dont je suivais la berge bordée de joncs était si transparente que je voyais le fin gravier de son lit. Des marguerites et les coupes dorées des chélidaines parsemaient l'herbe haute.

Tout à coup, le courant de l'eau s'amenuisa jusqu'à n'être plus qu'un simple filet. Ayant contourné un bosquet de saules étêtés, j'en découvris la raison : un berger avait construit un double barrage afin de disposer d'un bassin pour y laver son troupeau. Il était secondé par un solide garçon aux joues cramoisies, à l'expression hargneuse et mécontente, qui avait pour tâche de traîner à tour de rôle les brebis rétives jusqu'à la rivière où le berger, dans l'eau jusqu'aux cuisses, arrachait la laine lâche et crasseuse autour de leurs mamelles avant de procéder au lavage soigneux de la toison. La toilette terminée, l'homme examinait la bouche et les oreilles de la bête qui se débattait de plus belle pour rejoindre sur l'autre rive ses congénères. Ruisselants, tremblants et pitoyables, les rescapés fixaient un regard lugubre sur l'homme qui leur avait infligé cet indigne traitement, et les agneaux, séparés de leur mère, bêlaient à fendre l'âme.

Je saluai gaiement le berger et son aide.

— Dieu soit avec vous ! Suis-je bien sur le sentier qui mène au manoir de Chilworth ?

Le gamin n'ouvrit pas la bouche mais le berger se redressa et hocha la tête :

— T'y es. T'es même déjà sur les terres du domaine. La maison est à un mile à peu près. T'es colporteur ?

— Tout juste. Et j'espère vendre quelques articles à Lady Wardroper. La femme d'un boucher de Southampton m'a dit qu'elle pourrait être intéressée.

— Maîtresse Gentle, pour sûr ! Une brave femme, toujours prête à rendre service. Sa fille Amice, avant qu'elle s'en aille, elle a fait de la couture et de la broderie pour Lady Wardroper.

Il se retourna vers la brebis qu'il rinçait et lui empoigna les mâchoires pour lui ouvrir la bouche. Justement offensé par l'affront, l'animal tenta de se dresser pour plaquer brutalement ses sabots antérieurs contre la poitrine du sagace berger, qui déjoua la manœuvre en s'avancant promptement.

— Avec celle-là, je me méfie, dit-il. Une vieille drôlesse qui connaît tous les mauvais tours ! Du temps qu'elle était jeune et leste, elle m'a envoyé à l'eau plus d'une fois.

Quand il en eut fini avec sa drôlesse qui regagna dignement la rive, le berger fit signe au garçon que le temps de la pause était venu, puis se tourna vers moi :

— Mon cottage est tout près. Aurais-tu le temps de rendre visite à ma femme avant d'aller au manoir ? Hier encore, elle s'est plainte de ce que pas un colporteur n'était passé chez nous depuis des semaines, si bien qu'elle est à court de plusieurs choses : elle a cassé la lame de son couteau de cuisine et elle a besoin de lacets. En as-tu dans ta besace ?

— Bien sûr, j'en ai. Et je les lui vendrai volontiers si tu m'indiques où je peux la trouver.

— Le gars va te montrer, répondit-il. Il me reste que deux vieux moutons à laver, j'peux m'en tirer tout seul. Jed, conduis le colporteur chez moi. Il est bien complaisant ! Ensuite tu r'viens ici tout droit. Sinon, gare à toi, ajouta-t-il d'un ton comminatoire, car le gamin avait abandonné son poste avec un empressement que son maître jugeait de mauvais augure. Les bêtes doivent être surveillées de près jusqu'à ce que leur toison

soit sèche et que le suint revienne dans la laine... Leur graisse naturelle, ajouta-t-il à mon adresse, en voyant mon regard étonné.

Je suivis mon guide le long d'un étroit sentier qui grimpait jusqu'à une pâture plus élevée où l'herbe tondue au ras du sol témoignait de la présence continuelle des moutons. Bâti de pierres sèches, le cottage rudimentaire du berger nichait à l'abri d'un bosquet dont le feuillage léger avait encore la teinte délicate du début de l'été.

— C'est là que Jack Shepherd il habite, annonça le jeune garçon qui renâclait à repartir au travail et, saisi d'une brusque inspiration, décréta : Je f'rais mieux de te faire connaître à sa femme, des fois qu'elle aurait peur d'un étranger qui s'approche.

Je posai la main sur son épaule :

— Ne t'inquiète pas, ma balle parle pour moi. À ta place, je filerais en vitesse avant que maître Shepherd m'accuse de tirer au flanc et qu'il conseille à Sir Cedric Wardroper d'engager un autre apprenti.

Le garçon me jeta un coup d'œil rancunier et poussa un soupir à décorner un bélier. Puis, estimant sans doute qu'une désobéissance pourrait lui coûter sa place, il jeta sur les lieux un regard nostalgique, dégringola la pente et disparut... Je m'avançai jusqu'à la chaumière et frappai.

La femme d'âge mûr qui vint m'ouvrir portait un tablier sur sa robe de brocatelle grise, et une coiffe de lin écru entourait son visage aux traits aigus. À première vue, elle me parut singulièrement revêche, ce qui prouve combien les apparences sont parfois trompeuses, car elle se révéla aussitôt amicale et causante. En fait, elle m'accueillit avec un bon sourire.

Quand je lui eus rapporté ma conversation avec son mari, elle me pressa de m'asseoir sur un tabouret tripode, placé trop près du foyer pour mon goût, et m'offrit un en-cas.

— Je viens juste de cuire un gâteau d'avoine, dit-elle en écartant les braises brûlantes d'une marmite posée à l'envers.

Après avoir retourné l'ustensile, elle prit un chiffon propre, souleva le gâteau de la plaque du foyer et le déposa soigneusement sur la table. Puis elle apporta du beurre enveloppé dans des feuilles de patience qui le gardaient au frais,

remplit un bol de bière qu'elle avait tirée à la barrique, puis me fit signe d'approcher mon tabouret et de manger.

— Pendant ce temps-là, si tu permets, je vais examiner ce que tu as dans ta balle.

Je l'y autorisai, bien sûr, et répandis mon assortiment à l'autre bout de la table, comme je l'avais fait le matin pour maîtresse Gentle. La femme du berger caressa elle aussi du regard les gants violets, avec le même mélange de désir et de regret.

— On m'a conseillé de les montrer à Lady Wardroper, dis-je.

— Elle va te les acheter, ça, c'est sûr ! acquiesça la femme. Elle ne va pas rater pareille occasion car elle aime les belles choses et, comme mon homme t'a dit, ça fait des semaines et des semaines qu'on n'a pas vu de colporteur chez nous. C'est vrai qu'on est à l'écart des chemins fréquentés par ici, alors on nous oublie. Je ne veux quand même pas dire que personne ne vient jamais jusqu'à Chilworth. Pas plus tard que le mois dernier, un musicien ambulant est venu distraire Sir Cedric et Lady Wardroper ; il a passé la nuit dans leur chambre d'hôtes. Ils étaient tout heureux, je m'souviens, parce que maître Matthew était encore au manoir, rongéant son frein dans l'attente de sa nouvelle affectation dans la maison du duc de Gloucester.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondis-je après avoir avalé une lampée de bière et m'être essuyé la bouche du dos de la main. C'est maîtresse Gentle, la femme du boucher de Southampton, qui me l'a raconté, précisai-je pour répondre à la question posée par son regard inquisiteur.

Elle se mit à rire de bon cœur, comme son mari.

— Je vois ! s'exclama-t-elle. Joan Gentle ne perd jamais une occasion de cancaner. Mais c'est sûrement pas moi qui vais la montrer du doigt. Je roulerais sur l'or si seulement je recevais un *groat*² chaque fois que mon bonhomme me dit : « Millisent, un de ces jours, ta langue va se mettre à grossir et devenir toute noire si t'arrives pas à contrôler ton envie de mettre ton nez dans les affaires des autres. »

² Ancienne pièce de monnaie britannique qui valait quatre pence. (N.d.T.)

— De son vivant, ma mère – Dieu ait son âme ! – me disait tout pareil, rétorquai-je avec un grand sourire de sympathie. « Mon fils, ton long nez te mènera tout droit à ta perte », c'était sa formule.

Je léchai le bout de mon index pour récolter les miettes de gâteau sur la table.

— C'était excellent, maîtresse.

Millisent Shepherd sourit et remplit mon bol ; prévoyante, elle avait posé le cruchon de bière sur la table. Elle contemplait toujours le contenu de ma balle, si bien que je m'installai confortablement sur mon tabouret et m'apprêtai à étancher ma soif et ma curiosité.

— Comment le jeune maître Wardroper s'y est-il pris pour entrer au service du duc de Gloucester ?

La femme s'immobilisa, les mains en suspens au-dessus d'une longueur de ruban de soie, un achat qu'elle aurait cent fois préféré à celui d'un couteau de cuisine mais auquel elle ne se risquerait pas de peur de contrarier son mari.

— Je ne connais pas les détails de l'arrangement, reconnut-elle, un peu déconfite, comme s'il était de son devoir de tout connaître du manoir de Chilworth, mais je crois que Milady a un parent éloigné qui occupe un poste important dans la maison du duc. J'ai oublié comment s'appelle ce poste mais d'après Mary Buck, la blanchisseuse, il est haut placé. Et quand le temps fut venu de trouver une nouvelle place pour maître Matthew, Lady Wardroper a pensé à ce Lionel Arrowsmith et lui a envoyé un message. Quelque part au nord, là où le duc habite quand il n'est pas à Londres.

— Au château de Middleham, probablement, dis-je. Tout au nord des landes du Yorkshire ; du moins, je crois. C'est là que le duc Richard passe le plus clair de son temps. C'est là que vivent la duchesse et leur fils.

L'intérêt de Millisent Shepherd s'aiguissait.

— Eh bien, tu en sais long ! s'écria-t-elle avec admiration. Faut dire qu'avec ton genre de métier tu dois en entendre, des racontars.

— Oh oui ! Mais, dites-moi, pourquoi Matthew a-t-il dû trouver une nouvelle situation ? Vu son âge, on avait déjà certainement fait le nécessaire pour assurer son avenir.

— Tu as raison, c'était chose faite. Comme tous les garçons de son espèce, il a été envoyé au loin pour être élevé par un ami de Sir Cedric. Sir Peter Wells, si mon souvenir est bon. C'était dans un comté assez loin d'ici, en tout cas. Je crois avoir entendu dire que c'était près de Leicester. Mais à Noël l'année dernière, ce Sir Peter est mort sans laisser d'enfant pour lui succéder. Sa femme s'est retirée dans un couvent et ses gens se sont éparpillés. Maître Matthew est revenu chez lui, à Chilworth, à dix-sept ans et sans situation dans le monde.

La brave femme haussa les épaules et sa bouche eut un léger rictus.

— Et voilà ! Sir Cedric n'est pas homme à vouloir qu'un garçon plein d'allant se ronge les sangs dans son manoir. Il a une bonne vingtaine d'années de plus que Milady, et il n'a pas fallu longtemps avant que lui et le jeune maître Matthew se trouvent en désaccord à tout propos. Je tiens ça de mon amie, la blanchisseuse. Faut d'ailleurs pas s'en étonner. Tout bébé, Matthew était déjà le portrait craché de sa mère : les yeux, les cheveux, les traits. Et l'on dit que les gens qui se ressemblent ont des ressemblances plus secrètes, pas vrai ?

Je fis à cette théorie un accueil réservé :

— J'ai cependant connu des jumeaux tout pareils d'apparence mais de nature différente.

— Peut-être bien, repartit maîtresse Sherpherd, balayant cette observation avec désinvolture. Mais, dans le cas présent, je t'assure que c'est vrai. Sir Cedric est dépourvu du moindre humour tandis que Milady a toujours le mot pour rire et elle rit sans cesse. Bien sûr, il lui a fallu s'entraîner au fil des ans pour s'accorder à l'humeur de son mari, mais maître Matt, lui, n'éprouve pas le besoin de ménager son père. Si bien qu'il est devenu nécessaire de l'établir aussi vite que possible, et loin de Chilworth. C'est alors que Milady a eu l'idée d'écrire à son cousin, qui est dans la maison du duc de Gloucester, et, après quelques semaines, le messenger est revenu avec une proposition pour maître Matt : retrouver le duc à Londres, lorsque Sa Grâce

descendra vers le sud car, si j'ai bien compris, on est sur le point de reprendre la lutte contre les Frenchies. C'est bien les hommes ! Du berceau jusqu'au tombeau, ils ne pensent qu'à ça : la bagarre et la guerre. Les femmes ont plus de bon sens. Les filles ont tôt fait de comprendre qu'il y a mieux à faire que de s'arracher mutuellement les yeux. En général, les femmes n'aiment pas la violence.

— J'ai rencontré plusieurs exceptions à cette règle, répondis-je avec fermeté mais, cette fois encore, sans insister. Avez-vous trouvé quelque chose qui vous plaît ? demandai-je pour la dérider.

Mon hôtesse soupira :

— Je vais prendre un couteau à manche d'os et une paire de lacets de chanvre. J'en ai grand besoin et on a trop peu d'argent pour s'offrir des colifichets. Dis-moi ce que je te dois et tu pourras filer au manoir. Ces gants y seront les bienvenus car Sir Cedric, tout raide et sérieux qu'il soit, est un mari généreux. Ah ! crois-moi, colporteur, lâcha-t-elle avec un soupir bruyant, il y a des femmes plus chanceuses que les autres.

Je me mis à rire, car je ne tenais pas à être le confident de ses déceptions conjugales et répliquai vivement :

— Je suis sûr que votre homme en ferait autant pour vous, si c'était possible.

Je calculai mon prix au plus juste pour le couteau et les lacets, mis les piécettes dans ma bourse et fis cadeau à la femme du berger d'une bobine de fil qu'elle accepta avec gratitude.

— Tu es un gentil garçon, je l'ai senti dès l'instant où tu as passé le pas de ma porte. Et maintenant, s'il te plaît, file. Tu as mangé le souper de mon homme et j'ai intérêt à ce que le prochain gâteau soit à point avant qu'il rentre et me réclame à grand bruit sa pitance.

Elle prit tout de même le temps de m'accompagner sur le seuil où elle agita la main jusqu'à ce que j'aie pris le virage du sentier escarpé et disparu à sa vue.

Au bord de la rivière, la toilette du troupeau était achevée. Assis dans l'herbe, le gamin bâillait d'ennui et grattait ses puces, espérant que la toison des moutons serait bientôt sèche. Quant

au berger, il faisait traverser aux agneaux le petit gué qu'il avait aménagé afin de les ramener auprès des brebis.

— Regarde-moi ça, fit-il en gloussant, ils ne sont même pas tous capables de reconnaître leur mère ! Les moutons, c'est des bêtes bien stupides mais, à vrai dire, ça vaut mieux. Ça aide quand il faut sevrer les p'tiots.

Il ramassa une bêche et se mit en devoir de démolir les digues construites de ses mains ; la rivière qui menaçait d'inonder ses berges en amont s'engouffra précipitamment dans son propre lit.

— Ma femme a-t-elle trouvé ce qu'elle voulait ?

— Bien sûr ! dis-je avec assurance, estimant judicieux de m'en tenir là et de lui taire le fait que j'avais dévoré son souper. Et maintenant, je m'en vais au manoir. J'ai là des gants qui pourraient plaire à Lady Wardroper.

— Bonne chance à toi ! me souhaita le berger. Suis la rivière sur cette rive jusqu'à ce que tu voies un saule dont la ramure atteint presque l'autre berge. À cet endroit-là, prends carrément dans les terres. Tu trouveras le sentier à travers prés, et de l'autre côté d'une petite croupe, tu verras la maison.

Je le remerciai chaleureusement, il me cria « Dieu te garde » et même le gamin réussit à soulever une main en guise d'adieu. Nous nous séparâmes sur cette note amicale.

Je fus conduit dans le solar³ de Lady Wardroper sitôt qu'une domestique lui eut annoncé mon arrivée. L'intendant, un grand homme émacié, aux cheveux gris, aux yeux larmoyants et suspicieux, me toisa d'un air réprobateur, mais ma guide m'informa d'un ton rieur que sa maîtresse ne se laisserait pas impressionner et qu'elle-même s'appelait Jennet.

— Milady se soucie comme d'une guigne de maître l'intendant, assura-t-elle, et elle s'ennuie à périr, recluse tout l'été à la campagne. Sir Cedric lui avait promis de l'emmener à Londres mais, à présent que le roi est en route pour la France,

³ Dans les anciens manoirs anglais, pièce privée où les propriétaires pouvaient se retirer, loin de la bruyante salle commune. (N.d.T.)

mon maître est revenu sur sa promesse. Il dit que Londres n'est pas un endroit convenable pour une femme avec tous les soldats qui s'y trouvent. Il dit que la dépravation est partout. Ne crois pas pour autant que cela aurait déplu à ma maîtresse qui, de toute façon, aurait été surveillée de très près. Mais quand Sir Cedric a dit non, c'est non.

Je courbai la tête pour passer sous une voûte et suivis la jeune fille qui escaladait une volée de marches.

— Il se tracasse probablement pour rien, acquiesçai-je, car la plupart des armées sont rassemblées dans le Kent, à Barham Down, près de Cantorbéry. C'est du moins ce que m'ont dit plusieurs personnes qui venaient de cette direction. Mais Sir Cedric sait mieux que moi ce qu'il a à faire.

— Comme je te l'ai dit, une fois qu'il a décidé quelque chose, personne ne l'en fera démordre, renchérit Jennet, qui s'arrêta devant une porte cloutée de fer. Et le fait que son fils soit parti pour Londres voici trois jours pour entrer dans la maison du duc de Gloucester suffit à convaincre le maître qu'il a raison. Car le duc s'apprête aussi à gagner la France dans deux semaines.

Elle frappa. Une voix suave nous pria d'entrer.

Lady Wardroper reposait nonchalamment dans un fauteuil sculpté près de la cheminée, un ouvrage de broderie abandonné sur ses genoux. C'était une jolie femme aux doux yeux bleus mais la contrariété déformait pour l'instant le dessin délicat de sa bouche. Échappée de sa coiffe, une mèche de cheveux sombres, presque noirs, bouclait sur son épaule. La pâleur de son teint la dispensait de s'enduire de blanc de céruse, ce dont usaient les élégantes pour éclaircir leur carnation. Mais son front rasé, afin de dessiner un long dôme arqué, disait qu'elle n'avait pas renoncé à suivre la mode, malgré sa vie retirée. Sa robe de soie bleu nuit, aux manches très amples, était serrée à la taille par une ceinture couleur cannelle, dont les extrémités s'ornaient de ferrets d'argent incrustés de petits saphirs. Elle portait des bagues pratiquement à chaque doigt et un rosaire d'ivoire pendait à son cou élancé.

Lady Wardroper leva les yeux quand Jennet m'introduisit dans la salle et mit son ouvrage de côté. Son visage, qui

trahissait l'ennui, rayonna subitement sous l'effet d'un sourire qui provoqua l'apparition de délicieuses fossettes.

— Colporteur ! s'exclama-t-elle en battant des mains.

Puis, sans doute interloquée par ma taille et ma jeunesse, mais j'y étais habitué, elle reprit son souffle.

— Dieu que tu es grand ! observa-t-elle avec un rire mal assuré. Je t'en prie, assieds-toi. Prends ce siège en face de moi, sinon j'aurais l'impression d'être écrasée. Et montre-moi tout ce que tu as dans ton sac.

Pour la troisième fois de la journée, je vidai ma balle et en étalai le contenu. Lady Wardroper examina toute ma marchandise avec une attention minutieuse, mais je vis bien que ses yeux revenaient sans cesse aux gants de cuir violet et elle finit par tendre la main pour les palper.

— Ils ne sont pas neufs, dis-je rapidement pour devancer une observation de sa part. Le pouce gauche est un peu lustré à l'extrémité.

— Je l'avais remarqué, dit-elle en souriant, et je me demandais si tu aurais l'honnêteté de me le signaler, alors que la marque est infime. Raconte-moi donc comment tu les as acquis.

Après avoir écouté mon court récit, elle hocha la tête d'un air compréhensif.

— Beaucoup de gens ont durement souffert de l'augmentation des impôts cette année, je le sais. Fort heureusement, Sir Cedric, mon mari, a échappé à la tempête sans craindre la noyade, mais des gens moins chanceux que nous n'ont pas réussi à garder la tête hors de l'eau.

Elle me regarda pensivement.

— Tu as l'air d'un homme honnête et je suis sûre que tu as fait un bon prix à cette pauvre dame.

Je lui indiquai la somme et elle parut satisfaite.

— Plus que suffisant, approuva-t-elle. Très bien ! Combien me demanderas-tu si je me décide à les acheter ?

Nous marchandâmes un moment mais, pour finir, elle se déclara d'accord sur le prix que j'avais avancé. Elle agita la clochette suspendue à portée de sa main et, quand Jennet entra, elle lui ordonna de me conduire à la comptabilité et de dire au

trésorier de me payer. Pendant que je remballais le reste de mes articles, Lady Wardroper enfila ses gants et tendit les mains à bout de bras pour admirer l'effet, fredonnant un air auquel elle joignit bientôt les paroles : « C'est la fin. Qu'importe ce qu'on dit, je dois aimer. » Avec un coup d'œil enjôleur, elle demanda :

— Aimes-tu la musique, colporteur ? Personnellement, je ne connais, hélas, pas d'hommes qui l'apprécient.

— Je regrette, Milady, je n'y entends rien du tout. Mais les paroles que vous chantiez paraissent... tristes.

Cette réponse plate et lamentable la fit rire.

— Elles sont très belles, et françaises. C'est la chanson d'un trouvère et, comme tu l'as dit, elle est triste. Elle s'intitule *C'est la fin*. Accompagnée à la bombarde bretonne, elle est particulièrement émouvante.

Quand la porte se fut refermée derrière nous, Jennet éclata de rire :

— Quelle minaudière ! À son âge, elle devrait avoir abandonné ces enfantillages, tu ne crois pas ?

— Quel âge a Lady Wardroper ? demandai-je d'un ton détaché.

— Avec un fils de dix-sept ans, supputa Jennet en branlant la tête, ce n'est plus une jeunesse. Qu'est-ce que tu en penses, toi ? En plus, tu as vu, elle a des rides sur le cou et sur les mains. Note bien, elle n'avait pas plus de seize ans quand maître Matthew est né. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit. Je suis trop jeune pour pouvoir m'en souvenir.

— Sir Cedric est-il beaucoup plus âgé ?

— Vingt-cinq ans de plus que sa femme, je dirais. Il est complètement fou d'elle mais, bizarrement, il ne s'entend pas trop bien avec maître Matthew.

Par un escalier étroit et branlant, elle me conduisit jusqu'à un palier sombre à l'arrière de la maison.

— Et pourtant, reprit-elle, le jeune maître, c'est sa mère tout craché. Du moins, à le voir. Et il semble avoir sa nature heureuse et insouciant. Non que je l'aie vu souvent, remarque. Seulement ces derniers mois, depuis qu'il est revenu du Leicestershire.

— Oui, c'est ce qu'on m'a raconté, répondis-je. Mais j'imagine que ce qui séduit Sir Cedric chez sa femme, il ne l'apprécie pas forcément chez son fils. Il espérait probablement que son unique enfant serait coulé dans un moule plus proche du sien que de celui de sa mère.

— C'est possible, admit Jennet qui s'arrêta devant une arcade fermée par un rideau. Le maître est un homme entier, il boit sec, et il aurait aimé que son fils soit tout pareil... De l'autre côté, c'est la comptabilité.

D'une main, elle désignait le rideau de cuir, de l'autre elle s'appuyait légèrement sur mon bras :

— Il se fait tard. As-tu besoin d'un lit pour la nuit ? Je n'aurais pas de mal à convaincre la cuisinière de te trouver un coin dans sa cuisine.

— J'en serais très reconnaissant, dis-je en souriant. J'espérais bien pouvoir trouver un abri ici. Si tu peux dire un mot en ma faveur...

— Eh bien, considère que c'est chose faite ! répondit Jennet d'un petit ton modeste.

CHAPITRE III

Le matin suivant, au chant du coq, je m'assis sans bruit sur le tas de paille qu'on m'avait alloué dans la cuisine bien chaude et contemplai la forme toujours étendue près de moi.

Jennet dormait paisiblement et ses longs cils dessinaient des demi-lunes rousses sur ses joues laiteuses. De même couleur que ses cils, sa chevelure dénouée cascadaït sur ma balle, notre oreiller de fortune, dissimulant une partie de son visage. Un bras doucement arrondi dépassait de la couverture rugueuse qui nous couvrait tous deux et qu'elle avait apportée sous son bras lorsqu'elle avait déserté le lit à roulettes de l'antichambre de sa maîtresse.

Je n'avais pas été vraiment surpris quand, aux petites heures de ce froid matin de juin, Jennet s'était glissée dans la cuisine et allongée tout contre moi. La veille, ses regards m'avaient pratiquement promis cette visite. Elle savait que je serais cette nuit l'unique occupant de la cuisine : aucun autre voyageur n'était venu troubler la paix de Chilworth ce jour-là et, m'avait-elle dit, la cuisinière, les aides de cuisine et le marmiton avaient leurs lits dans le hall principal, ainsi que les autres domestiques.

Je la contemplai un moment encore en silence avant de lui caresser doucement l'épaule. Elle s'éveilla aussitôt, repoussa la couverture et s'assit en étreignant ses genoux. Sa chevelure se répandit autour d'elle comme un manteau mais les courbes renflées de ses seins et de ses membres apparaissaient entre les mèches emmêlées.

— Il faut que tu partes, murmurai-je à regret en levant les yeux vers le filet de lumière autour des volets. On commence à remuer dans le coin des domestiques. Je les entends. Et pour moi, il est temps de me mettre en route, conclus-je en me penchant pour embrasser ses lèvres consentantes.

Jennet soupira, se leva et s'enroula dans la couverture. Elle me regarda de son haut ; un sourire léger étirait ses lèvres pleines et sensuelles et une étincelle joua dans ses prunelles gris-vert. Puis elle me fit un clin d'œil, noua plus sûrement la couverture autour d'elle et, pieds nus sur les dalles, elle se dirigea vers la porte à pas de loup.

Une fois seul, je m'habillai promptement et allai m'asperger le visage et les mains d'eau glaciale à la pompe de la cour. Quand je revins à la cuisine, deux servantes s'y trouvaient ; encore ensommeillées, elles bâillaient à qui mieux mieux et se frottaient les yeux. Ayant de bonne grâce manié le soufflet pour réveiller les braises qui couvaient dans le foyer, j'obtins de l'une d'elles qu'elle me fasse chauffer de l'eau pour me raser. Et l'autre offrit spontanément de me préparer une bouillie d'avoine, agrémentée d'une tranche de bacon grillé. J'acceptai avec reconnaissance. J'étais encore attablé quand la cuisinière arriva ; elle me jeta un coup d'œil indifférent, mais exprima le vœu que je débarrasse au plus vite le plancher car elle ne souhaitait pas m'avoir dans les jambes plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

— Je suis pratiquement parti, annonçai-je en fourrant dans ma bouche le dernier morceau de bacon et en enfilant mon pourpoint. On dirait qu'il va faire beau et je ne voudrais pas gâcher votre journée.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, en ajustant son tablier et brandissant une louche impressionnante.

— Aujourd'hui, à Winchester. Ensuite, je pars pour Londres.

— On dit que les rues y sont pavées d'or, fit-elle avec un gros rire de gorge. J'y crois pas. Pour moi, elles sont tapissées de crottin, comme partout !

— Très juste, répliquai-je en riant. Sans parler des chiens crevés, des ordures pourrissantes et des détritiques avariés. Ni des cochons qui galopent comme des enragés, alors qu'ils sont interdits dans la ville, et de mille autres infractions aux lois.

— Dont le meurtre, avança-t-elle. À ma connaissance, on y assassine beaucoup.

— Oh oui ! acquiesçai-je. Les vilenies de cet ordre s'y multiplient, comme dans les petites villes, d'ailleurs.

J'avais dû parler avec plus d'amertume que je n'en avais l'intention car la cuisinière me jeta un coup d'œil perçant, si bien que j'enchaînai rapidement :

— Y a-t-il un autre chemin pour rejoindre la route de Winchester ou faut-il que je repasse par celui du gué que j'ai pris pour venir ?

— Il y en a un autre, dit-elle, un sentier que les gens d'ici pratiquent souvent. Tu le trouveras facilement si tu suis mes indications.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte de la cuisine et contempla quelques secondes le pâle matin dont le soleil commençait tout juste à pénétrer les brumes. Quelque part sur notre droite, un grand oiseau battit des ailes dans un arbre : sans doute un ramier. La cuisinière pointa sa louche vers les lointains.

— En sortant d'ici, retourne à la rivière et poursuis vers l'est. Juste après avoir quitté les terres du domaine, tu arriveras à la chaumière d'un bûcheron, au croisement avec un autre chemin qui part vers le nord puis tourne vers l'ouest. C'est un sentier bien tracé qui mène à la route de Winchester, à environ deux miles au sud de la ville.

Je gravai dans ma tête le dessin triangulaire des chemins, certain de trouver aisément ma route, mais la cuisinière n'en était pas si sûre.

— La première lieue ne présente pas de difficultés. Le sentier bien battu te conduira directement à un ermitage au milieu des bois. Mais ensuite, un demi-mile plus loin environ, fais attention car plusieurs layons s'enfoncent au plus profond des bois ; il n'est pas facile de déterminer quel est le chemin principal et tu pourrais te perdre. C'est arrivé plus d'une fois à des étrangers. Les gens d'ici, comme moi, qui connaissons le coin depuis l'enfance, nous ne nous trompons jamais. D'ailleurs, à condition d'avoir été prévenu et d'être attentif, personne ne devrait se tromper.

Elle me tapota le bras :

— Tu as l'air d'un garçon intelligent. Fais attention aux repères et garde la direction nord-ouest.

Je la remerciai, chargeai ma balle sur mon dos et partis d'un bon pas. Je me retournai plusieurs fois mais il n'y avait pas

trace de Jennet. Je souriais en pensant à elle. Jamais sans doute nous ne nous reverrions mais, le temps d'une nuit, nous nous étions donné mutuellement beaucoup de plaisir et une tendre affection.

J'étais perdu. À un endroit donné, j'ignorais lequel, j'avais pris la mauvaise direction mais, en me concentrant, il me sembla savoir où je m'étais trompé.

J'avais dépassé l'ermitage, planté au milieu du carré bien délimité de son potager, et poursuivi le sentier avec assurance. Après tout, la cuisinière avait décelé que j'étais un garçon intelligent et, au tréfonds de moi-même, j'étais sur ce point pleinement d'accord avec elle. (Mais n'est-il pas dit dans l'Ecclésiastique que l'orgueil est haïssable aux yeux de Dieu et à ceux de l'homme ?) Au début, je n'avais pas eu de difficultés à repérer l'amorce des moindres layons qui sillonnaient le sous-bois de la forêt et dont les échappées ombreuses s'entrecroisaient avant de se refermer sur une obscurité glauque. Mais, une fois parvenu à une bifurcation où deux sentiers divergeaient de façon très subtile, j'aurais dû prendre le temps d'étudier lequel il me fallait suivre. Si je l'avais fait, je m'en rendais compte un peu tard, j'aurais pris sans hésiter à ma gauche le sentier plus étroit qui, au loin, s'infléchissait vers l'ouest et dont le sol était très tassé. De plus, je m'en souvenais tout à coup, des branches basses y avaient été abattues par les bâtons, les fouets ou les serpes de voyageurs précédents pour faciliter leur progression à travers les arbres.

Sans prendre le temps de réfléchir et tout absorbé dans les plaisants souvenirs des moments passés avec Jennet, je m'étais engagé sur le sentier plus rudimentaire mais plus large qui, au bout d'un quart de mile environ, se réduisait aux dimensions exiguës d'une piste herbeuse et foulée aux pieds qui zigzaguait entre des fourrés de jeunes arbres. Leurs ramures altières se rejoignaient en voûte au-dessus de ma tête et leurs feuilles mortes, humides et privées de soleil, formaient au sol un humus glissant où mes brodequins enfonçaient. De plus, je me dirigeais de façon imperceptible mais inexorable vers l'est, m'écartant du croisement annoncé avec la route de Winchester.

Je maudissais ma sottise et mon incurable présomption qui m'avaient fourvoyé dans cette fâcheuse impasse. Encore que l'expression fût un peu exagérée, car je ne doutais pas de pouvoir rattraper le bon sentier en me frayant un chemin dans l'épaisseur des taillis à ma gauche. Je décidai donc de suivre la sente herbue un peu plus longtemps, espérant tomber sur une autre piste tracée par les animaux sauvages, qui m'éviterait de déchirer mes chausses et mon pourpoint. Sans parler de ma balle qui aurait été un sérieux handicap dans cette forêt vierge où les ronciers échevelés étaient aussi nombreux que les fleurs légères qu'arborait chacun d'eux à cette saison.

Soudain, les arbres s'espacèrent et je me trouvai devant ce qui avait été autrefois une petite clairière, aujourd'hui tapissée de plantes grimpantes et d'herbes folles. Au milieu, j'aperçus une chapelle à l'abandon et la niche vide où son saint se dressait jadis. Les pierres grises et lésardées émergeaient par endroits d'un fouillis de lierre, comme les os d'un membre fracturé, et une coulée de soucis, de chicorée sauvage et d'herbe aux coqs se forçait un chemin entre les fissures et les crevasses du mortier éclaté. Foulant aux pieds l'herbe haute, je m'approchai et déposai ma balle pour examiner le modeste sanctuaire. Nulle inscription n'indiquait à quel saint il était consacré mais j'avais mon idée sur le motif pour lequel on l'avait si soigneusement oublié. Une reconnaissance rapide des environs révéla des mamelons et des bosses dans le sol, ainsi que des affleurements de pierre. Ils suggéraient que des habitations avaient autrefois peuplé la clairière qui, à mon avis, avait abrité un hameau, voici plus de cent ans probablement, avant la Grande Peste qui dévasta l'Europe au siècle précédent et décima des communautés entières.

Ceux de mes lecteurs qui ont lu mes chroniques antérieures savent que, sans avoir été gratifié, ou affligé, du don de seconde vue, j'ai reçu de ma mère, en héritage, un sixième sens qui se manifeste tantôt dans mes rêves, tantôt par une sorte de prémonition. Ce dernier phénomène s'empara brusquement de moi, me figeant sur place, les cheveux hérissés de peur, l'échine inondée de sueur. Je sentais avec force la présence du mal sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'un malheur passé ou d'un

malheur à venir. Un silence de mort planait ; les oiseaux, les insectes, dont les chants emplissaient les bois une seconde plus tôt, s'étaient tus. Les arbres de l'orée semblaient se rapprocher au point que je me sentais écrasé, condamné par leur présence menaçante...

La panique s'apaisa. Je m'ébrouai comme un chien qui retrouve la rive après avoir lutté contre le courant. Les arbres reculèrent et frémirent de nouveau après qu'un oiseau eut regagné son nid pour rassurer ses petits. Sauterelles et criquets reprirent leur chœur lancinant. En m'accroupissant pour ramasser ma balle, je remarquai un petit bouquet posé au pied de la chapelle : jacinthes sauvages, silènes et lierre rampant. On les avait cueillis sur place et les longues herbes folles, arrachées en même temps que les fleurs, étaient déjà flétries. Intrigué, je contemplai un moment l'humble bouquet presque fané. Qui avait pris la peine de se rendre jusqu'en ce lieu isolé pour honorer un saint dont l'effigie avait disparu ? Pourquoi ? Et quel était le but de cette offrande ?

Mais les fleurs ne pouvaient donner réponse à ces questions et mon attention se détourna d'elles. Il me fallait trouver par où sortir de la clairière. Je découvris alors qu'un layon pas plus large que la carrure d'un homme avait été tracé sur ma gauche à travers le sous-bois, une piste grossière, tailladée à travers les arbrisseaux, les buissons et les pousses jaunissantes. À l'aide de mon gourdin, je dégageai la voie et, dix minutes plus tard, je débouchai sur le bon sentier que j'avais d'abord emprunté et si sottement quitté.

Le soleil luisait franchement au-dessus de ma tête quand j'atteignis la route principale qui relie Winchester à Southampton. L'heure du déjeuner – dont ma bêtise m'avait privé – était passée depuis longtemps et je pressai le pas en direction de la ville, espérant trouver en chemin un lieu où satisfaire mon appétit, une taverne au bord de la route, peut-être, ou une chaumière hospitalière dont la maîtresse me vendrait quelques victuailles. J'avais à peine couvert un mile quand j'entendis crisser des roues derrière moi. Tournant la tête, je vis une charrette vide qui approchait, tirée par un solide

cheval bai et conduite par un jeune paysan non moins trapu que sa bête. Vêtu d'une tunique grise de fabrication domestique et d'épais hauts-de-chausses, il portait de robustes brodequins de cuir rugueux qui le protégeaient jusqu'à mi-mollets. La charrette fit halte à ma hauteur.

— Que dirais-tu d'un tour en charrette, colporteur ? proposa sobrement le jeune homme.

— Je dirais grand merci ! répondis-je. Et je te serais encore plus redevable si tu pouvais m'indiquer où trouver à proximité un lieu où l'on me donnerait à manger et à boire. J'ai le ventre creux.

L'homme tira sur son capuchon. Les yeux plissés, il me dévisagea.

— T'as manqué l'heure de l'écuëlle ? fit-il, l'air incrédule. T'as pourtant pas l'air d'un gars qui se laisserait volontiers dépérir. Tu sais qu'il est midi sonné ?

— J'ai voulu prendre un raccourci dans les bois et je me suis trompé de chemin à la fourche. Tu sais ce que c'est, quand on essaie de faire son malin...

Il se mit à rire.

— Pour ça oui, je sais, dit-il en tapotant le siège vide. Allez, monte. J'vas justement prendre un chargement d'laine dans une ferme tout près d'ici. J'crois bien que la fermière acceptera de te nourrir. Elle a le cœur généreux et la langue bien pendue. J'te parie qu'elle sera contente d'accueillir un colporteur.

Je grimpai, m'assis à côté de lui et déposai ma balle à mes pieds. Mon compagnon lança son cheval et nous nous ébranlâmes.

— Es-tu de la région ? demandai-je.

— J'suis né entre les murs de Southampton et c'est là que j'ai grandi.

— Mais tu connais la campagne par ici ? Les bois qui entourent le manoir de Chilworth ?

Le charretier secoua la tête :

— J'm'en tiens aux chemins battus, bien que j'connaisse Sir Cedric Wardroper et que j'transporte sa laine chez les fileuses et les tisserands. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je me demande si tu aurais entendu parler d'une chapelle abandonnée dans les bois pas loin d'ici. Ce matin, je suis tombé dessus tout à fait par hasard.

— J'peux pas dire que ce soit mon cas, fit le jeune homme en se grattant la tête. Comme j't'ai dit, j'suis natif de Southampton. Mais tu pourras te renseigner à la ferme des Catchside, là où qu'on va. Peut-être qu'un des ouvriers agricoles pourra t'en dire quèq'ue chose. Ou maître Catchside et sa femme. Tu risques toujours rien à demander.

La charrette quitta la grand-route pour un chemin creusé d'ornières et nous y cahotâmes sur près de deux miles avant d'arriver à la ferme. Son charruage semblait suffisant pour faire vivre à l'aise une famille et ses ouvriers, et elle exhibait fièrement une charrue, quatre bœufs, des poules, des vaches et un troupeau de moutons récemment tondus. Mon charretier avait été convoqué pour enlever leurs toisons. Si bien que les activités du jour se déroulaient dans la grange, où la laine était amoncelée. Les femmes roulaient les toisons, que leurs doigts agiles étiraient et lissaient avec dextérité, puis elles ficelaient soigneusement chaque ballot au moyen d'un étroit cordon. Au milieu de la grange, le fond d'un sac géant, suspendu aux poutres par des cordes, effleurait presque le sol. Debout dans le sac, deux hommes y disposaient et y tassaient les toisons enroulées que les femmes leur passaient, et le mur de laine s'élevait ainsi de plus en plus haut ; quand il atteignit le sommet, les hommes s'installèrent à califourchon sur le haut du sac et le cousirent. Puis on le posa au sol et les hommes en nouèrent les coins pour faciliter la manutention de cet objet fort encombrant.

Je les regardais faire, si captivé que j'en oubliai ma fringale, mais le charretier interpella la plus âgée des femmes que sa tendance à diriger les opérations sans trop payer de sa personne désignait comme la maîtresse des lieux.

— Maîtresse Catchside, v'là un colporteur que j'ai ramassé sur la route et qui s'rait bien content de s'mettre quèq'ue chose sous la dent, plaïda mon charretier. Il a point pu déjeuner pour s'être perdu dans les bois.

La femme du fermier gloussa comme une mère poule.

— Viens donc avec moi, mon garçon, et prends ta balle, m'enjoignit-elle. Je suis à court de cuiller et de louche et si tu en as, ça m'épargnera une trotte à Winchester quand il y a tant à faire ici. Allez, viens donc, colporteur ! Décide-toi !

Elle me poussa devant elle mais s'arrêta au seuil de la grange pour lancer une recommandation à son mari :

— Andrew ! Veille à ce que les hommes mettent assez de laine de côté pour nous cet hiver avant qu'ils commencent à charger la charrette. Je le connais, ronchonna-t-elle un ton plus bas en me précédant vers la ferme : pour gagner trois sous de plus, il va vouloir trop vendre. Et à quoi ça nous mènera, je te le demande ? Aux frimas, on se retrouvera sans vêtements pour l'hiver. Une fausse économie, colporteur ! Une fausse économie !

Elle me donna du pain, du fromage, de la bière et une bolée de soupe de poisson qui me rappela soudain que nous étions vendredi et que ce matin, au saut du lit, j'avais coupablement avalé une tranche de bacon au manoir de Chilworth. Ce souvenir me fit sans doute grimacer car la fermière me questionna d'un ton âpre :

— Qu'est-ce qui va pas avec cette soupe, colporteur ? C'est moi qui l'ai faite, avec du poisson de la rivière tout frais pêché de ce matin.

Je me confondis en compliments et lui avouai le vrai motif de ma grimace. Maîtresse Catchside exprima bruyamment sa réprobation.

— J'ai toujours pensé que les Wardroper en prenaient à leur aise avec l'observance religieuse. Lady Wardroper est une écervelée, beaucoup trop jeune pour Sir Cedric. Et le fils Matthew, dans mon souvenir, il a jamais été un enfant respectueux. On aurait pu espérer que ces années dans le Leicestershire ou Dieu sait où auraient pu l'améliorer. Mais depuis qu'il est de retour chez lui, je l'ai vu se promener et jacasser au fond de la nef pendant la messe, sans respect pour l'autel. Enfin ! Assez bavardé... Fais-moi donc voir ce que tu as dans ton balluchon avant de t'en aller avec le charretier. Notre laine doit partir pour les ateliers de tissage avant la tombée de la nuit.

Je déballai ma camelote et pendant que la fermière y cherchait son bonheur, je lui demandai si elle savait quelque chose à propos du sanctuaire de la clairière.

— Je n'en ai jamais entendu parler, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation, et j'ai toujours vécu ici. Cette ferme appartenait à mon père, et à mon grand-père avant lui. Catchside, ajouta-t-elle très vite, comme s'il lui semblait nécessaire de s'expliquer plus avant, Catchside vient de la ville.

Elle haussa les épaules :

— Mais, vois-tu, je n'étais pas jolie fille et j'ai dû prendre qui s'offrait. Andrew, lui, avait de l'argent et il était disposé à l'investir dans la ferme. Mes parents ont estimé qu'il ferait un mari assez bon pour moi et, quoi qu'il en soit, je l'ai épousé.

Elle s'arrêta court et rougit violemment, fâchée de toute évidence de s'être ainsi confiée.

— Assez causé ! Je t'achète ce lot de cuillers. Les miennes sont si usées qu'on s'y coupe les lèvres. Combien en veux-tu ?

Je déduisis de mon prix celui de mon repas et, une fois la transaction conclue, je revins à la charge :

— Et vous êtes tout à fait sûre de ne pas connaître cette chapelle dans la forêt ? Personne ne vous en a jamais rien dit ?

— Jamais, jamais... tu emploies de grands mots ! Il se peut qu'un jour quelqu'un en ait parlé devant moi. J'ai quarante ans passés, alors...

Son front se plissa quand elle se rendit compte que sa langue avait de nouveau lâché une confidence inutile et ce fut avec une certaine rudesse qu'elle me tança :

— Jeune homme, j'ignore totalement qui tu es mais tu as une fâcheuse aptitude à me faire dire plus que je n'aurais voulu. Je suppose que cette aptitude agit aussi aux dépens des autres femmes. Tu dois apprendre à ne pas en abuser à l'égard des faibles créatures que nous sommes.

— Même si c'était vrai, répondis-je en riant, jamais je ne serais aussi discourtois. Mais je vous assure, vous surestimez à la fois mon pouvoir et votre faiblesse.

— Pff... siffla maîtresse Catchside, qui se garda de commentaires plus explicites, de peur de retomber dans le panneau.

Nous retournâmes à la grange où l'on venait de charger dans la voiture le dernier des trois sacs de laine. Je grimpai près du charretier, remerciai chaleureusement mon hôtesse pour le repas et nous nous engageâmes sur le chemin.

— As-tu découvert ce que tu voulais savoir ? me demanda mon compagnon au bout d'un moment.

— Maîtresse Catchside ne se rappelle pas en avoir jamais entendu parler, mais elle reconnaît que sa mémoire lui fait peut-être défaut. Quoi qu'il en soit, quelqu'un s'est rendu près de la chapelle récemment et s'est donné la peine de se frayer un chemin dans le sous-bois pour y déposer des fleurs... Et puis, après tout, quelle importance ! soupirai-je. Dis-moi plutôt où tu vas maintenant. Tu repars pour Winchester ou tu retournes à Southampton ?

— Faut encore que j' fasse une course et j'coucherai cette nuit à Winchester, dans une hôtellerie des abords de la ville où on m' connaît bien. J'peux donc t'amener jusqu'aux faubourgs.

— N'as-tu pas peur de te faire voler quand tu dors ? demandai-je.

— Qui s'rait en mesure de seulement remuer ces monstres ? demanda le voiturier qui riait de bon cœur, en envoyant un petit coup de tête vers son gigantesque chargement. Et celui qui s'aviserait d'les déchirer, il verrait leur contenu fout' le camp d'tous côtés. Non ! Non ! La laine, c'est la charge la plus sûre du charretier.

J'accompagnai l'homme à la seconde ferme et, une fois le chariot plein, je l'aidai à couvrir son chargement d'une toile goudronnée ; pas trop tendue, me recommanda-t-il, car la laine doit être conservée au sec mais pas à la chaleur. Les carillons de la ville vibraient à travers la campagne, annonçant les vêpres, et nous prîmes congé l'un de l'autre. Je me dirigeai vers l'hôpital de la Sainte-Croix où l'on offrait gratuitement de la bière aux voyageurs, égard auquel j'étais infiniment sensible.

Quand je fus assis dans la chaleur de la fin de l'après-midi, adossé au mur tiède de la résidence et savourant ma bière, mon esprit se reporta naturellement vers les événements des deux derniers jours.

Je pensai d'abord à Jennet, à sa chair ardente et à ses baisers passionnés, mais je savais qu'elle les aurait offerts à n'importe quel autre jeune gars qui lui aurait plu. Elle était de ces filles tendres et consentantes que la morale n'embarrasse pas. Puis mes pensées s'attardèrent sur le sanctuaire dans la solitude des bois. Pourquoi lui avait-on rendu visite récemment ? Qui avait cueilli et déposé les fleurs ?

C'était un mystère dont je ne connaîtrais probablement jamais la solution et dont l'intérêt commençait d'ailleurs à s'émousser. Je posai mon gobelet vide près de moi sur le banc et, bras et jambes tendus, m'étirai de tout mon long. Demain, me dis-je, à cette heure, j'exercerai mon commerce sur la route de Londres et chaque mile franchi me rapprochera de mon but. Il me faudrait bien deux semaines pour atteindre la capitale mais l'excitation me faisait déjà frissonner de la tête aux pieds.

CHAPITRE IV

Un lundi matin, à la fin de juin, je traversai la Tyburn et entrai dans Westminster, serrant fermement les sangles de ma balle car je connaissais la réputation des faubourgs, pépinières de brigands et de voleurs à la tire. Hommes comme femmes, disait-on, ils vous arrachaient tout, y compris le bonnet de la tête et le manteau des épaules, avant de disparaître par la porte de Westminster. Moi-même n'ai jamais été molesté de la sorte mais j'ai vu de mes yeux opérer des détrousseurs avec tant de doigté, avec une telle promptitude dans l'approche et la retraite qu'ils semblaient avoir disparu de la surface de la terre avant que leurs infortunées victimes aient eu le temps d'appeler à cor et à cri.

Cela fait aujourd'hui des années que je n'ai vu Westminster mais, au dire de mes enfants, l'emprise tentaculaire de ses toits et de ses échoppes grandit d'année en année ; la ville doit être aujourd'hui moitié plus vaste qu'à l'époque où je franchis ses murs pour la dernière fois. Je ne peux que leur dire mon désir de n'y pas retourner. Il y a un quart de siècle, Westminster était déjà presque aussi bruyante et peuplée que Londres. Ses rues grouillaient de commerçants frénétiques dont la plupart étaient flamands, si bien que leurs boniments racoleurs vous écorchaient tout bonnement les oreilles.

Ce matin-là, le temps que j'arrive devant la tour de l'Horloge dont le bourdon sonne les heures fugitives, j'avais été accosté au moins trois fois, physiquement, ayant abandonné le compte des exhortations verbales ou plus subtiles. On m'avait harcelé pour me convaincre d'acquérir tour à tour lunettes, chapeau, chausses, souliers, gants, épingles, ceinture, un crucifix taillé dans le bois de la Vraie Croix et, pour finir, une mouche ensevelie dans un éclat d'ambre. Dans ce genre d'occasions, ma

taille et ma carrure se révélaient fort utiles ; il me suffisait de dire « Non » en me redressant de toute ma hauteur pour dissuader les vendeurs potentiels. Les gens de stature moins impressionnante n'étaient pas si chanceux et je vis un petit homme proprement épinglé contre un mur par deux Flamands qui refusèrent de le relâcher avant qu'il leur eût acheté un collier en argent. L'épisode se déroulait sous le nez d'une demi-douzaine d'huissiers d'armes qui sortaient des tribunaux de Westminster Hall, magnifiquement prétentieux dans leur tunique rayée et leur épitoge de soie. L'incident me rappela Timothy Plummer, que j'avais autrefois secouru alors qu'il était empêtré dans une situation semblable.

Toutefois, Westminster me séduisit infiniment en raison des rôtisseries installées près de l'une de ses portes. Sur de longs tréteaux, les victuailles s'épalaient en abondance : miches, gâteaux, tourtes, pâtés de viande, côtes de bœuf fumantes et autres mets raffinés que je ne connaissais pas, telle la langue de marsouin. Tout près de là, un marchand de vin proposait un choix de vins et des gobelets de bière chaude, épicée au poivre. L'heure du déjeuner étant proche, j'achetai deux pâtés de viande, les plus gros qui s'offraient, une bouteille de vin du Rhin et transportai le tout à l'ombre d'un bouquet d'arbres sous lesquels je m'assis dans l'herbe pour boire et manger tout mon content.

Une brise tenace tempérerait la chaleur ; j'avais été bien avisé d'enfiler mon pourpoint de cuir doublé d'écarlate. Les nuages voguaient avec majesté dans le ciel estival, et mon champ de vision était traversé par la luminosité transparente de libellules qui rejoignaient la berge familière du cours d'eau. Le chant suave et haut perché d'un jongleur agrémentait les agapes d'un groupe d'amis attablés. J'avais terminé mon festin mais, n'étant pas encore disposé à entamer l'étape finale de mon voyage, je m'assurai que la sangle de ma balle était bien enroulée autour de mon poignet gauche, que mon bâton se trouvait à portée de ma main droite, puis je me calai contre un tronc et fermai les yeux. Bientôt la voix du jongleur s'atténua et je m'endormis...

Des cris impérieux m'éveillèrent.

— Dégagez la chaussée ! Ôtez-vous de là ! Laissez passer ! Laissez passer !

Le piétinement d'une cavalcade et le cliquetis des harnachements me firent ouvrir les yeux sur l'escorte de quelque grand seigneur qui revenait d'une visite au palais royal, à Londres. Ayant chassé les brumes du sommeil et recouvré mes esprits, je reconnus les couleurs bleu et pourpre des livrées des domestiques et les bannières brandies par les porte-étendard : deux d'entre elles arboraient le sanglier blanc et la troisième le taureau rouge, emblèmes du duc de Gloucester. Et devant moi se dressait, digne et calme au milieu de ce charivari, le jeune homme dont je partageais l'anniversaire et auquel par deux fois j'avais rendu personnellement service quelques années plus tôt. Il montait un hongre bai, richement caparaçonné et, comme il arrivait souvent, ses longs cheveux noirs dissimulaient en partie son visage ferme et mobile. Autour de lui, les cavaliers riaient et plaisantaient entre eux mais Richard de Gloucester, s'il tournait parfois la tête et souriait, ne participait pas à la conversation. Je ne fis donc que l'entrevoir mais il me parut préoccupé : replié en lui-même et seul avec ses pensées.

Chevauchant quelques pas derrière lui mais le serrant d'assez près pour que la tête de sa monture demeurât au niveau de la queue mouvante du bai, un cavalier blond-roux, aussi jeune que le duc et bâti en force, scrutait sans relâche la foule environnante, non sans nervosité, me sembla-t-il. Son visage, qui devait être naturellement coloré, était très pâle et il serrait les mâchoires, comme s'il souffrait. Je compris bien vite pourquoi : il guidait de sa seule main gauche une ardente jument grise et portait le bras droit en écharpe ; du poignet au coude, ce bras était immobilisé dans un bandeau de soie bleue. Il souffrait manifestement d'une fracture de l'avant-bras qui, à en juger par son visage crispé, devait être récente.

La tête du défilé passa sous la porte et disparut au milieu des acclamations et des vivats retentissants de la foule, dont le duc de Gloucester était le prince favori. Les gens d'ici n'avaient pas oublié qu'il avait loyalement soutenu son frère aîné tout au long du règne du roi Édouard, lourd de vicissitudes, contrairement à

son autre frère, George de Clarence, qui louvoyait sans cesse en fonction du vent dominant.

Une fois le prince Richard hors de vue, les badauds qui avaient investi les bords de la route pour le voir de près se dispersèrent, sans prêter attention aux derniers membres de sa suite. Mais, de mon excellent point de vue sous les arbres et en raison de ma curiosité insatiable et universelle, je continuai d'observer et en fus récompensé par l'apparition d'une silhouette petite et familière, que j'avais vue pour la dernière fois à Exeter environ deux ans plus tôt et presque oubliée à ce jour, silhouette qui fermait la marche sur un solide cob bai-brun.

Timothy Plummer semblait avoir pris de la stature. Pas au sens littéral du terme mais dans sa façon de se tenir et dans son air devenu un rien suffisant, qui donnaient à penser qu'il jouissait à présent dans la maison du duc de Gloucester d'une situation nettement plus enviable que celle qu'il y occupait quand j'avais fait sa connaissance. Comme le jeune homme blessé, Timothy Plummer regardait sans arrêt à droite et à gauche, ses yeux balayant la foule avec vigilance. Était-ce pour l'observer ou pour en être vu ? Je n'aurais su le dire.

Il m'apparut tout à coup que je n'avais aucune envie de renouer connaissance avec maître Plummer. La dernière fois que nous nous étions croisés, j'avais été mêlé contre mon gré à une aventure où je m'étais personnellement trouvé en grand danger. Je baissai vivement la tête. Trop tard ! Il venait de me reconnaître.

Je décidai de prolonger ma sieste un moment encore pour laisser au duc et à sa suite le temps de mettre les murs de la ville entre nous. Je refermai les yeux mais, cette fois, le sommeil me fuit si bien que je repartis au marché où je fis des achats pour réassortir mon fonds de commerce. Il était près de midi et je savais d'expérience que, si je voulais passer la nuit dans un logis décent, il fallait me mettre en chasse sans tarder. Après avoir assisté à la messe en l'église Sainte-Margaret, je quittai Westminster peu après midi. Il faisait nettement plus chaud à présent et je profitai de l'ombre projetée par les maisons et les

arbres qui bordaient la grand-route. La circulation était toujours intense entre Londres et le palais royal, et l'invasion imminente de la France l'augmentait encore. Venus des grandes maisons de la noblesse, des messagers en livrée galopèrent dans les deux sens, le visage empreint d'un dédain superbe à l'égard des humbles mortels atteints par les mottes de terre qu'éparpillaient les sabots de leurs montures. Deux chariots bourrés d'armures se traînaient bruyamment et une file de chevaux patientaient devant le maréchal-ferrant, attendant leur tour d'être ferrés.

Parvenu à la Chère Reine Cross¹⁴, là où la rivière et la route s'infléchissent en direction de l'est, je m'arrêtai comme je l'avais fait autrefois pour contempler le mémorial de pierre sculpté de fleurs, monument à l'amour éternel érigé par le premier Édouard à la mémoire de sa première reine, Aliénor de Castille. Peu après sa mort, Édouard avait écrit : « Ma harpe a pris le deuil. Vivante, je l'aimais tendrement, et je ne puis cesser de l'aimer dans la mort. » Un homme, dont aujourd'hui j'ai oublié le nom, avait cité devant moi ces paroles qui représentaient selon lui le summum de l'amour humain. En me les remémorant, j'avais ressenti une émotion violente qui ressemblait beaucoup à de l'envie. Jamais au cours de mes vingt-deux ans d'existence je n'avais éprouvé un sentiment aussi profond. (Il ne me vint pas à l'esprit que j'étais encore jeune. Jeunesse et présomption sont nécessairement accouplées, sinon comment les jeunes gens survivraient-ils à cette période difficile entre toutes ?)

Une demi-douzaine de corneilles, qui lacéraient le ciel de leurs lentes ailes noires, me firent lever la tête. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'elles disparaissent vers les grandes prairies de l'intérieur et quand mon regard s'abaissa, il tomba sur

⁴ Édouard I^{er} fit élever une croix à chacune des stations du convoi funèbre de la reine vers Westminster (1290). Ici, il s'agit de la douzième, dite « Charing Cross ». D'après les Londoniens, « Chère Reine Cross » aurait donné « Charing Cross ». En réalité, Charing était le nom d'un village anglo-saxon situé entre Londres et Westminster. (*N.d.T.*)

Timothy Plummer, debout au pied de la Chère Reine Cross, en grand conciliabule avec un inconnu. Près d'eux, un galopin tenait les rênes du bai-brun qu'il promenait lentement. L'interlocuteur de Timothy Plummer était un frère – un dominicain, d'après sa robe brun-noir – et tous deux regardaient le sol poussiéreux où, me sembla-t-il, le religieux dessinait un plan du bout de son bâton. Timothy Plummer opinait de la tête.

Alors que je les observais, un troisième homme arriva sur une jument gris pommelée. Il mit pied à terre maladroitement car il disposait de l'usage d'un seul bras, l'autre étant soutenu par une écharpe de soie bleue. J'identifiai immédiatement le nouveau venu au robuste jeune homme blond-roux qui peinait sur sa monture dans la suite du duc de Gloucester une demi-heure plus tôt. Il interpella un autre gamin pour qu'il lui tienne sa jument et rejoignit Timothy Plummer et le frère, son visage soucieux tendu vers les leurs. Quelques instants plus tard, cependant, haussant les épaules, le religieux agita devant lui des mains réprobatrices, fit volte-face et partit en direction de Westminster. Manifestement, il avait dit ce qu'il avait à dire. Néanmoins, l'homme au bras blessé courut derrière lui, l'attrapa par sa manche et l'interrogea. Le frère secoua la tête avec énergie et s'éloigna d'un pas déterminé. Le jeune homme blond et maître Plummer discutèrent encore un moment avant de remonter en selle et de s'engager au petit trot dans le Strand.

Puis ce fut mon tour de suivre cette artère, entre les grandes demeures des nobles et des riches négociants, dont les jardins et les potagers descendaient jusqu'aux quais qui bordent la rivière. Ensuite, je pris la seconde partie de cette même grand-route qu'on appelle Fleet Street. Longtemps avant que je franchisse le pont qui enjambe la Fleet, les bruits de Londres m'accueillirent, par-delà ses murs, et ses âcres odeurs imprégnèrent mes narines. Parvenu sur l'autre rive, je me retrouvai cerné de tous côtés par des brasseries et des tavernes, anciennes, récentes ou encore en construction, toutes destinées à pourvoir aux appétits des nombreux pèlerins désireux de visiter Saint-Paul. Car l'église abritait à l'époque une merveilleuse collection de reliques qui comprenait un bras de saint Mellitus, une fiole

emplie du lait de la Vierge, une boucle de cheveux de sainte Marie Madeleine, un précieux reliquaire contenant le sang de son saint patron, une main de Jean l'Évangéliste, un couteau qui avait appartenu à Jésus qui l'utilisait quand il aidait Joseph dans ses travaux de charpente, la tête de saint Ethelbert et des fragments du crâne de saint Thomas Becket.

Comme j'approchais de Lud Gate, le bruit se multiplia par cent : les chariots grinçaient et cahotaient sur les pavés, les cloches carillonnaient sans discontinuer pour ordonner aux citoyens d'aller prier ou assister à une réunion publique, les voix rauques des vendeurs apostrophaient les chalands. Je franchis le pont-levis qui enjambe le fossé, m'avançai sous la herse et passai devant les deux gardes postés tout exprès afin de refouler les lépreux assez téméraires pour essayer d'entrer. Au-delà de la porte s'ouvrait un dédale de ruelles où un étranger ne pouvait que se fourvoyer. Mais, étant déjà venu à Londres, je tournai à gauche dans Old Deane's Lane, puis à droite dans Paternoster Row et débouchai sur le Cheap, le grand marché de la capitale.

En fin d'après-midi, j'avais vendu presque tout ce que j'avais dans ma balle et commençais à me préoccuper d'un logement pour la nuit. Mon intention avait été de régler la question sitôt arrivé dans la ville mais la tentation de faire autant d'argent que possible l'avait emporté. En raison de l'invasion imminente, Londres fourmillait de seigneurs venus de tous les districts du pays, escortés de domestiques. Leurs écussons pendaient aux fenêtres des tavernes et des brasseries respectables pour signifier qu'ils y résidaient ; et la ménagère qui m'avait acheté des aiguilles et dont le mari était patron de *La Tête du Sarrasin*, près d'Ald Gate, m'apprit qu'il n'y avait plus une chambre correcte à louer dans la ville.

— J'ai dit à mon homme qu'il faut en tirer le maximum, ajouta-t-elle, car dans une semaine ils se seront tous envolés. On dit que le roi et ses frères vont embarquer pour la France la semaine prochaine.

— Alors je dois me hâter de me trouver un lit pour cette nuit, dis-je inquiet, car les hôtelleries des églises et des prieurés doivent être aussi bondées.

— Pour ça oui ! fit la femme toute réjouie. Tu peux en être sûr ! Les domestiques des nobles ont besoin d'un endroit pour dormir mais ils ne sont pas les seuls ! Chaque jour, un nombre croissant de gens envahissent Londres pour flatter bassement leurs besoins et se font un joli bénéfice en jouant les entremetteurs. Toutes les nuits, nos cuisines et même nos caves sont pleines en ce moment, assura-t-elle en s'arrachant un soupir. Mais, comme je t'ai dit, ça ne pourra guère durer plus d'une semaine.

— Dans ce cas, où me conseillez-vous d'aller ? m'enquis-je.

Les lèvres pincées, elle réfléchit puis, au bout d'un instant, elle me tapota le bras.

— Suis-moi, dit-elle. Maintenant que j'y pense, je peux te trouver une place dans nos cuisines. Un de nos locataires est parti ce matin. Son maître doit se rendre aujourd'hui à Gravesend, pour y préparer le terrain, comme qui dirait, près du duc de Bourgogne. D'ailleurs, le maître Johnny, il en était pas peu fier ! Tu ferais mieux de venir tout de suite revendiquer sa place avant que mon mari ne la loue à un autre voyageur.

Je rassemblai les quelques articles demeurés sur le muret où je les avais exposés, les fourrai dans ma balle avec mes chausses et ma tunique propres, mon rasoir et mon savon, puis j'annonçai à ma bienfaitrice que j'étais prêt à la suivre. Elle me conduisit par le marché au grain de Cornhill et nous passâmes le long de rangées de charrettes où s'empilaient les pains que leurs propriétaires y apportaient quotidiennement de Stratford-atte-Bowe ; ces miches, m'informa la femme, coûtaient le même prix que celles des boulangers de Londres mais pesaient deux bonnes onces de plus. Puis, à Cornhill, nous passâmes devant la Tun où coule une eau fraîche, amenée de la Tyburn. Au sommet de Cornhill se dressait la cage de fer où chaque nuit le guet incarcérait pour ivresse et trouble de l'ordre public les prostituées et les émeutiers ; sur une plate-forme de bois située à portée de main s'élevaient les ceps et les piloris, tous occupés par de tristes canailles qui étaient les cibles et les victimes de tous les passants.

En quittant Cornhill, nous entrâmes dans Aid Gate Street, où l'église Saint-Andrew-Undershaft, que dominait le grand arbre

de mai, se niche dans l'ombre du prieuré de la Sainte-Trinité, le plus vaste, le plus imposant monastère de la ville. Un peu au sud, sitôt la porte franchie, se trouvait *La Tête du Sarrasin* où les visiteurs grouillaient, comme me l'avait annoncé la femme du patron. Nous traversâmes la cour et je constatai que les écuries étaient aussi bondées ; il n'y restait pas une stalle vide.

— Attends-moi ici, le temps que je trouve mon mari, dit la femme en me poussant dans la taverne. Je veux être sûre qu'il n'a pas loué la place pendant mon absence.

Je demeurai docilement près du seuil et observai les buveurs attablés. Une grande majorité d'entre eux portait une livrée et j'eus tôt fait de repérer les habitués de la taverne à leurs ternes vêtements quotidiens. Serrés tous ensemble autour de deux tables, ils ronchonnaient de concert et leurs regards maussades pesaient sur les intrus.

La patronne reparut à mes côtés et m'ordonna de la suivre aux cuisines.

— Prends ta balle, tu en auras besoin pour réserver ta place. J'ai peur que tu n'aies pas beaucoup d'espace pour loger ton grand corps mais il faudra t'en contenter. Et mon mari exige d'être payé d'avance, quelle que soit la durée de ton séjour.

Il faisait une chaleur accablante dans la cuisine où je louvoyais de mon mieux entre les marmitons et les gâte-sauces, les servantes et les cuisinières qui, suant d'abondance, s'affairaient à la préparation du souper. Les uns hachaient ou arrosaient, les autres découpaient ou rôtissaient, mais tous m'ignoraient, sauf à m'injurier copieusement quand je me trouvais sur leur chemin.

Tout le long des quatre murs, entre les barriques d'eau et de denrées, des objets personnels marquaient le territoire nocturne des locataires. Mon hôtesse me désigna un espace exigu, limité d'un côté par un baril dont l'odeur me fit pressentir qu'il était plein de harengs salés, et une table où, pour l'instant, un pâtissier étendait une pâte au rouleau.

— C'est là, dit-elle. Tu pourras aller chercher de la paille fraîche à l'écurie avant de te coucher. Maintenant, mets-toi bien dans la tête où se trouve ta place et dégage le terrain au plus

vite. Je ne veux pas de toi dans les jambes de mon personnel. Disparaiss et ne reviens que juste avant le couvre-feu.

N'ayant aucune envie de laisser ma balle ou mon pourpoint dans la cuisine, j'ôtai mon capuchon et l'étendis sur le sol pavé. Puis je payai pour deux nuits, bien décidé à me trouver d'ici là un meilleur logis, et je m'en retournai à la taverne.

À l'autre bout de la cuisine, un locataire ronflait si bruyamment que la salle donnait l'impression de vibrer. À ce tapage s'ajoutaient l'odeur insoutenable des haleines fétides, celle des pieds qui transpiraient et les relents de harengs en saumure. La paille où j'étais étendu était le royaume des puces et j'avais beau me tortiller et me gratter, je n'arrivais pas à dissuader les minuscules diablesses de festoyer à mes dépens. Au bout de deux heures, je n'avais pas fermé l'œil et mes contorsions portaient sur les nerfs de mon voisin, un marchand de petits pâtés itinérant, pris aux leurres de la capitale où il espérait faire de l'argent avant de retourner dans son Norfolk natal.

— Beaucoup trop de marchands ont eu la même idée, avait-il déploré quand nous nous installions pour la nuit. Je n'ai pas fait moitié autant d'affaires que si j'étais resté chez moi. Eh bien, bonne nuit, colporteur. Fais de beaux rêves.

Mais à présent, il était près de minuit et, réveillé une fois de plus par mon agitation, il adopta un ton moins conciliant.

— Pour l'amour du Ciel, tu ne peux pas t'arrêter de gigoter comme ça ? siffla-t-il exaspéré. Si tu ne peux pas dormir, sors d'ici et va faire un tour dehors.

— Si je fais les cent pas dans la cour, je vais déranger tout le monde, murmurai-je.

— Je n'ai pas dit dans la cour, j'ai dit dehors ! Il fait bien frais sous les murs du prieuré. Je le sais parce que j'ai été forcé d'y dormir avant-hier. Je reconnais qu'on ne s'habitue pas facilement aux ronflements de ce gars.

— La porte de la cour est sûrement fermée, objectai-je.

— Les clés sont là-haut, fit-il en levant dans l'obscurité une main fantomatique qui désignait le mur. C'est la plus grosse, celle qui est pendue à un clou près du four à pain.

Il se pelotonna dans sa paille. Puis se ravisa.

— Et ne reviens pas ici avant de tituber de sommeil...

Je me levai doucement, enfilai mes chausses, mes bottes, ma tunique et mon pourpoint en m'efforçant de ne pas déranger mes voisins. J'attrapai la clé et me retrouvai dans la cour déserte. Un cheval s'ébroua et renâcla dans les écuries et, à l'étage, une faible lueur brûlait dans une pièce ; à part cela, tout était sombre et tranquille. Très haut par-dessus l'enchevêtrement des toits, des nuages parcouraient le ciel, et l'air sentait la pluie imminente. J'avais le visage moite.

La porte sur l'extérieur s'ouvrait dans le mur nord et les bouterolles de la serrure glissèrent silencieusement quand je tournai la clé. Une fois dans la rue, je me trouvais devant la limite sud du prieuré, du côté opposé à la route. Autour de la loge, à ma droite, tout était immobile. Les gardiens devaient s'offrir une longue et paisible veille en jouant aux dés ou aux cinq cailloux. Je refermai la porte et traversai la route vers un lopin d'herbe et d'arbustes, entouré sur deux côtés par les dépendances du prieuré et sur le troisième par un tronçon des murailles de la ville qui s'élève au nord d'Ald Gâte. Je me laissai choir dans l'herbe, sans perdre de vue *La Tête du Sarrasin* pour le cas hautement improbable où quelqu'un demanderait à pénétrer dans la cour de l'auberge au milieu de la nuit.

Après l'atmosphère fétide de la cuisine surpeuplée, l'air était frais et vivifiant ; venu des jardins du prieuré, le parfum capiteux du chèvrefeuille fit frémir mes narines. Je m'installai dans l'ombre profonde d'un buisson d'aubépine, croisai les bras autour de mes genoux et savourai le silence béni. Un hibou hulula soudain, si près de moi que je sursautai, mais la paix retomba.

Le hibou hulula de nouveau, plus proche, plus insistant. Cette fois, la singularité du cri me paralysa et mon corps tout entier se tendit dans l'attente. Je ne m'étais pas trompé. Quelques secondes encore et la silhouette furtive d'un homme apparut. Venu de la direction de Leadenhall et de la ville, il avançait à pas feutrés vers Aid Gâte. Il s'arrêta et regarda autour de lui, s'attendant visiblement à trouver quelqu'un. Sa silhouette râblée me disait quelque chose mais je n'en distinguais que les

contours et il me fallut un moment avant de réaliser qui c'était. Il tenait son bras droit serré contre son buste... exactement comme s'il avait l'avant-bras en écharpe.

CHAPITRE V

L'appel du hibou retentit pour la troisième fois, provoquant enfin une réaction : un autre homme émergea prudemment de l'ombre qui cernait la loge et leva la main en guise de salut. Je me demandai s'il m'avait vu traverser la route quelques minutes plus tôt mais, comme il ne tenta pas de me débusquer et que je ne l'entendis pas mentionner à l'autre ma présence, j'en conclus qu'il avait dû attendre plus bas dans le sentier situé derrière *La Tête du Sarrasin* et les maisons attenantes.

— Tu en as mis du temps, reprocha le premier homme qui semblait nerveux. Tu ne m'as pas entendu ?

— J'ai entendu un hibou hululer deux fois, grommela l'autre, mais je vous l'ai dit, à ce jeu-là, on doit être prudent. C'est seulement au troisième appel que j'ai estimé pouvoir me montrer. Je n'étais pas sûr que le frère avait pu transmettre mon message.

Ils se tenaient à la hauteur du buisson d'aubépine et bien qu'ils parlassent très bas, je les entendais distinctement. Puis ils se déplacèrent vers l'étendue herbeuse, à l'abri des dépendances du prieuré où les ténèbres étaient presque impénétrables. Ils étaient alors si près de ma cachette que la nécessité de rester parfaitement immobile absorba un moment toute mon attention et je dus de ce fait rater quelques répliques.

— Tu veux dire que tu n'as pas de renseignements pour nous ? demanda l'homme au bras en écharpe, dont je savais que c'était lui qui parlait car il avait une diction rapide tandis que celle de l'autre était lente et pondérée. Pour l'amour du Ciel, Thaddeus, il nous faut un nom. Et vite ! Le temps passe !

— À l'impossible nul n'est tenu, maître Arrowsmith ! grogna Thaddeus. Mon informateur a du mal à trouver ce que vous

voulez savoir. Et sa propre source de renseignements restera muette tant qu'elle n'aura pas reçu un nouveau paiement.

Un juron accueillit cette remarque, si brutal qu'il me fit sursauter et détourna mon esprit du nom Arrowsmith que j'avais entendu mentionner récemment.

— De l'argent ! Toujours de l'argent ! gronda l'officier du duc. La vie d'un grand personnage est en danger et toi tu réclames de l'argent. J'ai bien envie de te faire arrêter. Si tu tâtais un peu du chevalet et des poucettes, tu aurais tôt fait de cracher l'identité de ton informateur.

— Possible, fit l'autre avec un ricanement méprisant. Mais les informations que j'ai reçues inciteraient les autres à se cacher et vous ne mettriez jamais la main sur eux. Cela ne servirait à rien de me demander le nom d'un de mes hommes car aucun n'en sait plus. Il vous faudrait d'abord découvrir chacun d'eux, les arrêter et les soumettre à tour de rôle à la question avant de parvenir au bout de la chaîne.

Il y eut un silence pendant lequel maître Arrowsmith ravala sa colère. Un garde s'avança jusqu'à la porte de la loge, jeta un vague coup d'œil autour de lui et s'étira avant de rentrer. Il n'avait rien vu d'anormal car les deux hommes et moi-même demeurâmes parfaitement immobiles le temps de sa brève apparition.

— Alors, quand auras-tu un nom ? demanda maître Arrowsmith dès qu'il estima pouvoir reprendre l'entretien.

— Demain soir, si vous avez apporté l'argent avec vous.

J'entendis des pièces s'entrechoquer et une bourse, ou une sacoche, changea de main.

— Je vous promets que vous aurez demain l'information que vous voulez.

— Très bien. Où nous retrouverons-nous ? Ici ?

— Je vous ai déjà dit mon principe : jamais deux fois au même endroit. Connaissez-vous le quai des Trois Grues, à l'ouest du Steelyard⁵ ? C'est le quai des marchands de vin où s'amarrent les navires en provenance de Bordeaux.

⁵ Siège du comptoir londonien de la Ligue hanséatique de la Baltique. (*N.d.T.*)

— Timothy Plummer saura. C'est un vieux Londonien.

— Parfait. C'est là que vous me trouverez mais il faut que ce soit plus tôt dans la soirée. Je dois être ailleurs au moment du couvre-feu.

— Tu as d'autres affaires ? demanda Arrowsmith d'une voix que le soupçon altérait.

— Oui. J'ai à Londres une femme qui mérite d'être honorée de temps à autre. Je lui consacre très peu de temps mais j'ai donné ma parole d'aller la voir demain soir. Elle compte assez dans mes sentiments pour que je prenne le risque.

— Le risque ? répéta Arrowsmith, au bord de la panique.

— Il va de soi que les risques sont plus grands de jour que de nuit, mais la rencontre sera brève. Un nom, c'est tout ce que vous voulez. Une fois ce nom donné, nous repartirons par des voies différentes. Une chose encore : il serait préférable d'envoyer un homme qui dispose de ses deux bras, en cas d'ennuis. Dans une situation dangereuse, un droitier qui n'a l'usage que de sa main gauche représente un désavantage sérieux.

— Charmante façon de parler ! s'écria l'autre, irrité. À qui puis-je faire confiance, dis-moi ? Il y a bien Timothy Plummer mais il est trop haut placé pour prendre le risque de se découvrir.

J'entendis l'autre homme racler le sol avec impatience.

— Vous ne pouvez quand même pas suspecter tous les membres de la maison du duc ! Ça ne tient pas debout !

— C'est pourtant ce que je ferai jusqu'à ce que j'aie un nom. Et maître Plummer en fera autant. Il y en a bien un autre auquel je ferais confiance mais il est trop jeune et inexpérimenté. Non, non ! Tu auras affaire à moi. Je te retrouverai demain soir. À quelle heure ?

— Juste après complies. Il y a sur le quai un entrepôt vide, près de l'angle droit quand on fait face à la rivière, à gauche si on lui tourne le dos et qu'on regarde le Vintry. Je forcerai la porte latérale et ne la verrouillerai pas. Maintenant, je dois partir. Les longues stations à découvert me rendent nerveux.

— Es-tu certain que tu auras le nom demain ?

— Ceci aplanira toutes les difficultés.

De nouveau j'entendis tinter les pièces.

— Dieu soit avec vous, maître Arrowsmith.

— Et avec toi, Thaddeus Morgan.

Le silence retomba. Près du mur du prieuré, une ombre se détacha de l'obscurité profonde, traversa d'une allure féline le lopin d'herbe et se fondit dans une ruelle de l'autre côté de la route. Un instant plus tard, une seconde silhouette tout aussi furtive prit la route du grenier à blé de Leadenhall et du cœur de la ville, sans doute pour se rendre par des chemins détournés au château de Baynard. Accroupi derrière mon fourré d'aubépine, je souffrais de crampes inconfortables mais je serrai les dents et m'obligeai à patienter encore quelques minutes sans bouger pour laisser aux conspirateurs le temps de s'éloigner.

Je m'apprêtais à étendre ma jambe gauche, qui avait supporté le plus lourd de ma personne, lorsqu'une troisième silhouette quitta silencieusement l'abri que lui avait fourni un contrefort du mur du potager. Stoppé net dans mon mouvement, je la vis s'avancer jusqu'à l'herbe, explorer rapidement du regard les deux directions et s'engager sur la route de Leadenhall, dans le sillage de maître Arrowsmith. Qui était cet homme ? Que faisait-il là ? Était-ce un innocent passant qui avait comme moi surpris l'entretien ? Un autre insomniaque désireux de respirer l'air nocturne ? Ou avait-il suivi maître Arrowsmith depuis le château de Baynard pour l'épier et enregistrer sa conversation avec le dénommé Thaddeus Morgan ? Dans le second cas, comment avais-je pu ne pas remarquer son arrivée ?

Mais, à la réflexion, la réponse à cette question était simple. Les deux protagonistes de la scène qui s'était déroulée devant moi avaient captivé mon attention. Si le troisième homme était resté collé au mur du verger, lui-même noyé dans l'ombre, je n'aurais pu le voir. Dans le cas contraire, cependant, il aurait pu assister à ma sortie de *La Tête du Sarrasin* et savoir que j'étais là. Pourtant, après le départ de Lionel Arrowsmith et de Thaddeus Morgan, il n'avait manifesté d'aucune façon, pas même en tournant la tête de mon côté, qu'il me savait présent. J'étais donc enclin à croire que ma seconde hypothèse était la bonne : l'inconnu avait pris en filature l'homme de Sa Grâce pour découvrir où il se rendait et l'identité de son interlocuteur.

« Mais toute cette histoire ne te concerne en rien ! » me tançai-je sévèrement en dérouillant enfin mes jambes engourdies. Je fis méthodiquement jouer mes quatre membres, ramassai la clé de la cour que j'avais fait tomber dans l'herbe et revins à l'auberge. Tout y était en l'état où je l'avais laissé une demi-heure plus tôt. Le même cheval renâclait nerveusement dans sa stalle, l'homme installé au fond de la cuisine ronflait encore plus fort et le marchand de petits pâtés avait entonné le même refrain. Affalés sur leur grabat de paille, mes autres colocataires s'offraient avec abandon à la voracité des puces.

Je quittai mes vêtements, à l'exception de ma chemise, et m'étendis, décidé à ne pas dormir. Indifférent désormais aux bruits ambiants, je me mis sur le dos et contemplai la charpente noircie par la fumée. Un soupçon venait de s'emparer de moi et il me fallait réfléchir. Comment m'était-il venu à l'esprit quelques instants plus tôt que le nom de baptême de maître Arrowsmith était Lionel ? Quelqu'un avait prononcé ce prénom devant moi ces derniers temps et je rivai mon regard sur un nœud du bois d'un chevron pour m'obliger à me concentrer. Subitement, cela me revint : Millisent Shepherd ! Alors qu'elle parlait de... de... du cousin de Lady Wardroper ! Mais oui, bien sûr ! Elle m'avait dit que Lady Wardroper avait sollicité l'aide de Lionel Arrowsmith pour obtenir un poste à son fils Matthew dans la maison du duc de Gloucester.

Ainsi, j'avais raison ! Ce que j'avais pris pour des rencontres de hasard dues à mon existence vagabonde faisait bel et bien partie d'un plan. Le plan de Dieu ! J'avais été conduit de maîtresse Gentle, à Southampton, jusqu'à Millisent Shepherd, de là vers Lady Wardroper et, pour finir, à *La Tête du Sarrasin*. De nouveau, Dieu m'utilisait pour servir Ses desseins et ma révolte flamba instantanément : « Non, Seigneur, Lui dis-je avec fermeté, pas cette fois ! Je viens tout juste de faire arrêter pour Vous deux criminels dans le Devon. Je refuse d'être mêlé de force à une seconde opération en moins de trois mois. Je suis venu à Londres pour mon plaisir, pas pour le Vôtre. Laissez-moi tranquille, Seigneur ! Laissez-moi vivre ! »

J'aurais bien sûr dû savoir que mes protestations arrogantes resteraient sans effet. Après tout, si je m'étais plié au vœu de ma

défunte mère, je serais en train de chanter la gloire de Dieu et de servir Son œuvre en qualité de frère bénédictin à l'abbaye de Glastonbury. Au lieu de quoi, j'étais libre de courir à mon gré les campagnes, d'exercer mon métier de colporteur et je vivais à ma guise. Néanmoins, je me laissai leurrer par la conviction que je pouvais dresser ma chétive volonté contre la Siennese ; d'une manière ou d'une autre, Il finirait par reconnaître le bien-fondé de mes arguments et cesserait de m'importuner. Là-dessus, avec un soupir de soulagement, je me tournai sur le côté et, sans plus me soucier des puces, me blottis dans ma paillasse ; deux minutes encore et je dormais.

Mon intention première avait été de passer deux nuits à *La Tête du Sarrasin*. Mais le lendemain, quand le marchand de petits pâtés proposa de m'acheter mon espace pour le double du montant que j'avais payé à la femme du patron, j'acceptai de bonne grâce. Je m'étais pris d'une aversion déraisonnable pour cette taverne que je souhaitais quitter au plus vite. En fait, j'avais décidé de quitter Londres et cela m'arrangeait de vendre mes quelques pieds de plancher de cuisine afin que le neveu du marchand de pâtés – il arrivait ce jour du Norfolk pour retrouver son oncle – ait un lieu où poser sa tête jusqu'à ce que les princes de la maison royale, nos grands seigneurs et leur suite partent pour la France, libérant la capitale de leur présence envahissante.

— Mais où vas-tu coucher cette nuit ? me demanda le marchand de pâtés.

— Quelque part au grand air, répondis-je gaiement, et comme il me fixait d'un air ébahi, je déclarai : J'ai résolu de rentrer chez moi, à Bristol. Je reviendrai à Londres dans un mois ou deux, quand il n'y aura plus cette cohue.

« Et quand il sera trop tard pour la mission que Dieu me destine », ajoutai-je *in petto*.

— Tu as sans doute raison, admit le marchand de pâtés. Je serais rentré à la maison aujourd'hui si le jeune Thomas ne comptait sur moi.

Je lui fis mes adieux, lui souhaitant bonne chance, et me mis en quête de la femme du patron pour lui faire part des nouvelles

dispositions. Puis je m'offris un petit déjeuner copieux dans la taverne de l'auberge avant de retraverser Londres pour franchir New Gate et trouver la route de Holborn.

Malgré l'heure matinale, une armée de râteleurs s'affairaient autour des monceaux d'ordures de la veille qu'ils transportaient vers les fosses creusées à cet effet hors les murs de la ville, soit encore vers les quais où des bateaux à l'amarre iraient les jeter en mer. Une bataille perdue d'avance... Déjà les citadins vidaient par les fenêtres de leurs chambres les excréments de la nuit et maniaient le balai pour expédier dans la rue leurs ordures ménagères et la paille puante des écuries. Les bouchers empilaient dans l'égout central le contenu de seaux débordants d'entrailles et de têtes d'animaux, bientôt rejointes par du poisson pourri, les gravats des constructions et les plumes des volailles. La circulation bloquait les grandes artères : chariots chargés de pains boulangés à Stratford-atte-Bowe, de briques des proches villages de White Chapel et de Lime House, de barriques d'eau potable recueillie aux sources autour de Paddington, affluaient en brinquebalant par les portes de la ville, bientôt suivis par des véhicules venus de plus loin. Les vendeurs ambulants et les boutiquiers dressaient leurs étals pour entamer sans tarder une belle journée de négoce. Une meute de garnements bruyants et rieurs profitaient de leurs derniers instants de liberté avant d'entrer dans l'école de Saint-Peter-upon-Cornhill et des bêtes de somme, croulant sous la charge, se soulageaient de leurs crottins. On attachait au pilori un couple de fripons, et tous les ivrognes, catins et bambocheurs qui avaient troublé la paix du roi secouaient les barreaux de leur cage de fer, hurlant qu'on les laissât sortir. L'heure de prime venait de sonner ; Londres déjà trépidait.

C'était un autre beau jour d'été. En même temps qu'une brise légère, le soleil pénétrait en oblique dans les cours et les ruelles qu'il tachetait de motifs gris et or. Peut-être, après tout, avec tous ces gens qui encombraient les rues, soucieux de dépenser leurs *groats*, pouvais-je attendre l'après-midi pour rejoindre New Gate et la longue route de Bristol ? On ne laisse pas passer sans regret l'occasion de faire de l'argent. Par ailleurs, pourquoi

permettrais-je à Dieu de déranger mes plans ? Pourquoi ne resterais-je pas à Londres une matinée de plus ?

Dans ce nouvel état d'esprit, où le défi le disputait à la bravade, je revins sur mes pas jusqu'à Leadenhall, où les étrangers à la ville pouvaient louer des étals et vendre leur marchandise les trois premiers jours de la semaine. J'installai mes articles sur le tréteau qu'un homme du guet m'attribua et fus bientôt assiégé de clientes. Quand les cloches de Saint-Michael et de Saint-Peter-upon-Cornhill se mirent en branle pour annoncer l'heure de tierce-sexte, j'avais vendu presque tout le contenu de ma balle et la faim me tenaillait. J'allais me mettre en quête de subsistance quand mon regard fut attiré par un chaland dans la foule qui entourait l'étal proche du mien : le visage de ce petit homme à la peau grêlée avait quelque chose de familier. Je restai piqué là un moment, tout occupé à me creuser la tête, cherchant qui cela pouvait bien être, lorsque la mémoire me revint : nous avions fait connaissance quatre ans plus tôt lors de mon premier séjour à Londres.

— Philip Lamprey ! m'écriai-je.

Je n'étais pas sûr qu'il m'entendrait dans le tohu-bohu des clameurs qui emplissaient l'enclos mais son nom jeté à la volée lui fit tourner la tête. Ses yeux fureterent de tous côtés avant de se poser sur moi. Un large sourire éclaira son visage et il vint vers moi de l'allure un peu raide qui était l'héritage de ses années de soldat.

— Roger le colporteur ! s'exclama-t-il avec ravissement. J'espérais pas te r'voir jamais !

— Et moi, je n'espérais pas que tu te souviendrais de moi, répondis-je, car nos relations avaient été brèves.

— Ça alors ! Qui c'est qui pourrait oublier un grand gaillard comme toi ? D'ailleurs, toi aussi, tu m'as reconnu.

— Pas du premier coup, répondis-je.

— Eh ben, dit-il toujours souriant, j'suppose que j'ai changé pas mal d'puis la dernière fois que t'as posé les yeux sur moi.

Il avait raison. Sa maigre carcasse s'était étoffée et des vêtements décents avaient remplacé ses vieilles loques de mendiant. Il dégageait un air de prospérité qui lui faisait autrefois défaut.

— Oui, certainement, tu as changé, dis-je lentement.

— À présent, j’suis un respectable commerçant, me confia-t-il. J’mesuis débrouillé pour met’ de côté assez d’aumônes et louer un magasin d’vêtements de seconde main, à l’ouest de la Tun. Tel que tu m’vois, je cherche des articles pas chers chez vous qu’êtes pas d’ici.

Ses yeux se plissèrent moqueusement.

— Remarié aussi. J’t’avais dit, je crois, que ma première femme a filé dans le Nord avec un boucher. J’ai obtenu l’annulation du mariage par la sainte Église. Trouvé une gentille femme et j’mesuis établi. Les mauvais jours, c’est fini. Ça m’appelle que j’tes dois un dîner. Une promesse vieille de quatre ans, quand t’as été assez généreux pour m’inviter au *Taureau* dans Fish Street.

— Ta mémoire est meilleure que la mienne, dis-je.

— J’oublie jamais une dette, répliqua Philip en se redressant de toute sa hauteur. Allez, viens donc, poursuivit-il. T’as l’air d’un gars qu’a vendu presque toute sa camelote. J’t’emmène à *La Tête de Sanglier* dans East Cheap. Ensuite tu pourras venir avec moi faire la connaissance de ma Jeanne.

J’hésitai un instant. Dans ma tête, une voix prudente m’avertissait : « Si tu restes maintenant, tu pourrais ne jamais t’en tirer sain et sauf. » Simultanément, une autre voix murmurait : « On ne peut tromper Dieu », et je laissai échapper un soupir, sachant que cela n’est que trop vrai.

— Eh bien, demanda Philip, tu viens ? Refuse jamais qu’on te rembourse une dette, vieux frère. C’est pas si souvent qu’ça arrive dans ce foutu monde.

En riant, j’entassai mon maigre lot de marchandises dans ma balle que je hissai sur mon dos. Je ramassai mon bâton et l’enjoignis :

— Montre-moi le chemin. J’étais justement en train de rêver à mon repas quand je t’ai vu.

Après un menu composé d’une tourte aux anguilles et d’une galette au gingembre, accompagnées de la meilleure bière que j’eusse jamais bue, je racontai à Philip Lamprey ma courte existence d’homme marié, mon état de père de famille et, pour

finir, l'envie de revoir Londres qui m'avait conduit dans la capitale.

— T'aurais pas pu choisir pire moment pour la visiter, s'apitoya Philip. Mais t'aurais dû l'savoir, gros malin, qu'on allait d'nouveau avoir la guerre avec les *mounseers*⁶. Dieu seul sait pourquoi ! J'vois aucune raison qu'ils nous ont donnée pour ça ! Et toi ? Mais sûr que c'est pas à des gens comme nous d'poser des questions. Cette nuit, tu viens chez moi où ma Jeanne t'ouvrira tout grand sa porte. Et demain, si t'as toujours dans l'idée de partir, tu pars.

Le magasin de vieux vêtements des Lamprey était situé dans la partie ouest de Cornhill et leur habitation, une mesure en clayonnage enduit de torchis, juste derrière. L'espace suffisait à peine pour eux deux mais ça leur était bien égal. Comme Philip me l'avait annoncé, sa femme m'accueillit à bras ouverts et insista pour que je passe avec eux la fin de la journée et la nuit prochaine. Petite, ronde et affairée, maîtresse Lamprey avait des yeux bruns pétillants et, sous son fichu, une sombre masse de boucles indomptables. Elle avait pour chaque client un sourire et un mot charmants mais ce fut sa jeunesse qui me surprit plus que tout. Elle devait avoir à peine plus de dix-huit ans, alors que Philip avait certainement passé son quarantième anniversaire. Mais ils semblaient s'accorder à merveille et s'aimer plus tendrement que nombre de couples mieux assortis quant à l'âge.

Je passai le reste de la journée à m'activer derrière leur étal où mon savoir-faire se révéla très utile ; ensuite je partageai leur dîner avant de les aider à tout remballer pour la nuit.

— Et maintenant, demanda Philip quand nous eûmes terminé, qu'est-ce qu'on fait ? La nuit va pas tomber avant des heures.

Sans me laisser le loisir de proposer une idée, il enchaîna :

— J'connais une taverne où c'est qu'on sert le meilleur vin cuit que t'as bu de ta vie. On va pas trop t'manquer, hein, ma chérie ? assura-t-il en posant sur la joue de Jeanne un baiser sonore. On s'ra de retour avant le couvre-feu.

⁶ Déformation populaire anglaise de « monsieur », pour désigner les Français. (N.d.T.)

— Sûr que tu ne me manqueras pas, répondit-elle en riant et le poussant vers la porte. Allez, ouste ! Fiche-moi le camp. Mais ne t'avise pas de rentrer ivre !

— J'y veillerai ! affirmai-je en souriant.

Quand nous eûmes quitté la maison, je dis à Philip :

— C'est un trésor que tu as là !

— Tu crois que j'le sais pas ? répondit-il avec ferveur. J'te l'ai dit que ma chance a tourné.

Nous traversâmes d'un bon pas un labyrinthe de ruelles sinueuses à vous donner le tournis avant de déboucher dans Candlewick Street, que bordent les demeures et les magasins des marchands et négociants en tissus. Ces maisons de bois, de brique et de plâtre peint proclamaient la fortune et le train de vie de leurs propriétaires mais Philip les regardait sans envie. Il possédait tout ce qu'il espérait de la vie.

Après être passé devant plusieurs établissements qui ressemblaient étrangement à des tavernes, nous commençâmes à descendre Dowgate Hill et je questionnai Philip :

— Où allons-nous ?

Il ne répondit pas. Parvenus au milieu de la rue, nous tournâmes dans Elbow Lane et, quelques minutes plus tard, ayant pris l'angle qui lui donne son nom⁷, nous arrivâmes dans Thames Street, toujours noire de monde. À ma gauche, les tours du Steelyard dominaient les bâtiments environnants ; à ma droite s'étendait le réseau des ruelles qui mènent aux quais et constituent la partie de Londres appelée le Vintry.

— Où allons-nous ? répétais-je un demi-ton plus haut.

— Dans une taverne appelée *Les Trois Tonneaux*, près du quai des Trois Grues, répondit Philip. J'te l'ai dit : on y vend le meilleur vin cuit que tu goûteras de ta vie. Avance, l'ami ! Traîne pas comme ça. C'est bourré de monde à cette heure. Ça s'ra une sacrée chance si on s'trouve un siège.

Pendant un instant, je marquai le pas et Philip se retourna vers moi, surpris et irrité.

⁷ *Elbow* signifie « coude ». (N.d.T.)

— Avance, j'te dis ! fit-il impatiemment. Sainte Mère du Ciel, qu'est-ce qui t'prend ? J't'ai dit que cet endroit, il a pas son pareil.

J'hésitai une seconde encore, haussai les épaules et pressai le pas. Dieu, de nouveau, m'avait capturé dans Ses rets. Il n'avait pas l'intention de me laisser filer et j'essayai de me consoler en pensant que si je n'avais pas rencontré Philip Lamprey, je serais resté à Londres ou j'y serais revenu pour quelque autre raison. Je n'avais pas idée encore de ce qui m'attendait mais j'entrai à contrecœur dans la brasserie des *Trois Tonneaux*, résigné à mon sort.

CHAPITRE VI

Bien que la taverne fût pleine à craquer par ce beau soir d'été, j'aperçus presque aussitôt Timothy Plummer. Je fus à peine surpris de l'avoir repéré si vite, alors même que, retranchés dans un coin reculé, son compagnon et lui m'étaient constamment dissimulés par les allées et venues des serveurs, les clients qui chahutaient et la silhouette corpulente de l'aubergiste qui circulait entre les tables pour s'assurer que chacun était satisfait. Et je vécus aussi comme chose parfaitement inévitable que Philip me saisît par le coude et me conduisît vers les deux sièges libres que son œil perspicace avait décelés à quelques pas de Timothy Plummer.

— Attends ici et garde mon tabouret, m'ordonna Philip. Y a un serveur qu'est l'cousin de Jeanne. Je vais le dénicher sinon, à l'heure du couvre-feu, on s'ra encore plantés là avec le gosier sec.

J'acquiesçai et allongeai une jambe en travers du tabouret mais, dès que Philip eut disparu dans la cohue, le banc dans l'angle accapara mon attention. Je pensais bien que l'homme assis près de Timothy devait être Lionel Arrowsmith mais, à présent que ma prémonition se trouvait confirmée, j'étais confondu de voir que non seulement il avait le bras droit en écharpe, une élégante écharpe de soie bleue, mais aussi la cheville gauche prise dans un bandage et une béquille à portée de la main. Au cours des heures écoulées entre hier, tard dans la nuit, et le début de cette soirée, il s'était de nouveau blessé, fait qui expliquait sans doute son air tendu et l'expression soucieuse de son voisin. Tournés vers la porte, les deux hommes surveillaient les arrivants. Il était à présent impossible à Lionel de prendre les risques d'une rencontre avec Thaddeus Morgan et l'on avait dû envoyer quelqu'un d'autre à sa place ; très

probablement l'individu qu'il avait décrit comme étant « trop jeune et trop inexpérimenté ». Pas étonnant qu'ils fussent préoccupés.

Philip revint avec deux gobelets de vin cuit et l'air triomphant car on l'avait servi avant les autres convives de la table qui poussèrent les hauts cris devant cet injuste traitement. Imperturbable, Philip répliqua en clignant de l'œil qu'ils n'avaient qu'à se faire un ami dans l'établissement, puis il se tourna vers moi :

— Et maintenant, tu m'dis c'que t'en penses.

Il avait raison. Jamais encore je n'avais bu un vin doté d'un tel corps et d'un tel arôme, et je regrette d'avoir été trop nerveux à ce moment-là pour en profiter pleinement. Car tout en m'exclamant chaleureusement pour contenter Philip, je ne songeais qu'aux deux hommes dans le coin dont les regards attentifs, braqués sur la porte de la taverne, se figèrent. Le mien les y rejoignit aussitôt : un jeune homme venait d'entrer.

À mon avis, il ne devait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans ; il était élancé, ses traits étaient fins et ses cheveux sombres, presque noirs, contrastaient avec son teint pâle. Je l'avais sûrement vu récemment, à moins que ce ne fût son sosie. Il tourna la tête pour explorer l'assistance, si bien qu'il se présentait à moi de face et sa lèvre supérieure doucement arquée me renseigna aussitôt sur son identité. La femme du berger ne m'avait-elle pas dit que Matthew Wardroper était le portrait de sa mère ? Bien sûr, l'expression était un peu exagérée, mais le jeune homme rappelait étonnamment Lady Wardroper. Par ailleurs, à qui Lionel Arrowsmith aurait-il pu confier une mission secrète si ce n'était à son jeune parent ?

Ainsi, me dis-je en avalant une autre gorgée de vin et vaguement conscient des propos décousus que Philip déversait dans mon oreille gauche, voilà que je retombe sur Matthew Wardroper. La boucle était bouclée et, s'il me restait encore quelque doute sur le rôle du Seigneur dans cette affaire, désormais il n'en subsistait rien. J'acceptai ma défaite d'aussi bonne grâce que je le pus et il me parut au même instant que mes épaules étaient délivrées d'un grand poids.

Je regardai Matthew Wardroper se frayer un chemin vers le banc du fond et notai les regards interrogateurs, presque angoissés des deux hommes qui le fixaient. Impossible aussi de mal interpréter son hochement de tête désolé quand il s'assit à côté de Timothy, qui s'était poussé pour lui faire une place. L'air consterné, Lionel Arrowsmith regarda son cousin mais, hélas, Philip choisit cet instant précis pour réclamer mon attention vagabonde.

— T'as rien écouté de c'que j't'ai dit, m'accusa-t-il. T'as pas arrêté d'reluquer les trois types dans l'coin. Pas la peine de protester, j't'ai bien vu. Pourquoi ils te fascinent comme ça ?

Ni Timothy Plummer, ni Lionel Arrowsmith, ni le jeune Matthew Wardroper ne portaient ce soir la livrée du duc, si bien que je ne pouvais invoquer ce prétexte pour expliquer mon intérêt et je répondis fort sottement :

— Pour rien, Philip, mais tu sais bien que j'ai toujours aimé regarder les gens.

Bon bougre, Philip se contenta de cette explication.

— C'est vrai qu'nulle part dans l'pays tu trouves des gens si captivants qu'à Londres, et c'est pas si souvent qu't'y viens. T'es pardonné. Quèque tu dirais d'un aut' gobelet ?

C'était mon tour de payer, je m'en rendis compte juste à temps pour déposer quelques pièces dans la main consentante de Philip. Trop pressé pour attendre l'occasion d'intercepter au passage un des garçons surmenés, il s'éclipsa pour retrouver le cousin de Jeanne. Dès qu'il eut le dos tourné, je pivotai afin d'examiner le trio réfugié dans l'angle. Le bruit dans la salle était assourdissant et la distance m'empêchait de capter la moindre bribe de leur conversation, mais leurs mimiques disaient clairement que tout n'allait pas pour le mieux. Quelques minutes plus tard, quand Matthew Wardroper se leva et quitta la taverne, j'en conclus que Thaddeus Morgan n'avait pu honorer le rendez-vous qu'il avait fixé.

Je vidai mon second gobelet plus lentement que le premier pour essayer de tenir la promesse faite à Jeanne que Philip ne rentrerait pas chez lui en titubant et surtout parce que je voulais attendre le retour de Matthew Wardroper. Pendant l'absence de Philip et sous prétexte de courants d'air, j'avais changé de

position de façon à lui faire face tout en ayant l'œil sur la table de Timothy Plummer. J'étais ainsi en mesure de parler et de regarder en même temps, mais il fallut bien une autre demi-heure avant le retour de Matthew Wardroper et il devenait difficile de faire durer encore mon vin. Philip, lui, avait terminé le sien depuis longtemps et espérait un troisième gobelet. Je fis usage de toute ma persuasion pour l'en dissuader et retenais son bras d'une main vigoureuse quand le jeune Wardroper fit sa rentrée au milieu d'un groupe de noctambules. À l'expression morose de sa bouche et à ses épaules affaissées, j'aurais pu dire dès cet instant que la chance lui avait fait faux bond : Thaddeus Morgan n'était pas au rendez-vous. Timothy Plummer et Lionel Arrowsmith parvinrent d'ailleurs instantanément à la même conclusion. Quand Matthew eut repris sa place sur le banc près de Timothy Plummer, la tête grisonnante, la blonde et la brune se rapprochèrent et tous se mirent à parler en même temps.

— Ce vin est trop puissant pour moi, dis-je à Philip. J'ai besoin d'une petite marche avant de revenir à Cornhill.

Sans tenir compte de ses protestations indignées – il n'avait aucune envie de rentrer si tôt –, je le hisсай sans pitié sur ses jambes et le poussai devant moi jusqu'à la porte.

— T'es un vvvrai rararabat-joie, se plaignit-il quand nous fûmes dehors. Un gggrand diab' comme toi, j'pensais qu'il aurait la tête plus solide.

— Tu es déjà en train de bredouiller, le sermonnai-je, et ce serait triste pour Jeanne de se retrouver avec deux ivrognes sur les bras. Allez, avance ! Il faut que je me dérouille les jambes avant de rentrer.

Heureusement pour moi, Philip avait déjà l'esprit trop embrumé pour s'étonner que le trajet jusqu'à Cornhill ne pût y suffire. Dans l'état actuel des choses, il marchait à peu près droit à mon côté, marmonnant d'un ton provocant mais, le temps d'arriver en vue du quai des Trois Grues, sa bonne humeur s'était rétablie d'elle-même.

Le lieu était désert et les trois grues gigantesques auxquelles il devait son nom se dressaient, silencieuses et oisives. Deux navires étaient amarrés à l'ancrage, l'un d'eux n'avait pas encore été déchargé et l'eau montait au-dessus de sa ligne de flottaison.

Pas trace d'hommes du guet sur le quai, ni de gardes sur les vaisseaux, dont les équipages devaient étancher leur soif à la taverne des *Trois Tonneaux*. J'avançai d'un pas résolu jusqu'à l'autre extrémité du quai, cherchant du regard l'entrepôt vide.

Les indications de Thaddeus Morgan étaient précises. L'entrepôt occupait l'angle gauche du quai quand on regardait vers le Vintry. Plusieurs de ses volets pendaient hors de leur cadre et l'édifice dans son ensemble dégageait une impression d'abandon qui le distinguait des entrepôts mitoyens. Je parcourus avec circonspection la longueur de sa façade, cherchant la ruelle où pourrait ouvrir la porte latérale, que je repérai sans peine et poussai d'une main légère. Elle céda aussitôt à cette pression et s'ouvrit vers l'intérieur en grinçant sur ses gonds.

— Qu'est-ce tu fous ? gémit la voix inquiète de Philip. Qu'est-ce tu cherches là-d'dans ?

— Je n'en sais encore rien, murmurai-je. Accorde-moi une minute. Attends dehors si tu préfères.

Philip grogna, ulcéré, et se pencha par-dessus mon épaule. Juste devant la porte, grâce au triangle de lumière crépusculaire qui pénétrait l'obscurité, je vis tout de suite que la poussière sur le sol avait été récemment piétinée. Quelqu'un s'était tenu là un moment et il m'était facile de déduire que ce quelqu'un était Matthew Wardroper, qui avait attendu Thaddeus Morgan, lequel ne s'était pas montré.

J'essayai de me mettre à la place du jeune homme. Je l'imaginai impressionné et effrayé par cette mission très secrète qu'on lui avait apparemment confiée après la seconde mésaventure de son cousin Lionel. On lui avait annoncé un bref contact, le temps qu'un inconnu murmure un nom à son oreille, après lequel il pourrait se réfugier à l'auberge. Les choses s'étaient passées tout autrement : il avait attendu là, tout seul, en proie à des sentiments grandissants d'inquiétude puis de peur. Le moindre bruit le faisait sursauter dans cette bâtisse abandonnée où les craquements du bois de charpente résonnaient dans le vide. Aussi nerveux qu'un chat, il n'était sûrement pas disposé à pousser plus avant l'exploration des lieux. Or, passés les abords immédiats de la porte, l'entrepôt

s'étendait, vaste et ténébreux, et contenait peut-être quelque indice concernant le sort de Thaddeus Morgan.

Pour quelle raison ai-je envisagé cette éventualité ? Je n'en ai aucune idée et je ne puis qu'invoquer ce sixième sens dont j'ai toujours cru qu'il est le moyen choisi par Dieu pour nous aiguiller dans la direction qu'il souhaite nous voir prendre.

— Je vais aller jeter un coup d'œil par là, dis-je à Philip. Je n'en ai pas pour longtemps. Attends-moi ici.

— Va te faire foutre ! beugla-t-il joyeusement. Si t'y vas, j'y vais ! Encore que j'me d'mande, au nom du Ciel, pourquoi qu'tu vas rôder dans ce dépôt dégueulasse et puant qu'est l'royaume des rats, des rates et des ratons !

Je ne l'éclairai pas sur ce point et il était juste assez éméché pour ne pas s'en formaliser. Il me suivit à l'intérieur, se fourra par terre en s'emmêlant les pieds et s'esclaffa de sa maladresse, hoquetant de rire comme un idiot. Quand il se fut ramassé, je lui pressai fermement l'épaule.

— Accroche-toi un moment, jusqu'à ce que nos yeux s'habituent à l'obscurité.

Conciliant, il se tint docilement près de moi tandis que les ténèbres commençaient à prendre forme, révélant les poutres au-dessus de nos têtes et, dans un coin, ce qui semblait être une échelle pour gagner l'étage. Deux barriques occupaient le milieu de l'espace et un ballot informe gisait près du mur le plus éloigné.

— Y a rien ici, chuchota Philip que le silence de l'entrepôt vide commençait à troubler.

J'aurais eu moi aussi l'impression de profaner les lieux si j'avais élevé la voix et je lui chuchotai à l'oreille :

— Je vais quand même faire une petite inspection pour m'en assurer.

J'avancai lentement, les narines assaillies par la lourde odeur de moisi et de renfermé. J'entendis aussi la fuite éperdue de rats ou de souris qui se précipitaient vers leur trou. Au milieu de l'entrepôt, je fis halte : Philip avait raison, il n'y avait rien à découvrir ici et j'étais en train de me demander s'il serait prudent, sans lumière, de m'aventurer en haut de l'échelle quand un gémissement s'éleva qui me fit dresser les cheveux sur

la tête. Je me retournai d'un bond : le ballot posé contre le mur remuait. Ignorant le hurlement terrifié de Philip, je me précipitai et tombai à genoux près du ballot. Ce que j'avais pris pour des gravats était le corps d'un homme, et cet homme vivait encore.

Mais pas pour longtemps. Malgré le tremblement qui m'agitait, je le soulevai dans mes bras. Il poussa un dernier cri d'agonie et sa tête retomba mollement en arrière. Thaddeus Morgan – car son identité ne faisait pour moi aucun doute –, Thaddeus Morgan était mort.

Je me retournai vers Philip qui s'était rapproché, la main crispée sur sa bouche ; le blanc de ses yeux horrifiés luisait dans l'obscurité. Au même moment, je sentis couler sur ma main droite, pressée contre la poitrine de Thaddeus Morgan, un liquide chaud et visqueux qui ne pouvait être que son sang. Son assassin l'avait poignardé... « L'arme du criminel est-elle restée sur place, à proximité, ou l'a-t-il emportée ? » me demandai-je.

— Pour l'amour de Dieu, foutons l'camp ! implora Philip. Laisse ce pauv' diab' où qu'il est. Le guet l'trouvera. C'est pas nos oignons...

— Je crois savoir qui c'est, répondis-je. Philip, je veux que tu fasses quelque chose pour moi. Retourne aux *Trois Tonneaux* et va trouver les hommes qui étaient assis dans le coin. Si par malchance ils sont partis, tâche de les rattraper dans les rues voisines, en direction du château de Baynard. Dis-leur que Roger le colporteur t'envoie et qu'ils doivent venir immédiatement. Surtout, fais ça discrètement, et s'ils sont réticents, souffle-leur tout bas le nom de Thaddeus Morgan.

Philip renifla :

— J'aurais dû m'appeler qu't'étais toujours embringué dans des histoires louches quand j't'ai connu, fit-il avec aigreur. J'aurais pourtant pas cru que t'en f'rais une manie. Ça va ! Ça va ! J'y vais. Mais comment que j'peux être sûr de trouver les bonnes crapules ? Mêm' si j'ai compris qu'elles t'intriguaient, j'les ai pas reluquées comme toi.

— Ce ne sont pas des crapules, dis-je. L'un d'eux doit avoir ton âge à peu près, le second est un jeunot de dix-sept ans

environ. Quant au troisième, tu ne peux pas te tromper : il a le bras droit en écharpe, le pied gauche dans un gros pansement et il se sert d'une béquille.

Bien que la peur le fît trembler, Philip fut secoué de rire :

— Y s'rait pas aussi un peu empoté ? Et un peu bigleux, ton bonhomme ?

Un instant plus tard, il était parti. Je reposai mon fardeau, marchai sur les traces de Philip et entrebâillai la porte pour avoir un soupçon de lumière sans pour autant inciter quiconque à s'introduire dans l'entrepôt. De toute façon, mes yeux s'étaient à présent habitués à l'obscurité et je me déplaçai sans trop d'appréhension. Je revins vers Thaddeus Morgan et mes doigts tâtonnants localisèrent la blessure dont il était mort. La lame avait pénétré juste sous le cœur et le fait qu'il n'était pas mort dans l'instant suggérait que le coup avait été porté avec moins de force que prévu, si bien que Thaddeus avait saigné jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je reposai à nouveau son cadavre à terre et me mis à rôder tout autour, sans trouver trace de l'arme. Il était naïf de ma part d'espérer la découvrir, je l'admets, mais, sur le rebord d'une fenêtre aux volets fermés, je mis la main sur un bout de chandelle dans un bougeoir et un briquet. Depuis combien de temps moisissaient-ils là, je l'ignore, mais comme le silex était vieux et l'amadou humide, cela devait bien faire quelques mois ; depuis que l'entrepôt était désaffecté, sans doute. Quoi qu'il en fût, je finis par allumer ma chandelle et j'entrepris grâce à son faible rayonnement une inspection plus efficace de l'environnement.

Je notai d'abord que la poussière sur le sol portait beaucoup plus d'empreintes que Philip et moi n'avions pu en faire. Au milieu du local, elle était complètement retournée, comme si une bagarre avait eu lieu, ce qui aurait bien pu être le cas. Mortellement blessé mais toujours vivant, Thaddeus Morgan avait dû lutter contre son assaillant aussi longtemps qu'il en avait eu la force. Cette hypothèse fut confirmée quand j'examinai de nouveau le corps et observai une contusion sur le menton du défunt Thaddeus, là où on l'avait frappé. Assommé par le coup, il avait été traîné jusqu'au mur ; à la lueur vacillante

de mon lumignon, je décelai les deux lignes tracées par les talons de ses bottes, que les empreintes de Philip et les miennes avaient effacées par endroits.

Un examen plus poussé du corps révéla des traces de sang sur le revers droit du pourpoint de Thaddeus dont le tissu était aplati, comme si l'on avait essuyé dessus la lame d'un couteau ou d'une dague. Si j'avais détecté cela plus tôt, je me serais épargné de vaines recherches : de toute évidence, le tueur avait emporté avec lui l'arme du crime.

Derrière moi, la porte s'ouvrit en grinçant. Je soufflai la chandelle et m'emparai de mon gourdin que j'avais laissé tomber à l'instant de ma sinistre découverte. Mais je reconnus presque aussitôt les silhouettes des deux hommes qui se découpaient sur le seuil contre la lumière évanescence du crépuscule.

— Entre, Philip, dis-je à voix basse, et fais entrer Timothy Plummer. Maître Plummer, continuai-je à l'adresse de l'officier de Sa Grâce qui s'avavançait vers moi, je pense que la mort de Thaddeus Morgan est un souci pour vous. Je vois que vous êtes venu seul. Où sont vos compagnons ?

— J'ai ordonné à Matthew Wardroper de regagner le château de Baynard avec son cousin. Lionel n'est pas en état d'en supporter davantage ce soir. Tu observeras, ajouta-t-il, sardonique, que je les appelle par leurs noms tant je suis certain que tu les connais déjà. D'où tiens-tu tes informations ? Je n'en ai pas idée mais j'ai l'intention de le découvrir.

Il s'agenouilla et scruta dans la pénombre le visage de l'homme mort.

— Oui, dit-il, il s'agit bien de Thaddeus Morgan.

Il se releva et se tourna vers moi :

— Tu vas m'accompagner au château de Baynard. Sur-le-champ !

— Et si je refuse ?

— Alors, tu seras arrêté d'ici quelques heures et conduit là-bas sous bonne garde. Mais il vaudrait beaucoup mieux que les choses ne se passent pas ainsi et je suis sûr que tu le préfères aussi.

Avec un coup de tête en direction de Philip, Timothy Plummer demanda :

— Qui est cet homme ? Que sait-il ?

— Je n'sais rien ! s'écria Philip, terrorisé.

— Il dit la vérité, affirmai-je, il ne sait rien. Mis à part le nom du défunt et ce que j'ai dû lui révéler pour le cas où il n'aurait pu vous convaincre de venir avec lui. Si vous le laissez partir, il n'en soufflera mot à quiconque, n'est-ce pas, Philip ?

— Que j'tombe raide mort si j'parle ! jura Philip avec ferveur.

Timothy Plummer hésita, puis acquiesça :

— Très bien. Je te fais confiance, colporteur. Si je me méfiais, je vous ferais tous deux flanquer dans les chaînes. Toutefois, je le répète, tu dois m'accompagner au château de Baynard.

— Il faut que je récupère ma balle, protestai-je. Elle est dans la boutique de maître Lamprey, où je devais dormir.

— Je la ferai prendre demain dans la matinée. Nous n'avons pas de temps à perdre. Je veux entendre cette nuit même ce que tu sais exactement. Et comment, au doux nom de Jésus, tu as obtenu ces informations.

Il pivota brusquement :

— Toi, Lamprey, si c'est bien là ton nom, file d'ici immédiatement ! Et oublie ce qui s'est passé cette nuit.

— Comptez sur moi, Votre Honneur !

— Philip, m'interposai-je, il vaudrait mieux que tu dises à Jeanne que j'ai rencontré un vieil ami et que j'ai préféré son hospitalité à la vôtre. Jeanne me prendra pour un malotru mais tant pis. Il est préférable pour elle qu'elle ne sache rien. Et quand au messenger qui viendra demain prendre ma balle chez toi, maître Plummer ici présent fera en sorte qu'il ne porte pas la livrée du duc. Comme ça, tu pourras inventer une histoire de ton cru...

Philip prit une profonde inspiration :

— Alors, si c'est comme ça... marmonna-t-il en longeant le mur vers la porte de l'entrepôt, alors je m'en vais.

Timothy Plummer n'esquissant pas un geste pour l'arrêter, il murmura un rapide « Dieu soit avec vous » et disparut dans la nuit.

— Es-tu sûr qu'on peut lui faire confiance ? demanda Timothy, inquiet.

— C'est un homme qui a eu la vie dure et qui a surmonté de graves épreuves. Il vient seulement de trouver la sécurité, avec une femme généreuse et un magasin bien à lui. Il ne va pas tout compromettre pour le plaisir de lâcher un mot sur un sujet dont il ne sait pratiquement rien. Quant à la mort violente, il en a trop vu pour s'en tracasser outre mesure. Il a partagé la vie des mendiants et des charognards qui écument la Tamise à la recherche de cadavres. Ce qui me fait penser à... Qu'allons-nous faire de lui ? demandai-je en désignant la dépouille de Thaddeus Morgan.

— Le laisser où il est, répondit Timothy Plummer en haussant les épaules. Quelqu'un finira bien par le trouver. Personne ne doit pouvoir le rapprocher ni de toi, ni de moi. Il est probable qu'on ne saura jamais sa véritable identité car je doute qu'il travaille sous son nom. Les gens de son espèce évitent de le faire. Maintenant, si tu es prêt, nous partons. Le couvre-feu ne va pas tarder.

Je remis la chandelle et le briquet là où je les avais trouvés et suivis Timothy Plummer dans la rue, laissant grande ouverte la porte de l'entrepôt dans l'espoir qu'un vagabond serait tenté d'entrer et découvrirait le corps de Thaddeus Morgan. Si ce qu'avait dit Timothy était exact, il serait probablement enseveli dans la fosse commune, mais cela valait mieux que de pourrir sur place ou d'être rongé par les rats. Quel que fût son nom, je sentais que l'homme méritait mieux.

Il faisait nuit et les cloches sonnaient le couvre-feu quand Timothy Plummer et moi tournâmes dans Thames Street en direction de l'ouest. Le ciel était encore gris mais on allumait déjà les chandelles et l'odeur du suif imprégnait l'air. Les boutiquiers fermaient leur commerce, rentraient les marchandises et les mettaient sous clé. Des voix rieuses échangeaient adieux et plaisanteries. Des berges de la rivière, la masse puissante du château de Baynard s'élançait par-dessus les toits.

CHAPITRE VII

La cour d'honneur était pleine de monde, le château servant à ce moment de résidence à deux maisons distinctes, celle de la duchesse d'York, douairière, et celle de son plus jeune fils, le prince Richard. On préparait activement l'invasion de la France ; le roi et ses frères se disposaient à traverser la Manche dans moins d'une semaine et l'affairement des conférences militaires s'ajoutait aux services ordinaires du logement et du couvert. On avait renforcé les mesures de sécurité et le nombre des sentinelles à chaque entrée était double de celui que j'avais observé lors de mon précédent séjour. Toutefois, les portes s'ouvraient comme par magie devant Timothy Plummer, qui me pilota au pas cadencé à travers une série de corridors, volées de marches et escaliers en colimaçon jusqu'à une pièce haut perchée dans une tour où Lionel Arrowsmith et son jeune cousin nous attendaient.

Le premier était assis dans un fauteuil sculpté, son pied blessé reposant sur un tabouret ; le second arpentait la pièce, le visage pâle et tiré, le corps tendu d'anxiété. Quand j'entrai derrière maître Plummer, deux yeux noisette et deux yeux bruns se tournèrent vers nous.

— Et alors ? questionna brusquement Lionel Arrowsmith. Était-ce Thaddeus Morgan ?

Timothy répondit d'un hochement de tête et me fit signe de me mettre à l'aise. J'avancai un tabouret tandis qu'il se penchait sur les chandeliers posés sur la table pour allumer une autre bougie.

— Je ne vois pas pourquoi la réunion devrait se passer dans le noir, commenta-t-il.

— Laisse donc ça ! s'écria Lionel d'une voix étranglée en s'aidant de sa main valide pour se redresser. Comment se fait-il

que ce colporteur en sache assez pour pouvoir mentionner le nom de Thaddeus ? Et où est passé l'autre avorton, celui qui est venu nous chercher ?

— Rentré chez lui ! Roger Chapman⁸ m'a donné sa parole qu'il tiendrait sa langue, répondit Timothy avec placidité.

— La parole d'un colporteur ! lança Lionel d'un ton cinglant. As-tu perdu la tête ?

— Non. Et le duc réagira comme moi quand je le lui apprendrai. Il se trouve que Sa Grâce connaît fort bien maître Chapman qui lui a rendu par deux fois de sérieux services. Le duc Richard remettrait sa vie entre ses mains. Laquelle est, Roger, en jeu en ce moment.

— Vous voulez dire que quelqu'un cherche à tuer le duc Richard ? demandai-je, atterré.

— Je crains que tu n'aies parfaitement défini la situation, répondit Timothy avec un profond soupir.

— Mais qui ?

— C'est ce que nous espérons apprendre cette nuit, intervint Lionel Arrowsmith avec un rire lugubre. Mais quelqu'un a mis la main sur Thaddeus Morgan avant nous, si bien que nous sommes plus que jamais dans les ténèbres.

— Pour quelle raison quelqu'un voudrait-il tuer le duc de Gloucester ?

— Si nous le savions, répondit sèchement Timothy, nous saurions aussi d'où vient le danger. De même que si nous connaissions le nom du traître, nous pourrions en déduire le mobile du crime.

— Mais si vous ne disposez ni d'un nom ni d'un mobile, poursuivis-je, comment pouvez-vous être sûrs qu'une tentative de meurtre se prépare contre Sa Grâce ?

Timothy Plummer choisit un siège dans l'embrasure de la fenêtre, se cala contre le mur et allongea les jambes.

— Ce problème-là peut attendre, colporteur. D'abord et avant tout, tu dois répondre à quelques questions, m'intima-t-il, et

⁸ Le mot *chapman* signifie colporteur. Beaucoup de patronymes anglais dérivent du nom de la profession anciennement exercée par un membre de la famille. (N.d.T.)

Lionel Arrowsmith notifia son accord avec véhémence. Comment as-tu appris ce que tu sais ? Quelles sont les circonstances qui t'ont permis de faire un rapprochement entre Thaddeus Morgan et moi ? Comment as-tu découvert son nom ?

— Il n'y a pas de mystère, répondis-je, et je suis tout disposé à vous répondre.

Quand j'eus exposé les grandes lignes de mon récit – dont j'avais omis certains épisodes que j'estimais sans rapport direct avec le problème en question –, le silence régna quelques secondes.

Timothy le rompit :

— Un enchaînement d'événements tout à fait remarquable. Remarquable... Dont on ne peut exclure, comme tu l'as dit, l'intervention de la main de Dieu.

Mes autres interlocuteurs avaient quant à eux des préoccupations différentes :

— Tu... tu es allé chez moi et tu as vu Madame ma mère ? bredouilla Matthew Wardroper. Comment allait-elle ?

— Fort bien.

Mais je ne pus m'étendre davantage sur le sujet car Lionel Arrowsmith me coupa la parole d'une voix hystérique :

— Tu as surpris ce que Thaddeus Morgan et moi nous sommes dit hier soir. Tu te cachais derrière un fourré et nous ne nous sommes doutés de rien. Dieu tout-puissant ! Pourquoi n'ai-je pas exploré les lieux avant d'ouvrir la bouche ? Pourquoi Thaddeus n'y a-t-il pas songé non plus ? Un vieux renard comme lui aurait dû se rendre compte du danger que nous courions ! Et si tu as pu nous espionner, n'importe qui d'autre a pu en faire autant ! Timothy, je suis navré ! Je suis un imbécile ! Un crétin ! Dénonce-moi au duc ! Fais-moi fouetter pour négligence ! Retire-moi définitivement ta confiance !

— Halte-là, Lionel ! le pria calmement Timothy. Il est trop tard pour les regrets, et je doute qu'il y ait eu plus d'un fouineur planqué près des murs du prieuré à cette heure de la nuit. Soit dit sans t'offenser, colporteur, tu dois avoir l'habitude de t'immiscer dans les affaires d'autrui.

— Il n'y a pas d'offense, répliquai-je avec bonne humeur.

Et je décidai de passer temporairement sous silence l'autre silhouette que j'avais entrevue. Maître Arrowsmith n'était manifestement pas en état de supporter une telle révélation et j'avais le sentiment qu'un homme deux fois blessé avait droit à quelque ménagement. Je brûlais de savoir comment ces accidents étaient survenus mais je retins ma langue, assuré que les faits me seraient révélés en temps opportun.

— Maître colporteur — c'était Matthew Wardroper qui revenait à la charge —, tu disais que ma mère allait bien ?

— Oui, bien sûr, répondis-je en souriant. Je trouve que vous lui ressemblez beaucoup.

— Tu entends, Lal ? dit-il en se tournant vers son cousin. Tout le monde le dit !

Il en avait l'air enchanté mais Lionel, indifférent, haussa vaguement les épaules :

— Je ne sais pas. Il y a si longtemps que je n'ai pas vu tante Maud.

Il était trop tourmenté par les affres de la culpabilité pour accepter d'être réconforté. Je l'imaginai entièrement dévoué à la personne du duc, comme l'était d'ailleurs la majorité de ses partisans. Le prince Richard inspirait l'amour et l'affection aux privilégiés qui le connaissaient intimement alors qu'il pouvait paraître froid et réservé à ceux qui n'avaient pas cette chance.

— Matt, dit Timothy Plummer en se levant, il est temps que tu retournes prendre ton service. Il n'y a rien que tu puisses faire pour nous ici. Tu t'es honorablement comporté ce soir et je pense que Sa Grâce t'en remerciera personnellement demain. Et maintenant, laisse-nous. Je veux m'entretenir avec ton cousin et le colporteur.

Une moue puérile contracta le visage de Matthew :

— Mais... mais je pensais que j'allais vous aider, que j'allais remplacer Lal tant qu'il ne peut marcher. Vous étiez d'accord tous les deux sur le fait qu'on peut me faire confiance. Et puis, rappelez-vous : je suis le seul membre de la maison du duc recruté depuis que vous connaissez le complot contre Sa Grâce.

Timothy lui tapota gentiment l'épaule.

— C'est vrai, fils, mais c'était avant que Roger Chapman vienne fureter dans nos affaires. Guidé par la Providence.

Regarde-le, ce grand flandrin ! Il est à peu près deux fois large comme toi ! Il n'y a pas de raison que tu risques ta peau alors qu'il le fera pour toi.

Je m'abstins de tout commentaire ; je préférerais admettre l'esprit de ces propos plutôt que me cabrer devant leur contenu.

— Mais je veux me rendre utile ! protesta Matthew, au bord des larmes.

— Tu le seras, mon garçon, en gardant secret ce que tu sais de l'identité du colporteur, qui entrera demain dans les rangs des domestiques du duc.

— Pas si vite, maître Plummer ! m'exclamai-je en me dressant tout d'une pièce. Je n'ai donné mon accord sur rien et ne le donnerai pas avant d'en savoir plus sur ce qui se trame et sur les dangers auxquels je pourrais être exposé.

— Vous voyez ! hurla Matthew triomphant. Vous voyez bien que vous avez intérêt à me faire confiance à moi !

— Ça suffit, Matt ! Va te coucher ! intervint Lionel avec lassitude en se renversant dans son fauteuil, les yeux mi-clos. Tim a raison. Le colporteur est le double de toi et, s'il est digne de confiance, ce dont je suis certain puisque Sa Grâce le connaît, il est préférable que ce soit lui qui coure les risques plutôt que toi. Tante Maud et oncle Cedric ne me pardonneraient jamais s'il arrivait quelque malheur à leur unique rejeton. Et ils ne pourraient s'empêcher de m'en tenir pour responsable.

— De toute façon, renchérit Timothy, il est grand temps que tu retournes dans ton dortoir. Les autres écuyers vont se demander où tu es passé. Et le duc aura peut-être envie que tu chantes pour lui. Tu as une belle voix : pas plus tard qu'hier, Sa Grâce en a fait l'éloge.

— Ralph Boyse est meilleur. S'il est dans les parages, le duc n'aura pas besoin de moi.

Boudeur, Matthew faisait jouer les articulations de ses doigts et les frottait, comme un enfant en quête de réconfort ; j'étais frappé par son comportement pusillanime. D'après la description que Millisent Shepherd m'avait faite de lui, j'avais imaginé un caractère mieux trempé. Peut-être était-ce l'immaturité du caractère de son fils que Sir Cedric avait du mal à tolérer. Et les questions anxieuses de Matthew à propos de la

santé de sa mère dénotaient, semblait-il, entre elle et lui une intimité plus étroite que je n'avais imaginé.

Lionel émit un bref éclat de rire où je crus percevoir une nuance de ressentiment.

— Ralph n'est pas de service ce soir, si bien qu'il sera occupé ailleurs.

Matthew rumina ce propos avant que la lumière se fît dans son esprit :

— Tu veux dire qu'il doit être avec Berys Hogan, gloussa-t-il, avant d'ajouter d'un ton plus sérieux : je me demande encore lequel de vous deux elle préfère.

— Berys est fiancée à Ralph, déclara fermement Timothy qui, les sourcils froncés, se tourna vers Lionel. Tu ferais bien de surveiller ta conduite dans ce domaine. Elle et toi jouez un jeu dangereux.

Lionel haussa les épaules, feignant l'indifférence, mais le sang était monté à ses joues pâles.

— Mon Dieu, Timothy, que tu es vieux jeu ! protesta-t-il. Elle et Ralph ont conclu un pacte : aussi longtemps qu'ils seront célibataires, ils ne se mêleront pas des plaisirs de l'autre.

Piqué au vif, Timothy rétorqua avec emportement :

— C'est certainement Berys qui t'a déclaré ça ! Et tu la crois ? Tu t'es laissé duper, c'est tout ce que j'ai à dire. Tu t'es également montré un peu trop naïf et confiant hier soir, Lal, pas vrai ?

— Mes amis ! Mes amis ! m'exclamai-je en posant vivement une main sur l'épaule de chacun d'eux. Pour l'amour du Ciel, ce n'est franchement pas le moment de vous quereller. Si le duc Richard est en danger, il a besoin que vous collaboriez.

Honteux, les deux hommes se dévisagèrent.

— Ce n'est que trop vrai ! reconnut Timothy Plummer. Nous tirer dans les pattes est la dernière chose à faire. Pardonne-moi, Lal. C'est uniquement l'intérêt que je te porte qui m'a poussé à parler ainsi. Ralph Boyse est parfois malfaisant, je l'ai constaté.

— Je suis désolé, moi aussi, vraiment désolé, répliqua Lionel. Je ne pense pas ce que j'ai dit.

— Allons, l'incident est clos ! proféra Timothy avec soulagement en claquant des doigts. Maintenant, nous avons à

discuter avec le colporteur. Alors, Matt, pour la dernière fois, laisse-nous ! En allant au dortoir, dis à un de nos pages indolents de courir chercher du vin à l'office et de nous l'apporter ici. Dis-lui que je ne veux pas de cette piquette de Crète tout juste bonne pour les domestiques mais un bon malvoisie.

Matthew partit de mauvaise grâce, en traînant les pieds. Quand la porte de la tour se fut refermée derrière lui, Timothy me fit signe de regagner mon tabouret et s'en adjugea un.

— Enfin, nous y voilà ! dit-il.

Il apparut d'abord qu'au cours des deux ans qui s'étaient écoulés depuis que je l'avais vu, Timothy Plummer s'était hissé au poste de grand maître espion de la maison du duc de Gloucester. D'après ce que je crus comprendre, c'était une position mal définie qui ne figurait pas dans les rôles ducaux ; néanmoins, elle était fort importante car tout le monde à tout moment employait des agents pour épier autrui.

— Par exemple — Timothy tira son tabouret pour se rapprocher de moi et baissa la voix —, je sais pertinemment que Stephen Hudelin, hallebardier de la chambre, est un espion à la solde de Lord Rivers, l'aîné des frères de la reine. Et par son intermédiaire, il renseigne probablement aussi tout le clan Woodville. Je suis aussi presque sûr que Humphrey Nanfan, également hallebardier de la chambre, travaille pour le duc de Clarence, et que Geoffrey Whitelock, écuyer de la maison, est à la solde du roi.

— Une minute ! l'interrompis-je. Êtes-vous en train d'essayer de me faire croire que le roi Édouard et le duc de Clarence placent des espions auprès de leur propre frère ?

Avec un haussement d'épaules résigné, Timothy prit Lionel Arrowsmith à témoin avant de se retourner vers moi :

— Colporteur, crois-tu réellement que quelqu'un à la cour fasse confiance à quelqu'un d'autre ? Si oui, pardonne ma franchise, mais tu dois être simple d'esprit.

— J'ai vu de mes yeux que le roi ne peut se fier au duc de Clarence, qui s'est révélé traître à plusieurs reprises, répondis-je

avec fougue. Mais Son Altesse ne soupçonnerait jamais le duc de Gloucester de travailler contre lui !

— Tu as peut-être raison, répondit Timothy, les coudes sur les genoux et la tête penchée. Mais comment pourrait-il jamais être absolument certain que l'aversion manifeste de la reine et de sa famille pour le duc ne va pas se muer un beau jour en une haine active ? D'ailleurs, reprit Timothy après un instant, tout compte fait, ce n'est jamais qu'un prêté pour un rendu. Nous avons nous aussi nos agents dans la maison du roi et dans celle de George de Clarence...

Mon expression horrifiée l'amusa tant qu'il éclata de rire.

— Roger, quel innocent tu fais ! s'exclama-t-il, moqueur.

Reprenant son sérieux, il cita deux autres membres de l'entourage du duc qu'il suspectait d'être des espions : Jocelin d'Hiver, un écuyer de la maison qui pourrait être, ou n'être pas, à la solde du maître espion de Charles de Bourgogne. Puis Ralph Boyse, déjà cité au cours de la soirée, dont la mère avait été française et qui pourrait, simple supposition, être coupable de double allégeance.

— Mais au nom du Ciel, explosai-je, si vous savez ou simplement suspectez que ces hommes sont malfaisants, pourquoi ne pas conseiller à l'intendant de Sa Grâce de les congédier ?

À cet instant, un page entra, portant un plateau chargé de trois gobelets et d'une bouteille de malvoisie qu'il posa sur la table. Après qu'il se fut retiré, Timothy Plummer versa un peu de vin dans un gobelet, le goûta d'un air recueilli, puis emplit les gobelets à ras bord avant de répondre à ma question.

— Ce serait une manœuvre aberrante ! Réfléchis une minute. Nous détenons le double avantage de savoir qui sont ces hommes et de pouvoir les garder à l'œil. Si cela nous arrange, nous pouvons même leur fournir de fausses informations qu'ils transmettront à leurs maîtres. Mais faisons-les congédier : ils seront remplacés par d'autres agents dont les méthodes de dissimulation seront peut-être plus subtiles.

Une fois déjà, j'avais eu l'occasion d'entr'apercevoir la trame d'intrigues et les rouages du double jeu qui enserrent les rois et les princes, et j'en avais été aussi révolté que je l'étais à présent.

Si brefs fussent-ils, ces aperçus me permettaient d'imaginer les jalousies mesquines, les calomnies, les factions, les ragots et les dissensions qui lézardaient les fondations des cours européennes et je ne désirais pas appartenir à ce monde. Mais si Richard de Gloucester était en danger, je n'avais d'autre choix que de faire ce qui était en mon pouvoir pour le protéger, malgré ma répugnance à m'y engager. Car dès notre première rencontre, il avait pris possession de mon cœur.

— Très bien, dis-je à Timothy Plummer, j'admets le fait que l'ennemi connu soit un moindre mal comparé à l'ennemi inconnu. Mais vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous pensez que le duc est en danger de mort.

— Thaddeus Morgan m'en a informé au début du mois de mai, alors que nous descendions de Middleham vers le sud. Il se dirigeait vers le Yorkshire quand il apprit que le duc et ses armées avaient atteint Northampton où ils stationneraient deux ou trois jours. Il s'est donc mis à ma recherche pour m'avertir qu'une rumeur tenace circulait dans la Fraternité : l'ordre de tuer le duc Richard avait été diffusé.

— Une minute ! demandai-je en levant la main. Qu'est-ce que la Fraternité ?

Ce fut Lionel qui répondit :

— Un réseau de vagabonds, d'escrocs et de criminels minables, issus des lupanars et des cloaques de tous les pays d'Europe, d'est en ouest et du nord au sud. Ces individus échangent de l'information contre de l'argent et sont des espions de premier ordre à condition qu'on les paie bien.

— Nul ne sait qui est à la source des renseignements, enchaîna Timothy Plummer, nul ne sait si l'organisation a un chef, où elle commence et où elle finit. Pas un de ses membres n'agit sous son vrai nom et chacun d'eux a deux frères – l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, pour ainsi dire – avec lesquels il partage l'information tirée de Dieu seul sait quels filons. Dans ce ramassis de rumeurs et de ragots, chaque membre puise les éléments qu'il estime monnayables et pour lesquels il pense pouvoir trouver preneur. Voilà. C'est tout ce que je suis en mesure de t'apprendre sur les frères et la Fraternité ; j'ai de bonnes raisons de penser que personne n'en sait plus. Le maître

espion de Sa Grâce qui me précédait était en cheville avec Thaddeus Morgan, qu'il m'a bien entendu fait connaître. Thaddeus valait son pesant d'or et nous a été très utile. Il va nous manquer terriblement, conclut-il avec amertume.

— Dès que sa mort sera connue, un autre frère va le remplacer, assura Lionel, péremptoire. Il te suffit d'attendre patiemment, Tim, et quelqu'un prendra contact avec toi. Comme, bien sûr, avec les maîtres espions du roi Édouard, de Lord Rivers, de Sa Grâce de Clarence...

— Je ne comprends pas ! l'interrompis-je impétueusement. Vous voulez dire que toutes ces personnes savent que la vie du duc Richard est menacée ? Alors, pourquoi le roi ne prend-il pas les mesures qui conviennent ?

— Non ! Non ! protesta Timothy Plummer qui vida son gobelet et le remplit avant de poursuivre. Un frère n'approchera qu'un maître espion à la fois, celui qu'il estimera le plus intéressé et qui, de ce fait, paiera généreusement. Ces hommes mettent leur point d'honneur à ne jamais vendre deux fois la même information.

— Et vous comptez sur eux pour tenir parole ?

— Oh oui ! répondit Lionel en me tendant son gobelet vide pour que je le lui remplisse. Ces bandits ont leur forme de loyauté. Ils sont convaincus que manquer à la parole donnée porte malheur.

Je faisais tourner entre mes mains mon gobelet à demi plein car j'avais déjà beaucoup bu ce soir et craignais d'abuser du malvoisie. Il me fallait garder la tête claire.

— Quels autres renseignements Thaddeus Morgan a-t-il pu vous donner concernant le danger que court Sa Grâce ? demandai-je à Timothy.

— Seulement que, d'après la rumeur, le danger viendrait de sa propre maison et que le coup serait porté avant la vigile de la Saint-Hyacinthe... Mais il était plus difficile de déterminer de quelle direction précise viendrait la menace et Thaddeus a réclamé un délai de plusieurs semaines avant d'être en mesure de nous apporter des informations plus poussées. Puis, quand il a été finalement en état de nous promettre un nom et peut-être même un mobile, des chicaneries ont éclaté à propos du

montant d'or que lui-même et son informateur exigeaient. La somme lui a été remise la nuit dernière, comme tu le sais, et l'identité de l'assassin présumé aurait dû être aujourd'hui en notre possession.

— Au lieu de cela, conclusai-je pour lui, Thaddeus Morgan est mort et vous n'êtes pas plus avancés.

Je réfléchis un moment à ses révélations. Un détail m'intriguait particulièrement.

— Vous avez parlé de la vigile de la Saint-Hyacinthe, repris-je. Ce sera le 16 août, dans sept semaines environ.

— Comme tu vois, colporteur, le temps presse, dit Lionel Arrowsmith. Et nous sommes coupés de notre seule source d'informations.

— Mais pourquoi la veille de la Saint-Hyacinthe ? insistai-je. À ce moment-là, Sa Grâce sera certainement en France. Et pourquoi une date limite serait-elle imposée à l'action ? Qu'arrivera-t-il la veille ou le jour de la Saint-Hyacinthe qui fait que l'exécution du duc serait inutile après cette date ?

Timothy leva du fond de son gobelet un regard méditatif qu'il riva sur moi.

— Parce que c'est ainsi que tu vois les choses, colporteur ? Si nous parvenons à préserver Sa Grâce de tout mal jusqu'à ce jour, sa vie ensuite ne sera plus en danger ?

Il y avait une nuance éperdue d'espoir dans sa voix.

— Je me trompe peut-être, dis-je avec simplicité, mais, pour l'instant, je ne vois pas comment interpréter autrement cet élément. Si vous avez bien compris Thaddeus Morgan, naturellement.

— Je ne l'ai pas revu après notre premier entretien, fit Timothy en grimaçant, mais c'est le message que Lionel m'a transmis.

— Et c'est ce que Thaddeus m'a dit ! s'indigna Lionel. À ton avis, suis-je un imbécile qui se méprend sur le sens d'un message ?

— Doucement, Lal, doucement ! Personne ne t'accuse de quoi que ce soit. Mais il nous a fallu le colporteur pour déceler l'importance de cette précision. Ni toi ni moi n'avions raisonné clairement.

— C'est normal, assurai-je. Vous étiez tous les deux obnubilés par la menace qui pèse sur le duc. Parfois il faut un nouveau venu dans le jeu pour voir les choses qui ont échappé à l'attention des premiers.

Et comme les deux hommes semblaient se détendre un peu, je poursuivis :

— Mais laissons ce problème de côté pour l'instant et passons en revue les événements des dernières heures. Maître Arrowsmith, vous deviez rencontrer Thaddeus sur le quai des Trois Grues ce soir. La raison qui vous en a empêché est douloureusement évidente. Comment vous êtes-vous brisé la cheville ?

Avant que Lionel eût pu répondre, Timothy lança en riant :

— De la même façon qu'il s'est cassé le bras : en tombant dans un escalier. Le même escalier les deux fois ! La marche palière en est très usée et Lal est... très élégant. Au château où il peut être à tout moment convoqué par Sa Grâce, il tient absolument à porter des poulaines. Une mode absurde et dangereuse dont il vient d'être deux fois victime...

— D'accord ! D'accord ! l'interrompt Lionel que le sujet affectait visiblement. Mais qui s'attend à ce que la foudre frappe plus d'une fois au même endroit ? Je promets d'abandonner mes poulaines, Tim, si cela peut te rassurer.

Mon tour était venu de me venger de mes interlocuteurs, qui m'avaient qualifié de naïf et d'innocent.

— Ne vous est-il pas venu à l'esprit, leur demandai-je, que ces chutes n'étaient pas forcément des accidents ? Que quelqu'un a pu délibérément faire trébucher maître Arrowsmith pour l'empêcher de rencontrer Thaddeus Morgan ?

CHAPITRE VIII

Un silence suivit, un silence d'au moins vingt secondes que brisa le rire nerveux de Lionel Arrowsmith.

— Sottises ! trancha rudement Timothy Plummer. Lionel et moi étions seuls au courant de ces rencontres.

— Et le jeune Matthew ?

— Il n'a eu connaissance que de la dernière. C'est seulement lorsque Lal a glissé pour la deuxième fois et s'est cassé la cheville qu'il a fallu trouver quelqu'un pour le remplacer. Étant donné le danger possible, je ne pouvais risquer ma propre personne – Timothy bomba le torse avec suffisance – et nous avons désigné le jeune Wardroper parce qu'il est parmi les derniers venus et à l'abri de tout soupçon. Il est aussi cousin de maître Arrowsmith.

— Êtes-vous en train de me dire que le duc ignore les menaces qui pèsent sur sa vie ? demandai-je en me grattant le menton.

— Non ! Non ! Nous le lui avons dit, bien sûr, afin qu'il se tienne sur ses gardes. Cela va de soi.

— Alors il va également de soi que Sa Grâce a pu en faire part à quelqu'un d'autre, délibérément ou inconsciemment. Peut-être à plusieurs personnes.

— Là, colporteur, tu n'y es pas ! fit Timothy en secouant la tête. Le duc m'en veut terriblement d'avoir simplement osé aborder le sujet devant lui et il refuse de prendre des précautions. Sous peine de lui causer « un extrême déplaisir », il m'a interdit d'en parler à quiconque, excepté à Lionel ici présent, son plus fidèle écuyer servant qui doit le tenir informé des événements et me fournir l'aide dont je peux avoir besoin. L'entrée de Matthew Wardroper dans notre dispositif est déjà plus que ne peut tolérer Sa Grâce et je n'ose penser à ses

réactions quand il découvrira que je t'ai admis à un de nos conseils. Néanmoins, je vais devoir l'en informer demain et lui tenir tête sur ce point, acheva Timothy en redressant virilement sa courte taille.

— Vous considérez donc comme invraisemblable que le duc ait pu laisser échapper une bribe de confiance ? demandai-je en me frottant le nez. Et qu'en est-il de vous-mêmes ? Vous devez avoir des subordonnés.

— Ils font ce qu'on leur dit et ne posent pas de questions. Donc, tu vois...

La phrase de Timothy s'acheva sur un haussement d'épaules et des mains ouvertes, tendues vers moi.

— Je ne vois rien du tout, répondis-je froidement. La maison de Sa Grâce emploie quelque deux ou trois cents domestiques, je dirais. Qui, pour le moment, se partagent le château avec une autre maison de même importance. Je ne crois pas possible que des secrets puissent être parfaitement gardés parmi tant de gens. Les bruits de couloir et les bavardages prolifèrent dans les milieux clos comme celui-ci. Un simple regard, un mot imprudent suffisent à prévenir un coupable que son dessein est découvert ; son objectif immédiat consiste alors à dissimuler à tout prix son identité, jusqu'à ce qu'il ait accompli son forfait. Je pense donc qu'il est très probable que les « accidents » dont maître Arrowsmith a été victime n'étaient pas des accidents. Plus tard, si vous le voulez bien, je vous demanderai de me montrer la volée de marches où ils ont eu lieu mais, pour l'instant, revenons aux événements de ce soir.

J'ai honte d'avouer que, parvenu à ce point, je jouissais intensément de leur air penaud et du vif sentiment de ma supériorité ; mais, à la réflexion, j'ose espérer que ce modeste triomphe me sera pardonné. Ils m'avaient traité comme un rustre dépourvu d'usages et de la connaissance du monde. On ne peut me blâmer d'avoir pris plaisir à leur démontrer qu'ils s'étaient trompés.

— Que veux-tu savoir ? demanda Timothy Plummer presque humblement. Questionne-moi, je répondrai.

— Dites-moi d'abord exactement ce qui s'est passé ce soir. Quand je suis entré avec Philip Lamprey dans la taverne des

Trois Tonneaux, vous y étiez seul avec maître Arrowsmith. Un peu plus tard, Matthew Wardroper vous y a rejoints. Je présume que vous l'aviez envoyé au rendez-vous avec Thaddeus Morgan. Qu'a-t-il dit à son retour ?

— Que Thaddeus ne s'était pas montré.

C'était Lionel qui avait parlé, Lionel qui avait les joues en feu et les yeux étincelants sans que je pusse discerner si c'était sous l'effet du vin, de la fatigue, de la douleur ou pour quelque autre motif. En fait, il était sur la réserve depuis un bon moment mais, là encore, il pouvait avoir d'excellentes raisons de laisser parler Timothy.

— C'est exact, confirma ce dernier. Ayant trouvé la porte de l'entrepôt ouverte, il a attendu à l'entrée. Mais personne n'est venu.

— Combien de temps a-t-il attendu ?

Les deux hommes se consultèrent du regard.

— Quelque chose comme un quart d'heure, dit enfin Timothy, et Lionel confirma du bout des lèvres.

— Vous a-t-il parlé d'un bruit qu'il aurait entendu pendant ce temps ? Quelqu'un qui aurait remué ? Ou gémi ?

— Si ç'avait été le cas, il nous l'aurait dit et nous serions allés inspecter les lieux, répondit Timothy Plummer, dont c'était le tour de marquer un point.

— Si bien que vous l'avez renvoyé sur place avec pour consigne de monter la garde plus longtemps. Au moins une demi-heure, d'après mon estimation. Le garçon a-t-il pensé à regarder autour de lui ? À examiner l'entrepôt ?

— Je pense qu'il avait trop peur pour ça, soupira Lionel. Oh ! il était très désireux de collaborer, très fier qu'on lui fasse confiance. Mais ce n'est qu'un gamin naïf et inexpérimenté, qui n'a jamais approché le danger. Et nous-mêmes avons peut-être trop insisté sur la nécessité d'être prudent.

— Sur ce point, les faits nous ont donné raison, intervint Timothy d'un ton ferme. Si ton cousin était tombé sur le meurtrier, il aurait pu se retrouver lui aussi un poignard planté dans le cœur.

— Ce qui nous conduit à la question : à quel moment le crime a-t-il eu lieu ? dis-je posément, peu désireux de les voir s'égarer

dans le domaine inépuisable des conjectures. Avant l'arrivée du jeune Matt ? Pendant qu'il revenait aux *Trois Tonneaux* ? Après son départ définitif ? Bien entendu, cela dépend de l'heure à laquelle Thaddeus est finalement arrivé au rendez-vous, mais c'est là un point qu'il nous est impossible de connaître avec certitude. Qui que soit son assassin, il l'a abandonné sans savoir qu'il respirait encore, ou satisfait de le laisser saigner à mort.

Pourtant, alors même que je parlais, un détail me tracassait à propos de cette conclusion, mais je n'arrivais pas à cerner la difficulté. Je me mis à bâiller comme un four puis étirai mes longs bras au-dessus de ma tête. La nuit dernière avait été mouvementée, le jour fertile en événements et, tout à coup, je me sentais en plomb, la tête, le corps... Une seule idée surnageait : dormir...

Timothy se leva et posa la main sur mon bras.

— Viens, mon garçon. Cette nuit, tu partageras mon lit. Demain matin, quand je me serai confessé au duc et que, Dieu le veuille, il m'aura autorisé à t'engager, nous reprendrons cette conversation. Lal, pour toi aussi, l'heure du repos est venue. Inutile de te demander si tu as pris les précautions voulues pour assurer le repos de Sa Grâce...

— Je t'accompagnerai demain chez le duc, bougonna Lionel d'un ton las, et je lui avouerai mon erreur lors de la dernière rencontre avec Thaddeus. Il sera furieux mais pas autant que je le suis. Pas autant que je le mérite. S'il te plaît, Tim, donne-moi un coup de main pour m'extirper de ce fauteuil et appelle un page pour qu'il me conduise au dortoir. Bonne nuit à vous deux.

Après son départ, Timothy Plummer saisit la bouteille et remplit mon gobelet.

— Un dernier coup, colporteur ! Tu n'en dormiras que mieux. Demain, tu auras besoin de tous tes esprits.

Avec un petit coup de tête en direction de la porte, Timothy Plummer me dit :

— Tu peux entrer, colporteur. Sa Grâce va te recevoir dans un instant.

Tout en parlant, il abaissait les commissures de ses lèvres pour me signaler que son propre entretien avec le duc Richard

n'avait pas été commode. Apparemment, Lionel Arrowsmith avait devancé Timothy afin de passer aux aveux ; séance tenante, il avait été renvoyé dans son lit pour y reposer sa cheville jusqu'à la guérison complète. Il ne m'était donc pas possible de lui demander comment il s'en était tiré.

Je dus me baisser pour entrer dans la petite antichambre. Par la porte entrouverte, je voyais le duc assis à sa table qui dictait des lettres à son premier clerc, en présence de son secrétaire, John Kendall. Je m'assis sur le banc qui courait le long d'un mur. Pour me distraire, je détaillai les tapisseries illustrant la légende de Didon et Énée mais, surtout, je dressais l'oreille à l'affût d'un fait inédit que le duc Richard pourrait lâcher au cours de sa dictée. Dans la conjoncture actuelle, n'importe quel lambeau d'information serait le bienvenu.

À mon grand étonnement, en dépit des préparatifs de l'invasion de la France qui battaient leur plein et des graves soucis causés par les menaces qui pesaient sur sa personne, Sa Grâce s'absorbait dans les affaires de ses vassaux du Yorkshire. Sans mâcher ses mots, le duc écrivait à l'évêque de Durham à propos de nasses illégalement posées dans les eaux de l'Ouse et de la Humber qui, affirmait-il, empêchaient la navigation sur ces rivières et réduisaient la quantité de poissons que l'on pouvait y prendre à la ligne.

En aparté, le duc, d'un ton caustique, informa John Kendall :

— L'évêque sait pertinemment que le Parlement a renforcé le pouvoir des magistrats en la matière et, cependant, ses baillis continuent de se moquer de la loi, comptant sur le fait que le peuple craindra de s'opposer à lui. Et moi, je te dis que Sa Grâce saura bientôt que c'est à moi qu'elle aura affaire.

La mâchoire ducale s'était crispée.

J'éprouvai une compassion fugitive pour l'ecclésiastique dévoyé, destinataire de ce courroux inflexible, tout en espérant que le face-à-face avec le duc Richard se passerait moins mal pour moi. Aussi, quand le clerc et John Kendall eurent quitté la salle et que je m'avançai vers la table de Sa Grâce, j'adoptai une expression qui, j'en étais sûr, me gagnerait infailliblement sa faveur. À mon grand soulagement, le duc me regarda venir avec un léger sourire.

— Inutile de prendre cet air de chien battu, colporteur ! Je n'ai pas l'intention de te faire arrêter sur-le-champ, dit-il, et son sourire s'élargit. Assieds-toi, poursuivit-il en désignant le tabouret que son clerc venait de quitter. Ainsi tu reparaissais, mêlé de nouveau à mes affaires.

— S'il plaît à Votre Grâce.

— Oh oui, Roger, cela me plaît. Cela me plaît même beaucoup pour la bonne raison que tu fais partie de la poignée d'hommes auxquels je peux vraiment faire confiance. Par deux fois, déjà, tu t'es révélé un serviteur honnête et dévoué, dénué d'esprit de lucre et d'ambition personnelle. Cesse de te tortiller ainsi, veux-tu ? J'énonce seulement la vérité. Plût à Dieu qu'il y en ait beaucoup comme toi.

Il me semblait percevoir de l'amertume derrière ses propos et, le cœur un peu serré, je l'examinai avec attention. Il avait exactement mon âge et fêterait dans quatre mois son vingt-troisième anniversaire. Mais, au cours des deux ans écoulés depuis notre dernière rencontre, l'âge l'avait marqué plus que moi. Des rides très fines soulignaient les coins des yeux et de la bouche dont je ne me souvenais pas, et ses lèvres minces, plus serrées qu'autrefois, accentuaient la lourdeur du menton et de la mâchoire. J'observais aussi la nervosité de ses mains qui jouaient avec ses bagues et tiraillaient le sautoir ciselé qu'il portait en bandoulière. Ses longs doigts minces, aux beaux ongles en amande, n'étaient jamais en repos et je craignais que cette agitation ne reflète les perturbations de son esprit.

J'étais de tout cœur avec lui car il me semblait qu'en dépit du bonheur suprême qu'il trouvait auprès de sa femme et de son petit garçon, le maintien de la paix qu'il assurait entre ses frères devait être pour lui une source constante de tracas. D'après la rumeur publique, il était tout autant attaché au roi qu'à George de Clarence, mais ce dernier s'acharnant à susciter la discorde, c'était une lourde tâche de préserver l'amitié entre eux.

— Que t'a réservé la fortune depuis notre dernière rencontre ?

Je le lui contai, aussi brièvement que possible car je ne voulais pas l'importuner avec mes soucis, insignifiants comparés à ses charges écrasantes. Mais il écoutait avec attention et m'interrompait par des questions précises quand je

lésinais trop sur les détails. Le plaisir et la tendresse illuminèrent ses yeux bruns quand je lui parlai de ma fille, encore un bébé, et je sentis que lui-même pensait à Lady Catherine Plantagenêt, son enfant de l'amour.

— Les filles nous sont un grand bonheur, dit-il doucement. Elles nous enjôlent, elles nous cajolent, piquent des colères, mais demeurent profondément et durablement fidèles envers ceux auxquels elles ont donné leur cœur. Prends bien soin de ta petite Élisabeth, Roger. Chéris-la comme ton bien le plus précieux.

Il demeura silencieux un moment, les yeux dans le vague, puis soupira et s'attela au problème du jour.

— Timothy Plummer me dit que tu es tombé par hasard sur notre secret. Sachant que tu as habilement résolu plusieurs énigmes, il sollicite de moi l'autorisation de t'engager. Avant de l'accorder, je tiens à savoir quels sont tes souhaits. Tu as déjà risqué deux fois ta vie à mon service ; je ne veux pas la mettre en danger une troisième fois sans avoir ton consentement.

— Milord, répondis-je, si votre vie est menacée, mon vœu le plus sincère est de découvrir d'où vient le danger. Son Altesse le roi Édouard ne peut se permettre de perdre le principal pilier qui soutient son trône.

Un rictus contracta la bouche de Sa Grâce dont les commissures s'abaissèrent.

— Je doute que la famille de la reine partage ton opinion, colporteur. Cependant, poursuivit-il avec une simplicité dépourvue d'arrogance, tu as certainement raison. Fort bien. Si tu es prêt à me servir de nouveau, qu'il en soit ainsi. Et merci à toi. Mais je dois t'imposer le secret absolu. Ce que nous savons ou pensons savoir doit demeurer strictement entre nous quatre : toi, moi, Timothy Plummer et Lal Arrowsmith.

— Et le jeune Matthew Wardroper, complétai-je.

— Ah oui, je l'avais oublié ! s'écria le duc, le front plissé. C'est une folie d'y avoir mêlé ce gamin. Il est trop jeune pour se débrouiller dans ce genre d'affaire. Pourquoi Tim n'est-il pas allé lui-même au rendez-vous avec Morgan ? Parce que maître Plummer a très haute opinion de sa personne ! Enfin, le mal est

fait... Veille sur le jeune Wardroper, colporteur. Je ne voudrais pas qu'il soit blessé pour une si pauvre cause.

Il me tendit la main pour que je la baise, signifiant par là que l'audience était terminée.

— Timothy Plummer me tiendra au courant de tout, et des progrès éventuels. Encore une fois, accepte ma profonde gratitude.

J'étais manifestement congédié alors que tant de problèmes demeuraient en suspens. Comme j'hésitais, le duc eut un bref sourire :

— Timothy Plummer te dira tout ce que tu souhaites savoir. Et maintenant, va et rejoins-le tout de suite. Tu vas certainement le trouver qui rôde dans les parages.

Il avait raison.

Quand je passai le seuil de l'antichambre, Timothy, qui patientait, bondit littéralement sur moi.

— Et alors ? Sa Grâce a-t-elle accepté ? Et toi, es-tu d'accord ?

D'un signe de tête, je répondis affirmativement aux deux questions et il me conduisit en triomphe jusqu'à la salle de la tour où nous avions discuté la veille au soir.

— Assieds-toi ! Assieds-toi ! me pressa-t-il. Je vais te dire ce que j'ai décidé pour toi, avec le consentement de Sa Grâce.

Je m'installai dans l'embrasement de la fenêtre et déclarai d'emblée :

— Je suppose que je vais entrer dans la maison du duc. Mais comment allez-vous présenter mon arrivée ?

— J'y pense sans discontinuer depuis mon réveil, car il m'est apparu tout à coup qu'il serait impossible de garder secrète ta véritable identité. C'était mon idée première, comme tu le sais, mais il se trouve qu'une demi-douzaine de partisans de Sa Grâce, si ce n'est plus, se souviennent de tes activités précédentes parmi nous. Si bien que je suggère ceci : après les deux affaires à l'occasion desquelles tu as rendu service au duc Richard, celui-ci t'avait proposé une place dans sa maison. À l'époque, tu n'avais aucune envie d'abandonner ton mode d'existence mais, depuis, tu as changé d'avis et tu t'es présenté hier soir afin d'en aviser Sa Grâce. Elle t'a fait l'honneur de t'accorder une audience ce matin dont il s'ensuit que tu as été

nommé sur-le-champ hallebardier de la chambre. Le duc Richard fait publier ce jour des instructions écrites à cet effet.

— Mais... qu'aurai-je à faire comme... ce que vous avez dit... hallebardier de la chambre ?

Timothy Plummer sourit malicieusement :

— Tu aideras à disposer les tréteaux pour les repas, tu veilleras à ce que les torches et les chandelles soient allumées, tu transmettras au galop les messages. Une fonction modeste, comme tu vois. Mais nous avons une bonne vingtaine de hallebardiers, si bien que tu n'auras pas trop à te démener et tu disposeras de loisirs pour ouvrir l'œil et tendre l'oreille.

À mon avis, tout en le souhaitant secrètement, il craignait que je m'offense de me voir attribuer ces tâches ingrates et il fut un peu ébahi de ma réaction.

— Une décision pleine de bon sens, maître Plummer, car il aurait paru très curieux que l'on m'offrît une fonction plus élevée. De toute façon, ce n'est pas pour longtemps. Deux pleines lunes à peine nous séparent de la veille de la Saint-Hyacinthe.

Son visage se plissa d'inquiétude et il se signa.

— Dieu veuille que Sa Grâce soit préservée de tout mal ! Colporteur, à présent que j'ai perdu mon seul contact avec la Fraternité, je dépends totalement de toi.

— Je promets de faire de mon mieux, répondis-je, et je dois dès maintenant vous dire quelque chose. Je crois que maître Arrowsmith était suivi lors de sa rencontre avec Thaddeus Morgan au prieuré de la Sainte-Trinité.

Et je lui parlai du personnage entrevu dans l'ombre. Il jura d'abord comme un charretier puis me demanda vertement pourquoi je n'avais pas mentionné plus tôt ce fait.

— Cela n'aurait fait que chagriner davantage maître Arrowsmith, dis-je en levant les épaules. Et comme je n'ai pu voir le visage de l'individu, cela ne change rien. Je serais incapable de le reconnaître. Après tout, il se pourrait qu'un autre insomniaque se soit trouvé dehors si tard dans la nuit.

— Et que les cochons se mettent soudain à voler ! s'esclaffa railleusement Timothy. N'essaie pas de me faire marcher, colporteur ! Tu ne crois pas un mot de ce que tu dis.

— Je reconnais que c'est très improbable, soupirai-je. Néanmoins, il pourrait y avoir une très faible chance que ce soit le cas si les accidents de maître Arrowsmith sont réellement dus à sa distraction. Hier soir, vous m'avez promis de me montrer l'escalier où ils se sont produits.

Timothy se leva et, après m'avoir fait traverser maints couloirs et dévaler une volée de marches, il s'arrêta en haut d'un escalier que j'avais descendu le matin et qui, je m'en souvins, menait vers la pièce où travaillait le duc de Gloucester.

— Les deux fois, m'apprit Timothy, Lal avait été convoqué par Sa Grâce et il se dépêchait. La première fois – c'était vendredi dernier –, il a glissé sur la marche du haut et a dégringolé jusqu'au palier suivant en se brisant le bras droit. D'après le chirurgien, un homme franchement dénué de tact, il a eu beaucoup de chance de s'en tirer à si bon compte.

— Et vous avez considéré qu'il s'agissait d'un accident ?

— Pourquoi pas ? grogna Timothy. L'arête de la marche palière est très usée – regarde toi-même – et, je te le répète, Lionel est une victime de la mode des poulaines ; il en porte parfois de si longues qu'il doit en attacher la pointe par une chaîne à ses genoux. Au péril de sa vie et de ses membres... Je l'avais prévenu ; le duc lui-même s'en est mêlé...

— Portait-il ces chaussures étonnantes hier quand il s'est brisé la cheville ?

Timothy me jeta un regard noir mais, aussi soudainement, son expression s'humanisa :

— Bien sûr ! Tu l'as vu lundi soir, quand il parlait à Thaddeus Morgan.

— À ce moment-là, fis-je observer, il n'avait que le bras en écharpe. Mais quand Philip Lamprey et moi sommes entrés aux *Trois Tonneaux* hier soir, maître Arrowsmith avait eu un nouvel accident.

— Le même accident s'est reproduit hier matin, marmonna Timothy, le même exactement. Le duc avait convoqué Lal qui a de nouveau trébuché et est tombé, se brisant cette fois la cheville gauche.

Je m'abstins de tout commentaire et m'agenouillai pour examiner de près la marche palière de l'escalier. De fait, le bord

en était dangereusement usé par le passage de pieds innombrables depuis des années, et la pierre lisse luisait comme un galet. De plus, l'éclairage était faible, la lumière provenant d'une fenêtre lancéolée, située à l'étage inférieur. Des deux côtés de la cage d'escalier, les murs nus s'élevaient jusqu'au plafond de l'étage. Je les examinai avec soin. Au bout d'un moment, quand je relevai la tête vers Timothy qui m'observait avec impatience et le pâle espoir, je crois, qu'il n'y avait rien à signaler, je fus contraint de le décevoir.

— Regardez ici, dis-je, en lui faisant signe de s'accroupir à côté de moi.

Quand il s'y fut résigné, je lui indiquai dans les murs, de chaque côté de la marche palière, deux emplacements situés à la même hauteur, où le mortier entre les pierres avait été entamé ; quelques débris étaient restés sur la marche inférieure.

— À mon avis, on a enfoncé deux clous, l'un ici, le second de l'autre côté, puis on a tendu entre eux un fil ou une ficelle très mince. La première personne pressée qui allait passer sans regarder où elle mettait les pieds devait infailliblement trébucher et perdre l'équilibre. Et si les clous étaient peu enfoncés, la force de la chute devait les arracher, faire céder la ficelle et libérer le passage pour les suivants. Maître Arrowsmith a certainement poussé un cri...

— ... On a dû l'entendre jusqu'en Enfer, murmura Timothy.

— ... et le piègeur, poursuivis-je, qui devait se tenir aux aguets à courte distance, n'avait plus qu'à empocher la pièce à conviction avant que quiconque ait eu le temps de la remarquer et d'en tirer des conclusions. Dites-moi, qui a transmis à maître Arrowsmith la convocation de Sa Grâce les deux fois ? Et qui s'est trouvé le premier sur les lieux ?

Timothy secoua la tête ; il avait le visage gris, l'air abattu. Nous nous relevâmes en même temps.

— Il faudra que tu le demandes à Lionel, colporteur, car j'ignore la réponse. Ne suspectant rien d'anormal, je ne l'ai pas questionné.

— Mais Sa Grâce a-t-elle vraiment demandé à voir maître Arrowsmith ? insistai-je.

Timothy ouvrit les mains en signe d'impuissance :

— Sur ce point aussi, j'ignore la réponse. Personne n'aurait osé questionner le duc qui n'a pas songé à nous éclairer à ce propos. Comme je te l'ai dit, les chutes ont tout simplement été mises au compte de l'insouciance de Lionel.

— Mais vous ne croyez plus que ce soit le cas, maintenant ?

— Non, dit Timothy en frémissant. Quelqu'un a tenté de blesser gravement Lionel puis, ayant échoué, a renouvelé sa tentative avec plus de succès. Ce qui prouve aussi très clairement, colporteur, que Thaddeus Morgan disait vrai. L'assassin s'est déjà insinué dans nos rangs et n'attend plus que l'heure dite pour tuer le duc Richard.

CHAPITRE IX

— C'est possible, dis-je, mais je doute que notre meurtrier frappe avant d'être prêt. Autrement dit, avant d'être certain de pouvoir agir, puis de pouvoir filer sans laisser de trace, ou de rester sur place sans éveiller la suspicion. Car, selon mon expérience, les hommes prodigues de la vie d'autrui sont peu disposés à perdre la leur.

Je pris un instant de réflexion avant de demander :

— Voyez-vous un moyen de convaincre Sa Grâce de débarrasser sa maison de tous les gens suspects ? Tous ceux que vous avez cités la nuit dernière et dont vous pensez qu'ils sont à la solde d'autres maîtres ?

— C'est sans espoir ! affirma Timothy Plummer. Tu as vu le duc, tu lui as parlé. Tu t'es sûrement rendu compte qu'il est déterminé à ce qu'on étouffe les rumeurs à ce sujet. Le congédiement de cinq ou six de ses partisans éveillerait l'attention générale sur le fait que quelque chose va de travers.

— Ce serait un moindre mal ! répliquai-je avec fougue. Préfère-t-il être transpercé par une dague assassine ou avaler une coupe emplie de poison ?

Timothy passa la main sur sa chevelure clairsemée.

— Essaie de le faire entendre à Sa Grâce ! Pour toi, c'est le simple bon sens. Pour moi aussi. Crois-moi, je le ferais aussitôt si c'était à moi d'en décider. Mais ces Plantagenêts sont une race opiniâtre, ils ont du cœur au ventre et Sa Grâce ne se laissera pas plus intimider par la menace d'un ennemi qu'elle ne porterait un couteau à la gorge de Madame sa mère.

Conscient tout à coup que nous parlions peut-être trop haut et trop librement, Timothy regarda autour de nous :

— Ne crie pas si fort ! m'enjoignit-il. Heureusement, par ici, ce ne sont que des dortoirs.

— Où ceci mène-t-il ? demandai-je en désignant une porte dans le mur derrière nous.

En guise de réponse, Timothy l'ouvrit et me fit signe d'entrer dans une pièce guère plus spacieuse que les cabinets que j'avais vus dans certaines grandes maisons. Elle contenait deux couches étroites et Lionel Arrowsmith était étendu sur l'une d'elles. Il se redressa sur un coude quand nous entrâmes et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Timothy lui fit signe de se taire et ferma la porte derrière lui.

— Mieux vaut parler ici où personne ne peut nous entendre. Lal, j'ai beaucoup à te dire mais patiente un instant. Comme tu le vois, colporteur, cette pièce a été mise à la disposition des deux écuyers servants attachés à Sa Grâce quand ils ne sont pas de service. Les deux qui sont de garde dorment sur des lits à roulettes dans la chambre de Sa Grâce. Depuis que deux maisons se partagent le château, tout le monde est à l'étroit.

— Les trois autres écuyers servants sont-ils dignes de confiance ? demandai-je.

— L'un d'eux est au service de Sa Grâce depuis aussi longtemps que moi, les deux autres depuis plus longtemps, répondit Lionel Arrowsmith avec dédain. De tous les serviteurs d'un seigneur, les écuyers privés sont ceux que l'on choisit avec le plus de soin. Dans la famille royale, ce sont les descendants de familles qui ont fait preuve de leur loyauté pendant plusieurs générations. Et maintenant, Tim, qu'as-tu à m'apprendre ?

Sourcils froncés et mâchonnant sa lèvre, Lionel écouta ce que Timothy Plummer et moi venions de découvrir : l'escalier qui desservait cette pièce et qu'il dévalait pour se rendre chez le duc portait les traces d'un piège mis en place pour l'estropier et compromettre sa rencontre avec Thaddeus Morgan. Quand nous nous tûmes, il se dressa péniblement sur son séant et attrapa sa béquille.

— Le duc ne doit pas rester seul un instant, dit-il. Jour et nuit, à tout moment, un écuyer doit se tenir près de lui sur le qui-vive. Je vais voir Sa Grâce immédiatement. Il faut que je la persuade de mettre les trois autres écuyers dans le secret. Cela

prouve au moins que les bruits qui circulent dans la Fraternité et que Thaddeus nous a transmis sont fondés.

— Dès le meurtre de Thaddeus, mes derniers doutes à ce propos s'étaient dissipés, grommela Timothy.

— Mais comment notre assassin sait-il ce que nous savons ? s'étonna Lionel. Comment a-t-il découvert que Thaddeus et moi devions nous retrouver hier soir ?

— Dis-le-lui, colporteur ! m'intima Timothy.

Je répétais ce que j'avais vu la nuit précédente près du prieuré de la Sainte-Trinité, récit que j'achevai en précisant :

— Je doute à présent que l'homme était là par hasard. C'était probablement quelqu'un qui vous avait suivi depuis le château de Baynard.

L'écuyer prit fort mal ces révélations, aussi mal que je le craignais. Il se couvrit le visage de sa main libre et s'effondra sur sa couche.

— Mais cela n'explique toujours pas, fit observer Timothy en se laissant choir sur l'autre paillasse, comment l'assassin a appris la rencontre au prieuré. Toi et moi, Lal, n'en avons soufflé mot à âme qui vive, exception faite du duc et, pour finir, du jeune Matthew. Qui ne savait rien de ce rendez-vous.

Lionel ne répondit pas ; en guise d'acquiescement, il hocha la tête sans conviction et cette réserve m'inquiéta. Était-il oppressé par la peur d'avoir parlé imprudemment devant quelqu'un qui, à son tour, aurait transmis l'information susceptible d'alerter notre meurtrier ? Je décidai d'avoir à l'œil maître Arrowsmith car il était évident qu'il n'avait pas l'intention d'admettre une erreur éventuelle et Timothy, c'était tout aussi clair, ne soupçonnait pas son ami.

En mon for intérieur, je me demandai comment on avait bien pu désigner pour maître espion général de la maison ducale un homme si peu fait pour cette tâche. À y bien réfléchir, cela tenait sans doute au fait que le maître des lieux, le duc Richard, n'avait que mépris pour les intrigues sordides qui sous-tendent la vie politique. Le duc était un homme droit — il aurait hésité à proférer le plus innocent des pieux mensonges —, aussi honnête dans ses transactions qu'il était possible de l'être dans une cour où le loup dévore le loup et que dominait la famille rusée de la

reine. Rigide et nullement influençable, cuirassé de principes sévères qui lui valaient des ennemis implacables, cet homme portait en lui le germe de sa propre destruction. Il m'apparaissait, en effet, que si le duc devait un jour trahir ses valeurs morales, il serait un homme fini ; car il ne pourrait ni pardonner ni vivre avec lui-même.

Mais je devais garder pour moi ces réflexions. Et je demandai :

— Êtes-vous tous les deux parfaitement certains que l'on peut compter sur le jeune Matthew Wardroper ?

Piqué au vif, Lionel redressa la tête :

— C'est mon cousin ! Oserais-tu porter atteinte au renom de ma maison ?

D'un geste apaisant, Timothy lui imposa le silence.

— Cela n'a rien à voir avec le sujet, Lal, et tu le sais très bien. Il y a eu assez de maisons divisées contre elles-mêmes depuis ces vingt dernières années. Le fait est, colporteur, je te l'ai déjà dit, que Thaddeus Morgan m'a parlé pour la première fois de cette rumeur début mai, quand après avoir quitté Middleham par la route du sud nous nous reposions à Northampton. Et le jeune Wardroper nous a rejoints après que nous sommes parvenus à Londres dans les premiers jours de juin.

C'était un fait dont j'aurais pu moi-même répondre. Maîtresse Gentle, la femme du boucher de Southampton, m'avait appris le jeudi 8 juin, trois jours avant le solstice, que Matthew était parti pour Londres le lundi précédent afin de prendre son poste dans la maison du duc de Gloucester.

— Et dès cet entretien, Thaddeus Morgan a souligné que la menace qui pèse sur la vie de Sa Grâce vient de sa propre maison, confirma Lionel d'un ton glacial.

— Donc, il est clair que maître Wardroper est à l'abri de tout soupçon. Y a-t-il dans l'entourage du duc d'autres personnes dont vous pourriez dire la même chose ? Mis à part vous-mêmes, ajoutai-je avec une pointe d'ironie qui, apparemment, leur échappa.

— Je pense que tu peux te fier aux trois autres écuyers servants, déclara Timothy d'un ton judicieux, après une longue pause. Ainsi qu'à l'intendant. Ceux-là mis à part, je serais mal

avisé d'avancer un autre nom ; encore que, j'en mettrais ma main au feu, presque tous les domestiques du duc lui sont loyaux.

— De plus, ajouta Lionel, il serait quasi impossible pour toi, colporteur, de surveiller tous les membres de la maison. Tu ferais mieux de concentrer ton attention sur les cinq personnages que nous avons cités hier. Te rappelles-tu leurs noms ? enchaîna-t-il d'un ton sévère.

— Rafraîchissez ma mémoire, le priai-je, car je ne voulais pas avouer que je les avais tous oubliés.

— Très bien, répondit Timothy Plummer en comptant sur ses doigts. Stephen Hudelin, hallebardier de la chambre, dont nous avons la certitude qu'il est un homme de Lord Rivers et, de ce fait, un espion des Woodville. Geoffrey Whitelock, écuyer de la maison, qui est probablement à la solde du roi... Non ! non ! Je ne soupçonne pas Son Altesse de comploter contre la vie de son frère, l'idée en soi est absurde, mais si Whitelock mange à deux râteliers, pourquoi pas à un troisième ? Jocelin d'Hiver, un Bourguignon, autre écuyer de la maison ; il nous a donné quelques raisons de penser qu'il pourrait travailler pour le duc Charles. Humphrey Nanfan, hallebardier de la chambre comme Hudelin, autrefois au service du duc de Clarence qu'il a quitté pour notre duc à la suite d'une basse querelle avec un de ses pairs. J'ai le sentiment qu'il faut le surveiller : à deux reprises, déjà, il nous a semblé que le duc George avait eu prématurément connaissance des plans de Sa Grâce. Et enfin, Ralph Boyse, écuyer de la maison, dont la mère, une Française, a épousé un vassal de Sa Grâce à Middleham. Il y a cinq ans, quand le roi Édouard et Sa Grâce furent contraints de s'enfuir à la cour de Bourgogne pour sauver leur peau, Ralph était de ceux qui accompagnèrent le duc Richard. Les agents du roi Louis⁹ s'agitent partout, surtout en Flandre. Il se pourrait que Ralph, qui ne cache pas son admiration pour le pays de sa mère, se soit laissé convaincre de retourner sa veste et d'espionner notre duc.

⁹ Il s'agit de Louis XI (1423-1483), fils de Charles VII. Il régna sur la France de 1461 à 1483 et travailla par tous les moyens à l'extension du domaine royal et du territoire français. (*N.d.T.*)

— Avez-vous quelque raison de croire qu'il en est ainsi ? m'enquis-je.

— Aucune preuve, si c'est ce que tu veux dire. Juste des présomptions : ses sentiments ont radicalement changé depuis notre retour en Angleterre au cours du printemps 1471.

— De quelle façon ?

Un instant perplexe, Timothy finit par se lancer :

— Il était plus calme et plus réservé, moins pressé de prendre la défense de tout ce qui est français. Parfois il allait carrément jusqu'à calomnier la France et les Français. Mais peut-être, observa candidement Timothy, ne me serait-il jamais venu à l'esprit qu'il essayait de nous tromper si mon prédécesseur dans cette fonction ne m'avait soufflé cette idée quand il m'a cédé sa place. « Ne perds pas de vue Ralph Boyse », m'a-t-il dit en m'exposant ses raisons. C'était un homme perspicace et je respecte son jugement.

Lionel s'efforçait de se mettre debout. Je me levai et lui offris mon bras qu'il dédaigna.

— Je vais demander une audience au duc avant qu'il ne parte pour Westminster, haleta-t-il, une fois debout, cramponné à sa béquille.

— Tu ne le feras pas changer d'idée, fit observer Timothy. Il refuse de mettre au courant les autres écuyers. Au début, il s'opposait même à ce que tu sois dans le secret. Il a fallu faire preuve de beaucoup de persuasion pour qu'il accepte que l'un de vous quatre soit alerté. Nous sommes à présent deux de plus et il s'enferme d'autant dans ses réticences. Maintenant, si tu tiens mordicus à essayer, je te souhaite bonne chance, tu en auras besoin. Attends, Lal, j'appelle un page pour t'aider à descendre. Et fais très attention ! C'est assez d'accidents...

— À ce propos, maître Arrowsmith, dis-je, je souhaite vous poser une question. Avant vos deux chutes, qui vous a porté le message disant que le duc vous attendait ?

— Un page, évidemment ! fit Lionel interloqué. C'est là leur rôle, non ?

— Le même page les deux fois ?

— Je ne m'en souviens pas, fit-il en plissant le front. Sans doute pas... Je ne le pense pas.

— Alors, connaissez-vous leur nom ? Ou celui de l'un des deux ?

Là-dessus, Lionel exprima d'un ton caustique son agacement à l'idée d'avoir à se rappeler les noms des innombrables pages qui trottaient dans les couloirs du château comme des lapins dans une garenne. Refrénant mon impatience, je poursuivis :

— Mais vous les reconnaîtriez ? Au moins l'un des deux ?

— Je pense que je le pourrais, dit-il, condescendant.

— Alors, si vous le pouvez, demandez-leur qui leur a remis les messages.

Lionel allait de surprise en surprise et réagit par un sarcasme pesant :

— Crois-tu que ç'aurait pu être Sa Grâce ?

— Ç'aurait pu l'être, répondis-je, maîtrisant à grand-peine mon exaspération. Mais si ce n'était pas le cas, il pourrait être intéressant de savoir qui l'a fait. Et ce serait proprement captivant s'il s'agissait les deux fois du même expéditeur !

— Ah ! murmura-t-il, l'air penaud tout à coup. Je vois où tu veux en venir.

« Il était temps, l'ami ! » m'écriai-je en mon for intérieur, attentif à ce que mon visage demeurât impassible.

— Très bien, reprit-il sur un ton moins sarcastique. Si je reconnais un des gamins ou si je découvre quelque chose d'intéressant, je le dirai à maître Plummer qui te le transmettra. Car tu es désormais un simple hallebardier de la chambre, colporteur, et il n'est pas souhaitable qu'on nous voie bavarder ensemble.

Là-dessus, il fit demi-tour et interpella Timothy Plummer.

— Tim, s'il te plaît, veux-tu appeler quelqu'un pour me conduire chez le duc ? Et toi, colporteur, tiens-toi hors de vue jusqu'à ce que nous soyons partis. Reste derrière la porte où personne ne peut te voir.

Je fis ce qu'on me demandait et attendis jusqu'à ce que le page convoqué pour conduire Lionel chez le duc nous informât d'une voix brisée de soprano que Sa Grâce se changeait avant sa visite quotidienne à son frère aîné. J'avais le vague espoir que Lionel reconnaîtrait le page mais son visage resta de marbre.

Manifestement, ce n'était pas ce garçon-là qui avait délivré le ou les messages cruciaux.

Quand la porte se referma, je me tournai vers Timothy Plummer.

— Vu ce que maître Arrowsmith vient de dire, il serait également préférable qu'on ne nous voie pas trop souvent ensemble, vous et moi. Si nous enfreignons le protocole de la maison, cela éveillera les soupçons.

— C'est exactement ce à quoi je pensais, acquiesça Timothy en bombant le torse. Mais il nous faut un moyen de communiquer tous les deux et je suggère que nous embauchions le jeune Matthew Wardroper. Il est déjà dans le secret, désireux de se rendre utile et il n'y a rien d'anormal à ce qu'un hallebardier de la chambre s'entretienne avec un écuyer de la maison. De plus, personne ne s'étonnera de voir souvent Matt en compagnie de Lionel, dont chacun sait qu'il est son parent. Donc, si tu as un renseignement ou un message urgent pour moi, prends contact avec le jeune Wardroper qui transmettra à Lionel, qui me transmettra. Et j'inverserai le processus pour prendre contact avec toi. Tu me suis ?

— Parfaitement. Mais j'ai de sérieuses appréhensions quant à la façon dont je vais remplir mon office.

D'un geste désinvolte de ses mains replètes, Timothy balaya mes craintes.

— Sottises ! déclara-t-il. Tu apprendras en un rien de temps. Regarde les autres hallebardiers et fais comme eux. Personne ne s'attend à ce qu'un blanc-bec s'en tire à merveille du premier coup. Et maintenant, je te conduis chez l'intendant. Rappelle-toi qu'il sait seulement ce que le duc lui a dit : cette place qu'on t'offre dans la maison est la récompense des services que tu lui as rendus antérieurement.

— Alors je vais prier pour résoudre rapidement cette affaire, dis-je. Pour le salut de Sa Grâce, certes, mais aussi pour le mien. Plus vite je serai de retour sous le vaste ciel, libre de l'autorité des hommes, plus je serai heureux !

— Je ne m'étonne pas que tu aies fait long feu au cloître, colporteur ! s'exclama Timothy qui riait de bon cœur. Un homme qui ne supporte d'autre discipline que celle qu'il s'est

choisie ne devrait jamais être moine... À propos, Philip Lamprey est venu porter ta balle qu'on a rangée pour le moment dans un cabinet près de ma chambre. Avant que nous partions pour la France, mardi prochain, je ferai le nécessaire pour lui trouver une place plus sûre jusqu'à ce que tu puisses la reprendre.

Je le regardai fixement, soudain très mal à l'aise.

— Avant que nous partions pour la France ? répétais-je d'une voix blanche.

— À moins bien sûr que tu n'aies résolu le problème d'ici là. Sinon, je crains fort qu'il te faille venir avec nous... sauf si tu décides de te laver les mains de cette affaire. Ce qui serait ton droit.

— Non, dis-je, en secouant lentement la tête, non.

Il me serait impossible d'abandonner le duc Richard à son sort s'il était en mon pouvoir de le préserver du danger. Mais je n'avais pas prévu le voyage en France. Faute de réflexion de ma part, car on avait dit plusieurs fois devant moi que le roi et ses frères traverseraient la Manche le 4 juillet. Et nous étions le mercredi 28 juin... Il était très peu probable que je découvre avant le départ du roi la solution de l'énigme. Désormais, mon temps était limité. Il restait sept semaines avant la veille de la Saint-Hyacinthe.

— Très bien ! soupira Timothy, soulagé. Tu dois te préparer à embarquer pour la France avec les membres de la maison. Et maintenant, suis-moi. Je t'emmène chez l'intendant.

J'observais de près pour la première fois les activités d'une maison noble et le nombre impressionnant de serviteurs nécessaires au bien-être d'un grand seigneur. Je ne compris pas aussitôt le fonctionnement de l'ensemble et ses rouages mais, au bout de trois jours, je m'étais fait une idée rudimentaire de la hiérarchie du personnel et de ses différentes fonctions.

L'intendant, muni d'un bâton blanc qui symbolisait sa place éminente, le trésorier et l'administrateur étaient les officiers les plus importants. Ensuite venaient les chevaliers et les écuyers servants, compagnons, amis et intimes de leur seigneur en même temps que ses serviteurs. Les écuyers de la maison – Matthew Wardroper était de leur nombre – cavalcadaient et

chassaient avec le duc, le servaient à table et s'efforçaient de le distraire selon son désir, soit en causant, soit en chantant pour lui avec ou sans instruments de musique. Les ordres suivants comprenaient les huissiers, chargés de faire respecter le protocole, et les hallebardiers de la chambre, dont j'étais désormais ; Timothy Plummer m'en avait énuméré les devoirs. Au bas de l'échelle, enfin, les pages et les valets de la chambre s'occupaient des feux, faisaient les lits et veillaient à la propreté des lieux ; ils étaient instamment tenus de faire disparaître des salles les crottes de chien sitôt leur apparition. Je ne pouvais qu'être reconnaissant envers le duc et Timothy, qui s'étaient souciés de m'introduire à l'échelon supérieur.

La maison ducale se targuait de compter aussi des caissiers et des contrôleurs, un docteur en médecine, un maître chirurgien, un barbier et ses subalternes ; plus des troubadours, des clercs, des chapelains et des enfants de chœur, un chef commis à la confiserie, aux aiguères et au linge de table, et un hallebardier préposé au blanchissage ; plus les cuisiniers, boulangers, bouchers, sauciers et les préposés à l'office, supposés détenir toutes les connaissances voulues en matière de vin. J'ai sûrement oublié les dénominations et les charges d'autres domestiques, dont tous jouaient leur rôle de façon que l'harmonie régnât dans la maison du duc de Gloucester.

En fait, on m'avait dit que moins de la moitié du petit personnel du duc était venu de Middleham avec lui ; ce nombre n'en demeurait pas moins impressionnant, surtout si l'on considérait comme moi que, en théorie au moins, l'éventuel assassin pouvait en être. Je devais cette information à Humphrey Nanfan, avec qui je m'étais empressé de lier connaissance une fois lâché au milieu de mes collègues, hallebardiers de la chambre. Il avait un ou deux ans de plus que moi, une crinière brune et broussailleuse, des yeux gris et, me sembla-t-il, l'entrain qui va souvent de pair avec sa silhouette et sa stature. Il n'était pas vraiment gras, mais court sur pattes et enrobé ; combiné à sa taille, cet embonpoint donnait une impression de corpulence qui outrepassait la réalité. J'eus tôt fait de noter qu'il était la cible des moqueries de ses camarades qui raillaient sans pitié son appétit dévorant ; ce qui était

injustifié car, après l'avoir observé pendant plusieurs repas, je me rendis compte que s'il emplissait son assiette à ras bord, il déversait une bonne partie de ces victuailles dans l'écuelle de mendiants. Il donnait aussi l'impression d'être plus sot et plus lent qu'il n'était et, entre deux accès de pitrerie, ses pairs l'ayant temporairement oublié, il demeurait calme et silencieux mais vigilant et très attentif à son entourage. C'était lui que Timothy Plummer soupçonnait d'être un espion payé par George de Clarence. La chose était plausible, je ne le niais pas, mais je ne pouvais me faire à l'idée que le duc, pas plus que le roi, donnerait l'ordre d'assassiner leur frère. Pourquoi le feraient-ils, d'ailleurs ?

Certes, George de Clarence et Richard de Gloucester avaient épousé des sœurs et se partageaient donc une belle-mère. Mais des enquêtes prudentes m'avaient révélé que les domaines de la comtesse de Warwick avaient déjà été partagés entre les époux de ses filles, comme si elle était morte ; l'acte de donation avait finalement été confirmé par le Parlement quatre mois plus tôt. La plus grande part des domaines était allée au duc de Clarence, si bien que je ne voyais vraiment pas pour quel motif George aurait éprouvé quelque ressentiment. Pourquoi aurait-il précisé par ailleurs que l'assassinat aurait lieu la veille de la Saint-Hyacinthe ? Je n'imaginai à cette question aucune explication sensée à ce point précis et j'étais très enclin à biffer d'ores et déjà Humphrey Nanfan de ma liste de suspects. Pourtant, la sagesse nous dit que rien n'est jamais tout à fait conforme aux apparences et Monseigneur de Clarence pouvait avoir d'autres raisons d'entretenir quelque rancune contre son frère. Il m'appartenait donc de surveiller maître Nanfan, alors que j'aurais parié tous mes biens qu'il n'était pas notre assassin.

L'autre hallebardier de la chambre cité par Timothy était Stephen Hudelin, le seul des cinq personnages qu'il avait désigné comme espion sans émettre le moindre doute. Anthony Woodville, comte Rivers, l'aîné des frères de la reine, passait pour son bailleur de fonds ; le fait aurait suffi à susciter mon aversion à l'égard de Stephen Hudelin mais cela ne fut même pas nécessaire. Je le détestai d'emblée, à la seconde même où nous fumes en présence l'un de l'autre.

CHAPITRE X

Stephen Hudelin devait avoir dans les trente-cinq ans. Solide sans être trapu, il m'arrivait nettement au-dessus de l'épaule. Il avait les cheveux roux ardent si bien qu'il ne pouvait passer inaperçu, où qu'il se trouvât ; ses yeux noisette tiraient sur le vert. Je m'aperçus vite qu'il avait le tempérament emporté, souvent associé à la rousueur, mais sa fonction le contraignait à se maîtriser, si bien qu'il vivait dans un état presque permanent d'agressivité. Il était manifeste que les hallebardiers de la chambre qui accompagnaient le duc de Gloucester dans son expédition vers le sud ne l'aimaient pas. Ils redoutaient ses accès d'humeur et le traitaient avec une politesse distante qui l'excluait de leur camaraderie plus efficacement qu'ils ne l'auraient fait en lui cherchant querelle.

J'appris par Humphrey que la famille Hudelin avait été au service de Sir John Grey, Lord Ferrers de Groby, premier époux de la reine et père de ses deux fils aînés. Les Grey, et donc les Hudelin, avaient soutenu la maison de Lancastre et Lord Ferrers ainsi que Walter Hudelin, le père de Stephen, périrent lors de la seconde bataille de Saint Albans, en combattant pour feu le roi Henri. Toutefois, lorsque la flamme du roi Édouard se mit à brûler pour la veuve de Lord Ferrers, les Hudelin, de même que les Woodville, famille de la nouvelle reine, retournèrent leur veste sans difficulté excessive et devinrent des partisans résolus de la maison d'York. Leur loyauté, comme celle de tant d'autres, n'allait pas à une cause mais à des maîtres qu'ils avaient servis depuis des générations et qu'incarnaient à l'époque le jeune marquis de Dorset, son frère Lord Richard Grey, et Anthony Woodville, leur oncle maternel.

— Comment Stephen a-t-il fait pour entrer au service du duc de Gloucester ? demandai-je à Humphrey alors qu'il m'enseignait à dresser le couvert de la table ducale.

— Rien ne l'en empêchait, répondit mon mentor en haussant les épaules. Il n'y a pas de lois implacables qui interdisent à un homme de passer d'une maison à une autre s'il le désire. Stephen souhaitait sans doute changer d'horizon et Lord Rivers l'a recommandé à Sa Grâce parce qu'il est compétent et qu'il abat volontiers sa part de besogne. Moi-même, je servais autrefois Monseigneur de Clarence, mais je me suis brouillé avec un autre serviteur et l'envie m'a pris de trouver un autre emploi. Sa Grâce a usé de son influence sur son frère et, depuis, je suis ici, et fort heureux d'y être.

Gardant pour moi mes réflexions, je m'absorbai en silence dans les subtilités du protocole qui présidait à la disposition des places. Mon camarade me les expliqua. À l'extrémité du hall, sur l'estrade surélevée faisant face à la galerie des musiciens, les choses étaient simples : le duc et sa mère, la duchesse d'York, placés sous le baldaquin, prenaient à leurs côtés les personnages de marque.

— La table située à droite de Monseigneur est appelée la « Récompense », m'apprit Humphrey, parce que les gens placés à son extrémité sont servis aux mêmes plats que le seigneur et ses invités. La table en face, à gauche de Monseigneur, est dite la « Second Choix », et les convives assis là mangent plus ou moins les mêmes mets que les serviteurs supérieurs. Dans les deux cas, plus on est assis vers le bas de la table, plus on se trouve loin de l'estrade et proche des cuisines, et plus ce que l'on vous sert est ordinaire. Au bas bout de la table, assiettes et cuillers sont en bois, en haut, elles sont en étain. Il y a une planche à pain pour chacun et des planchettes pour présenter le sel. Depuis que nous séjournons au château de Baynard, nous observons l'horaire de la duchesse Cicely : petit déjeuner à sept heures, déjeuner à onze et souper à cinq, mais chez nous, à Middleham ou à Sheriff Hutton, le duc préfère que ses repas soient servis plus tôt.

Puis, sans que j'aie à le questionner, Humphrey me fournit l'information qui me tenait le plus à cœur :

— Les membres de la maison prennent leur repas avant.

Je poussai discrètement un profond soupir de soulagement. La perspective d'assister au repas des autres tout en étant moi-même victime des affres de la faim était plus que je n'aurais supporté. En revanche, une fois convenablement rassasié, je disposerais de mon agilité d'esprit pour capter les précieux racontars que l'on peut glaner à l'écoute de nombreux convives qui ne sont plus sur leurs gardes. J'essayais de ne pas penser sans arrêt à l'impossibilité de la mission dont j'étais investi ; ni à la vulnérabilité de tout homme exposé au premier rang de la scène publique face au hanap empli de poison ou à la dague de l'assassin. Je ne pouvais que faire de mon mieux et mettre ma confiance en Dieu qui me guiderait.

Les trois suspects dont je n'avais pas encore fait la connaissance étaient écuyers de la maison et c'était à Matthew Wardroper de m'aider à les identifier. C'est pourquoi nous nous tenions mutuellement à l'œil tous les deux quand nous traversions une cour, passions d'une pièce à une autre ou déambulions le long des immenses corridors et des escaliers étroits. La première fois que nous nous étions croisés, après que l'on m'avait remis ma livrée, Matthew avait été pris d'un fou rire inextinguible.

— Elle est ridiculement petite pour toi ! hurla-t-il. Tu vas faire éclater cette pauvre tunique !

— Bien sûr qu'elle est trop petite ! avais-je répliqué d'un ton sec, mon humour m'ayant fait faux bond. À votre avis, combien d'hommes de ma taille le duc a-t-il à son service ? On m'a promis qu'une couturière de la maison de la duchesse Cicely allait me l'allonger et relâcher les coutures. Et maintenant, je vous prie, cessez de ricaner bêtement et, si vous avez du neuf, dites-le-moi.

Nous étions dans la cour intérieure, à demi dissimulés derrière un pilier de la colonnade qui soutient en partie les étages supérieurs du bâtiment.

— Rien de neuf pour le moment, dit Matthew en refrénant son hilarité. Mais la chance veut que Ralph Boyse, Jocelin d'Hiver, Geoffrey Whitelock et moi soyons tous de service ce

soir au dîner. Si tu peux t'arranger pour être là, je te les montrerai. Du nouveau sur tes deux hallebardiers ?

— Pas grand-chose pour l'instant. Je les ai repérés et suis tout disposé à penser le pire de Stephen Hudelin. Par contre, si Humphrey Nanfan peut être disculpé de l'accusation de travailler pour Monseigneur de Clarence, j'en serais heureux. Il me plaît. Cependant, ajoutai-je, mon jugement n'est pas infallible, loin de là. Il m'est arrivé d'éprouver de la sympathie pour des gens qui se sont révélés des canailles ou des crapules. Dans un cas précis, il s'agissait de ma part d'un sentiment plus vif. Avez-vous un message de Timothy Plummer ou de maître Arrowsmith pour moi ?

Il darda de tous côtés ses yeux noirs pour s'assurer que personne ne pouvait nous entendre.

— Seulement ceci : pour une fois, le premier s'est trompé et le duc, chapitré par mon habile cousin Lionel, l'a autorisé à faire entrer dans le secret ses trois autres écuyers servants. Apparemment, on les considère au-dessus de tout soupçon, si bien que Sa Grâce est protégée de beaucoup plus près que jamais auparavant. D'après maître Plummer, il est à présent possible, avec de la chance, que nous arrivions à la vigile de la Saint-Hyacinthe sans que la personne de Sa Grâce subisse d'atteinte physique, même si tu ne parviens pas à découvrir l'éventuel assassin.

— Ce qui est fort possible, répondis-je tristement, le front plissé d'inquiétude. Mais pourquoi, dites-moi, pourquoi la veille de la Saint-Hyacinthe ? Car à ce moment, le duc sera en France, au combat...

— C'est seulement ce que Thaddeus Morgan a dit à maître Plummer, souligna Matthew. Une fausse rumeur, peut-être... Nous ne sommes même pas certains de l'existence d'un complot contre la vie de Monseigneur de Gloucester.

— Dans ce cas, pourquoi Thaddeus Morgan a-t-il été tué ? Non ! Non ! dis-je en secouant la tête et passant la main dans mes cheveux, je pense que nous devons prendre cette information au sérieux. Si seulement nous pouvions trouver un mobile qui animerait l'individu – quel qu'il soit – qui veut tuer Sa Grâce ! Je refuse de croire que l'un de ses frères souhaite sa

mort pour une quelconque raison. Les Bourguignons sont nos alliés. Et les Français préféreraient sûrement la mort du roi Édouard à celle du duc de Gloucester. Cette invasion a tout l'air d'un simple caprice du roi !

Matthew m'écoutait avec sympathie mais il n'avait pas de solution au problème et fit simplement observer que les Français étaient peu susceptibles d'ordonner le meurtre d'un souverain anglais pour une telle raison.

— Car tous les maîtres de ce pays rêvent de reconquérir les terres normandes et angevines de leurs ancêtres, dit-il, et ils continueront d'entretenir cette chimère au cours des générations à venir. Assassiner le roi Édouard pourrait mettre la chimère hors de combat mais cela ne la tuera pas et les Français sont sûrement assez clairvoyants pour le percevoir. Quoi qu'il en soit, acheva-t-il en baissant les bras, ce n'est pas la vie de Son Altesse qui est menacée.

J'acquiesçai d'un ton morne et nous nous séparâmes pour aller remplir nos devoirs.

— Je vous retrouverai ce soir dans le grand hall, murmurai-je en tournant la tête.

Ce fut ainsi que, sans regarder où j'allais, je heurtai une jeune femme qui, sur ma droite, débouchait d'une arcade, tout essoufflée d'avoir descendu à vive allure un escalier. Je fis rapidement demi-tour pour lui présenter mes excuses et me trouvai confronté à un visage rond et mutin, au teint de pêche ; très espacés, les yeux noisette pétillaient de malice et les coins de la bouche rieuse se retroussaient gaiement. Elle était petite et pourvue d'une ossature délicate, de mains et de pieds menus. Ses traits me rappelaient quelqu'un qu'il me semblait avoir rencontré récemment.

— Pardonne-moi, dis-je. Je ne regardais pas où j'allais.

Elle s'agrippait toujours à mon bras, et j'en fus surpris car ce n'était plus nécessaire à son équilibre.

— Non, non, c'est ma faute, protesta-t-elle. Mais, je t'en prie, ne te sauve pas ; je crois que tu es l'homme que je cherche. Avec cette taille et cette livrée, tu es forcément Roger le colporteur, le nouveau hallebardier de la chambre de Monseigneur de Gloucester.

Je reconnus le fait non sans réticence car je la soupçonnais de s'amuser à mes dépens.

— Et toi, qui es-tu ? Qui t'a donné mon signalement ? fis-je d'un ton raide car il me fallait savoir.

— Je m'appelle Amice Gentle et je suis couturière de la duchesse d'York. On m'a dit que ta tunique a besoin d'être retouchée...

Malgré elle, son rire fusa...

— En effet, on voit au premier coup d'œil où est le défaut. Il faut que je prenne tes mesures. Suis-moi dans la salle de couture pour que j'examine de plus près ce que j'ai à faire.

Là-dessus elle pivota sur ses talons et s'élança dans l'escalier. « Gentle, me disais-je, Amice Gentle. » Je répétais ce nom tout en grimpant derrière elle. Et, bien sûr, je me souvins : Amice était la fille du boucher de Southampton et de sa femme.

Une généreuse cohorte de chandelles illuminaient la salle où elle me conduisit car, même au plus beau de l'été, un jour avare filtrait à travers trois petites fenêtres sans volets, aménagées dans le mur extérieur. Six jeunes femmes, les unes assises, les autres debout, s'activaient autour de tables à tréteaux qui faisaient toute la longueur de la pièce. Deux d'entre elles travaillaient à une pièce de broderie qui, à en juger par le motif, devait être une nappe d'autel. Les autres ravaudaient, rallongeaient des vêtements déchirés ou y posaient des pièces, le genre de travaux de couture simples et utiles qui sont une nécessité dans toute maison, y compris la plus humble, mais surtout dans les grandes demeures comme celle de la duchesse Cicely à cette époque.

Quelques femmes levèrent les yeux de leur ouvrage quand nous entrâmes. D'abord indifférentes, elles furent vite gagnées par une hilarité débordante lorsque leurs regards avertis eurent mesuré la discordance entre l'exiguïté de ma tunique bleu et pourpre et ma taille insolite. Je me fis aussi discret que possible.

Amice me présenta :

— Le nouveau hallebardier de la chambre de Monseigneur de Gloucester. Le sergent des livrées n'a pas la taille qui lui convient et comme le duc n'a pas amené de couturière dans sa suite, on nous a demandé de l'aide. Ôte cette unique, maître

colporteur et, si tu as un moment, assieds-toi pendant que je découds les ourlets et les coutures.

J'obéis et m'installai à l'extrémité d'un banc de bois. Normalement, j'aurais dû être dans le hall en ce moment et surveiller la préparation des tables du déjeuner, ou de garde près du duc au cas où il aurait eu un message à transmettre. Mais je ne craignais pas d'être congédié pour ma négligence, même si les hallebardiens se plaignaient de moi haut et fort. On trouverait toujours des excuses pour expliquer ma conduite.

Deux jeunes filles me faisaient déjà les yeux doux mais l'arrivée de la couturière en chef mit instantanément fin à leur manège, ce dont je me réjouis.

— Était-ce à Matt Wardroper que tu parlais ? me demanda Amice Gentle qui, de la pointe de ses ciseaux, décousait avec minutie l'ourlet de ma tunique.

— Mais oui, bien sûr, tu le connais ! J'avais oublié, dis-je.

Et comme son regard interrogateur restait posé sur moi, je lui racontai dans quelles circonstances j'avais déjeuné chez ses parents un mois plus tôt.

— À l'époque, j'étais colporteur. Je n'avais pas encore réalisé combien j'étais las de vivre sans cesse sur les routes, ni décidé de faire appel à la bienveillance du duc. Ta mère m'a parlé de toi ; elle est très fière de ta situation. Elle m'a également parlé du jeune Matthew Wardroper.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-elle. Que le monde est petit ! Quant à Matthew Wardroper, je ne peux pas dire que je le connais bien. Ça non ! Mais j'ai toujours entendu parler de lui dans mon enfance. Les domestiques du manoir de Chilworth venaient souvent à Southampton et ils fréquentaient la boucherie pour y faire des achats ou pour se remplir la panse. Et, bien sûr, ils causaient de maître Matthew, de Sir Cedric et de sa dame.

D'un geste vif, elle coupa les derniers fils et déploya la tunique devant la chandelle.

— Voilà. Je vais pouvoir commencer à recoudre quand j'aurai pris tes mesures. Pour ça, il faudrait que tu te lèves.

Quand je fus debout, Amice passa un étroit ruban autour de mon corps et mesura ma poitrine, puis ma taille, et coupa le

ruban aux longueurs voulues. Tout en s'activant, elle poursuivait son bavardage :

— Bien entendu, j'ai souvent rencontré Sir Cedric et Lady Wardroper lorsqu'ils venaient à Southampton, mais je n'ai jamais vu Matthew enfant. Dès son septième anniversaire, ses parents l'ont envoyé au loin.

— Quelque part dans le Leicestershire, précisai-je en levant docilement les bras comme elle me le demandait.

— C'est bien possible mais je ne m'en souviens pas, repartit Amice avec un petit haussement d'épaule. En fait, je l'avais pratiquement oublié jusqu'à ce que nous venions ici avec Milady. Un jour, par hasard, j'ai entendu un membre de la maison du duc prononcer son nom et, quelque temps plus tard, quelqu'un me l'a montré.

Elle épinglait maintenant fort adroitement les pièces décousues de ma livrée et je l'interrogeai :

— Crois-tu que tu l'aurais reconnu sans cela ?

— Sa figure me disait quelque chose. Il a les traits fins et les cheveux sombres de sa mère, mais ses yeux, il les tient de son père. Sir Cedric est beaucoup plus corpulent.

— Tu as raison, acquiesçai-je. Matthew ressemble à Lady Wardroper. Mais je n'ai jamais vu Sir Cedric.

De nouveau, Amice posa sur moi un regard inquisiteur. Je lui racontai donc ma visite au manoir de Chilworth et, soudain, une question inopinée me monta aux lèvres :

— Connais-tu les bois qui entourent le manoir ?

Ignorant ma question, elle me dit de me relever et ajusta sur moi la tunique bardée d'épingles. Puis, une fois satisfaite, elle me libéra du vêtement qu'elle étala sur la table et se mit en devoir d'enfiler une aiguillée de fil de lin.

— As-tu le temps d'attendre que j'aie terminé ou faut-il que tu reprennes ton service ?

— J'attendrai que tu aies fini, fis-je avec assurance, bien que le regard soupçonneux de la couturière en chef, étonnée que je m'attarde si longtemps, me mît mal à l'aise.

L'aiguille entra dans le tissu et en ressortait, traçant une rangée de points minuscules, merveilleusement nets et précis.

Au bout d'un instant, je reposai ma question. Les yeux noisette se dilatèrent et la gracieuse bouche se pinça.

— Autour du manoir de Chilworth ? répéta Amice d'un air songeur. Je n'y suis guère allée plus de trois fois pour y remplacer une couturière malade. J'ai fait le trajet entre Chilworth et Southampton mais je serais incapable de te le décrire. En revanche, si tu veux en apprendre plus sur la ville, je peux te renseigner.

— Non, répondis-je, j'aurais voulu savoir quelque chose sur les bois qui se trouvent au nord du manoir. As-tu jamais entendu parler d'un sanctuaire perdu au milieu d'une clairière au fond de la forêt ? Réfléchis bien.

L'aiguille demeura quelque temps à l'arrêt et elle fronça consciencieusement les sourcils mais il n'en résulta qu'un hochement de tête.

— Jamais, répondit-elle. Mais je pense qu'il doit s'en trouver un certain nombre. J'ai souvent entendu ma grand-mère parler de villages entiers décimés par la Grande Peste, dont les cottages tombèrent en ruine. Certains ont été reconstruits sur place, d'autres le furent dans des lieux différents... Pourquoi veux-tu savoir ? C'est important ?

— Non, répondis-je car sa question m'avait fait prendre conscience de l'insignifiance de ma préoccupation.

Avec un peu de recul, j'avais du mal à comprendre à présent cette impression de proximité du mal qui s'était emparée de moi dans la clairière silencieuse. Tant d'événements s'étaient succédé depuis que j'en avais presque perdu le souvenir.

— Tu pourrais questionner Matthew Wardroper, suggéra Amice, en coupant le fil d'un petit coup de dents.

— Tu as raison, acquiesçai-je. Je le ferai si j'y pense...

La conversation languissait. Amice reprit son travail et la surveillante, tranquilisée, cessa de nous fixer et se dirigea vers l'autre table pour vérifier le travail sur la nappe d'autel. J'étudiai un instant l'idée de retourner à mon office sans ma livrée et finalement j'y renonçai. Je craignais d'être mal reçu si je me présentais à mon poste en chemise et, de toute façon, Amice n'en avait plus pour longtemps. Jamais encore je n'avais vu coudre d'une main aussi preste et adroite. Elle avait achevé la

seconde couture et s'apprêtait à commencer l'ourlet quand elle me demanda soudain :

— Pourquoi as-tu lâché ton métier précédent ?

— Je crois... je crois que j'étais tout simplement fatigué de cette vie de vagabond, mentis-je, et pour couper court à ce sujet épineux, je demandai : La duchesse doit-elle rester encore longtemps ici ?

— Jusqu'à mercredi prochain, le lendemain du départ du roi et de ses frères pour la France.

La France ! J'avais de nouveau oublié ce nom redoutable et la perspective d'accompagner le duc de l'autre côté de la Manche. C'était plus que je n'avais prévu quand je m'étais laissé piéger dans ce filet. Pouvoir démasquer notre traître dans les jours à venir, à condition déjà qu'il ne frappe pas le premier, était un rêve irréaliste ; et la vanité de chercher une aiguille dans une botte de foin me frappa de nouveau avec force. Car rien ne prouvait que l'un des cinq hommes désignés par Timothy Plummer était le futur assassin. Notre hypothèse m'apparaissait soudain follement optimiste. Mais sur quelle autre piste nous lancer ?

— Tu es bien sérieux tout à coup, remarqua Amice en levant le nez de son ourlet pour me sourire gentiment. Les obligations de ta fonction te pèsent si lourd ?

Je lui rendis son sourire. Je ne m'étais pas encore rendu compte à quel point elle était jolie.

— Ta mère ne se vante pas quand elle chante tes louanges !

Il lui fallut quelques secondes pour saisir ma pensée mais, quand ce fut chose faite, elle se mit à rire et rougit de plaisir.

— Oh ! Il ne faut pas attacher d'importance à ce que dit mère, protesta-t-elle vivement. Elle est terriblement partielle.

— Elle a bien raison. Tu lui ressembles, ajoutai-je.

Ces propos qui ne sonnaient pas très juste, nous les tenions, je crois, pour dissimuler notre embarras car nous étions désormais conscients de l'apparition inattendue d'une attirance mutuelle.

— C'est ce que les gens disent, repartit précipitamment Amice. Mais moi, je ne peux pas le voir. Bien sûr, je suis petite

comme elle, mais j'ai toujours pensé que je tiens aussi de mon père...

Dans son agitation soudaine, elle se piqua le doigt avec son aiguille, poussa un petit cri d'agacement et suça la perle de sang.

Je tendis la main vers la sienne pour m'assurer que le mal était sans gravité mais la retirai brusquement car c'était ridicule de ma part. Amice coupa son fil, planta son aiguille près de celles qui étaient enfilées sur le devant de son corsage, se leva et secoua ma tunique.

— Et voilà, dit-elle en me la tendant mais en évitant mon regard. Voyons si tu te sens mieux dedans.

Sans être parfaitement ajustée, ma livrée était nettement plus confortable et j'y serais moins ridicule aux yeux des autres hallebardiers.

— Merci, dis-je simplement, mais ce seul mot suffit à faire rougir ses joues.

— Si tu en as le temps avant mardi prochain, rapporte-la-moi et je rallongerai les manches...

Ce nouveau rappel de la traversée de la mer fut un choc déplaisant, suivi d'un autre plus pénible quand elle ajouta d'un ton sourd :

— La guerre est quelque chose d'effroyable. Que Dieu te garde !

Jusqu'à cet instant, il ne m'était pas venu à l'esprit que je pourrais être appelé à combattre, mais le bon sens me dit aussitôt que la chose était très improbable. Les chevaliers et les écuyers servants auraient à se battre, mais les serviteurs des maisons royales seraient déployés uniquement pour veiller à la sécurité de leurs maîtres derrière les lignes.

Cependant, il m'apparut inutile d'exposer ce fait à Amice ; je préférerais me délecter de sa douce sollicitude. Comme la surveillante regardait ailleurs, je m'emparai de sa main, la portai à mes lèvres et l'embrassai doucement. Surprise, elle leva les yeux vers moi, rougit violemment puis devint très pâle et retira farouchement sa main. Finies les coquetteries ! Elle sursauta quand la couturière en chef l'interpella :

— Amice ! Si tu en as terminé avec la tunique du hallebardier, on a besoin de toi pour la nappe d'autel. Personne ici ne réussit comme toi le plumetis.

— Je viens, maîtresse Vernon, répondit Amice, en m'adressant un dernier regard sous ses cils.

Elle fit demi-tour, se hâta vers les brodeuses groupées à l'extrémité de la table et me tournait le dos quand je sortis. Il ne me restait plus qu'à retrouver mes devoirs et mes problèmes.

CHAPITRE XI

Mes camarades ne se plaignirent pas de mon absence prolongée, ou seulement à mon insu. Je saisis quelques murmures grinçants quand je me présentai au premier hallebardier de la chambre, mais rien ne fut ouvertement formulé, ce qui, à la réflexion, me parut un peu troublant. Mes camarades de travail avaient-ils le sentiment que j'étais différent ? Que je n'étais pas vraiment un des leurs ? L'impression que j'étais là sous un faux prétexte ? Si oui, notre assassin potentiel savait peut-être que je jouais double jeu. Soupçonnait-il mon véritable objectif ? J'essayai de chasser ces sombres idées et de m'absorber dans mes fonctions avec tant d'ardeur que les soupçons s'évanouiraient d'eux-mêmes.

Je n'eus pas de mal à me faire attribuer l'honneur de servir le duc au dîner ce soir-là, mes confrères étant tout disposés à troquer l'ennui du service contre quelques heures de loisirs et de liberté. Comble de chance, Humphrey Nanfan et Stephen Hudelin avaient également été choisis pour servir Sa Grâce. Si Matthew ne s'était pas trompé, et que Ralph Boyse, Jocelin d'Hiver et Geoffrey Whitelock étaient aussi présents, je les aurais tous sous les yeux, ce qui me donnerait au moins une heure de tranquillité d'esprit puisqu'il s'agissait là de nos cinq principaux suspects.

Comme me l'avait dit Humphrey, les officiers de la maison dînaient une heure plus tôt que le duc et ses invités et, cet après-midi, nous étions placés en fonction de nos postes respectifs. Entre les deux tables disposées le long des murs nord et sud dans le hall, on avait ajouté des tréteaux pour les domestiques de la duchesse d'York et ceux de son fils. À quatre heures, nous nous assîmes pour dîner et j'explorai la rangée des femmes de la duchesse Cicely à la recherche d'Amice Gentle. Je finis par la

repérer à une table éloignée de la mienne et levai la main pour la saluer. En réponse, elle inclina la tête mais, malgré la distance, je crus percevoir qu'elle aurait préféré que je m'en abstienne car elle se détourna rapidement pour parler à sa voisine.

Mortifié par la rebuffade, je me consolai en dévisageant une femme de service arrivée avec la suite du duc de Gloucester, beauté majestueuse, très agréable à regarder. Elle était trop éloignée pour que je puisse juger de son teint, mais j'appréciai l'ovale délicat de son visage encadré d'une capuche blanc de neige et sa bouche aux lèvres gourmandes.

Assis près de moi sur le banc – il semblait s'être constitué mon ange gardien –, Humphrey m'envoya un coup de coude dans les côtes :

— C'est Berys Hogan, souffla-t-il, la suivante de Lady Catherine, la bâtarde de Sa Grâce. La petite est venue rendre visite à sa grand-mère et doit repartir avec la duchesse à Berkhamsted après que nous aurons mis les voiles vers la France.

— Berys Hogan, répétais-je en fronçant les sourcils. J'ai déjà entendu prononcer ce nom.

Les serveurs s'avançaient vers nous avec les plats. Nous étions vendredi et c'était du poisson. Saisissant avec entrain couteau et cuiller, Humphrey gloussa :

— Ça ne m'étonne pas ! Ici, les ragots se propagent vite. La belle Berys est fiancée à Ralph Boyse, le garçon placé de l'autre côté, au milieu des écuyers de la maison, mais elle le cocufie avec Lionel Arrowsmith. Lionel est un des quatre écuyers servants de Sa Grâce. Il est très facile à repérer : c'est celui qui a déjà l'air de revenir de la guerre.

Je ne pris pas la peine de regarder du côté de Lionel, mais partageai mon attention entre mon assiette, Ralph Boyse et Berys Hogan. D'après ce que je pouvais voir, Ralph était un homme jeune et mince, du même âge que le duc et que moi, pourvu de cheveux très noirs et d'un teint mat. Si l'on ne m'avait déjà dit que sa mère était française, j'aurais deviné la présence de sang étranger dans ses veines : il était trop basané pour être vraiment anglais. Son beau visage aux traits impassibles avait

une expression sévère et secrète. Mais, à cet instant, en réponse à une remarque de son voisin, il se mit à rire, ce qui le transforma subitement et me fit penser aux jeux de physionomie du duc dont les traits naturellement austères pouvaient s'illuminer soudain, contre toute attente, égayés par l'humour.

En attendant que Matthew Wardroper paraisse pour m'indiquer les deux autres, je gravai dans mon esprit le visage de Ralph Boyse. J'aurais sans doute pu questionner Humphrey Nanfan qui m'aurait volontiers désigné Jocelin d'Hiver et Geoffrey Whitelock, mais je ne voulais pas éveiller inutilement sa curiosité en manifestant de l'intérêt pour eux. De plus, j'étais satisfait pour l'instant d'observer Ralph Boyse qui, sans en avoir l'air, suivait lui-même les échanges de regards entre Berys Hogan et Lionel Arrowsmith. Plusieurs fois au cours du repas, Lionel leva son gobelet en direction de Berys, laquelle baissait alors les yeux, simulant un embarras juvénile que démentait l'hilarité irrépressible qui secouait ses épaules. Elle ne se gênait d'ailleurs pas pour gratifier Lionel de regards encourageants et de sourires aguicheurs. La semonce et les avertissements de Timothy adressés à Lionel qui, selon lui, jouait un jeu dangereux me revinrent à l'esprit. Sachant à présent ce que j'ignorais alors – Berys était une domestique chargée de la fille de Sa Grâce –, Lionel m'apparut plus téméraire que je n'avais imaginé. Si une crise éclatait, il serait doublement exposé, à la colère du duc et à celle de Ralph Boyse.

Le repas tirait à sa fin et les serveurs attendaient avec une impatience non dissimulée le moment où ils pourraient desservir les tables et faire disparaître les tréteaux afin de dresser de nouveau le couvert pour le duc et les gens invités à partager son dîner. Nous avalions en hâte nos dernières bouchées et gorgées quand l'intendant se leva et frappa solennellement le sol de son bâton de commandement. Quand il eut obtenu l'attention générale, il nous harangua :

— Demain soir, Sa Grâce le duc de Gloucester et Sa Grâce la duchesse d'York donneront un banquet et une mascarade en l'honneur de Leurs Altesses le roi Édouard et la reine Élisabeth, de Sa Grâce le duc de Clarence et autres hôtes de marque. Tous

les écuyers et les hallebardiers sans exception seront de service et donneront le meilleur d'eux-mêmes. Vous vous rassemblez dans le grand hall demain matin, avant le petit déjeuner, pour recevoir vos instructions.

Là-dessus, après une majestueuse inclinaison de tête, l'intendant quitta le hall d'un pas lent et mesuré. Une rumeur consternée suivit sa disparition.

— Le festin et la fête avant l'embarquement ! soupira Humphrey. Nous aurions dû nous en douter. Tout le monde s'y attendait un peu, j'imagine, mais en espérant que le roi ou Monseigneur de Clarence jouerait les amphitryons.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je dans mon ingénuité.

En face de nous, Stephen Hudelin se leva de son banc et cracha dans les jonchées :

— Ça signifie « sacré foutu boulot » ! Voilà ce que ça signifie !

Je regardai Humphrey qui acquiesça laconiquement :

— On va nous tuer de travail... En attendant, nous ferions mieux d'aller voir si tout est en ordre pour le dîner de Sa Grâce. Pas la peine de s'inquiéter à l'avance pour demain.

Situé dans une des tours, le dortoir des hallebardiers de la chambre du duc de Gloucester était une pièce étroite et mal aérée. Là, onze d'entre nous – dix hommes venus de Middleham avec Sa Grâce plus moi – dormions alignés trop près les uns des autres sur des paillasses et entassions nos possessions personnelles : rasoirs, savons, chemises et le reste dans des sacs de lin que nous rangions sous notre oreiller. Ainsi, le peu de temps libre dont nous disposions, nous le passions dans la promiscuité de nos camarades, si bien que c'était une bonne chose que nous fussions très occupés par nos fonctions. D'après Humphrey Nanfan, les dortoirs de Middleham, de Sheriff Hutton et ceux des autres résidences du duc étaient nettement plus confortables que ce logement temporaire au château de Baynard ; mais ses belles paroles n'éveillaient pas en moi l'envie d'abandonner la vie que j'avais choisie pour l'honneur transitoire d'appartenir à une maison royale.

Nous avions un court répit entre notre dîner et celui du duc et, comme j'avais bu trop de vin, j'allai aux lieux d'aisances pour soulager un besoin naturel. Puis, étant à deux pas du dortoir, je voulus changer de chemise car il avait fait chaud et humide et je n'avais pas arrêté de la journée. Je pensais trouver le dortoir plein de hallebardiers qui n'étaient pas de garde mais, après la chaleur du jour, ils avaient préféré sortir pour profiter de la fraîcheur qui commençait à tomber. Tous sauf un, celui qui, accroupi devant ma paillasse, explorait le contenu de mon sac. Il était si absorbé par sa besogne qu'il ne m'entendit pas entrer. Je m'approchai doucement derrière lui et posai la main sur son épaule. Stephen Hudelin poussa un glapissement et sauta sur ses pieds.

— Je te croyais dans le grand hall en train d'aider Humphrey Nanfan et je te découvre au dortoir fouinant dans mes affaires. Qu'est-ce que tu espères y trouver ?

— Rien... bredouilla-t-il. C'est-à-dire que je te croyais à la garde-robe¹⁰. C'est ce que tu avais dit.

— Et tu as profité de l'occasion pour explorer mon sac. Encore une fois, pour quelle raison ? Que pensais-tu trouver ?

— Il faut que je me rase et j'ai égaré mon rasoir... Je n'avais pas le temps de demander à quelqu'un la permission et j'ai pensé que tu ne serais pas fâché si j'empruntais le tien.

En débitant ce prétexte qu'il estimait plausible, Stephen recouvra son aplomb et ajouta sur un ton belliqueux :

— Tu n'es pas fâché, hein, colporteur ?

— Je ne suis plus colporteur, répondis-je calmement, ignorant la provocation. Non, je ne suis pas fâché. Le voici !

Je me penchai et ramassai le rasoir au milieu de mes affaires qu'il avait éparpillées par terre. La dernière chose à faire était de nourrir les soupçons de Stephen en insinuant que je ne le croyais pas.

— Prends-le, je t'en prie. Tu as tout juste le temps de te raser avant qu'on soit de service. As-tu du savon ? J'en ai, si tu veux. Du savon noir de Bristol.

¹⁰ Lieu où l'on rangeait les chaises percées. (*N.d.T.*)

Il secoua la tête et, sous sa crinière rousse, ses yeux flamboyèrent l'espace d'une seconde d'une lueur aussi ardente. J'ôtai ma tunique et changeai de chemise ; indécis, il oscillait d'avant en arrière, la main crispée sur mon rasoir. Dérouté que j'aie accepté volontiers son histoire et prêté de bonne grâce ce qu'il demandait, il cherchait désespérément à comprendre ce que j'avais dans la tête. Pour finir, il jeta le rasoir, poussa un juron et grommela que, tout compte fait, il n'allait pas se raser. Il quitta la pièce d'un pas lourd.

— Tu as intérêt à te dépêcher ! Il est presque cinq heures, lança-t-il.

Tout en passant les lacets de ma chemise dans les œillets correspondants en haut de mes chausses, je me demandai ce que maître Hudelin espérait découvrir. La preuve que je n'étais pas colporteur mais un agent du duc ? Si tel était le cas, l'ironie des choses voulait qu'il eût à la fois tort et raison. Quelle autre information espérait-il dénicher pour ses maîtres, les Woodville ? Que quelqu'un avait eu vent de leur complot contre la vie du duc Richard ?

Mais, d'abord, la famille de la reine serait-elle assez téméraire pour tenter d'organiser la mort du duc ? Oserait-elle prendre le risque de renoncer à la munificence et à la magnanimité du roi dont dépendait la fortune de ses membres ? Et, si oui, quelle raison serait assez puissante pour y décider ceux-ci ?

« Pourquoi ? » Cette question m'obsédait car la découverte du mobile nous révélerait l'identité du tueur. Le motif qui faisait de la mort du duc de Gloucester une nécessité résoudrait le mystère. Je remis ma tunique que je laçai lentement, mais nulle illumination soudaine ne vint éclairer les ténèbres où je tâtonnais.

Dans le sillage de Stephen Hudelin, je descendis l'escalier en colimaçon qui menait à la galerie des ménestrels au-dessus du grand hall. Sur le palier situé à mi-hauteur, je dus m'aplatir contre une porte pour laisser passer trois hommes d'armes qui montaient sans se presser, nullement gênés de me faire attendre, et qui m'accordèrent un bref coup d'œil. Quand le premier, aux épaules impressionnantes, arriva à ma hauteur, je fus forcé de me plaquer contre une porte et me rendis compte

qu'elle était entrebâillée. Elle s'entrouvrit en grinçant, ce qui me fit chanceler, et je saisis la poignée pour recouvrer mon équilibre. Les hommes d'armes plaisantèrent grassement mais je n'avais que faire de leurs quolibets. J'étais seulement conscient du calme qui suivit l'arrêt soudain des chuchotements de conspirateurs que j'entendais inconsciemment depuis quelques instants. Le bruit cessa quand la porte s'entrouvrit et il me parut presque entendre les respirations retenues dans la pièce derrière moi. En fin de compte, j'attendis stupidement la disparition des hommes d'armes dans les spirales de l'escalier avant de pousser tout grand la porte et d'entrer dans la pièce.

Elle était vide. Si petite fût-elle, une seconde porte la desservait dans le mur d'en face. En deux enjambées je l'atteignis, l'ouvris à la volée mais il n'y avait personne. Un autre escalier, anormalement étroit, s'enfonçait dans les entrailles du château. En me tournant de côté, les mains plaquées sur le mur rugueux, je descendis quelques degrés glissants avant d'admettre que j'étais embarqué dans une entreprise sans espoir. Où que me mènent ces marches, je n'y trouverais plus mes proies. Les deux individus qui s'entretenaient avec véhémence avaient déjà dû se fondre parmi leurs semblables dans l'infatigable fourmilière qu'était le château de Baynard.

Je revins sur mes pas et m'arrêtai pour jeter dans la pièce un bref regard sans illusion. Mis à part un siège, elle ne contenait rien ; il n'y avait même pas de joncs sur le sol mais un tapis de poussière qui disait que la pièce était rarement utilisée ; ce que prouvait aussi le grincement accentué des gonds de la porte sous mon poids. Immobile, je me creusai la tête, à la recherche d'un mot ou d'une phrase qui pourrait avoir pénétré ma conscience, mais rien ne vint. Il ne restait qu'une impression d'urgence et surtout de secret, née de la rapidité avec laquelle les conspirateurs s'étaient évanouis quand ils s'étaient sentis menacés.

Était-ce deux hommes qui parlaient ? Un homme et une femme ? Deux femmes ? Non, sûrement pas deux femmes. Sans bien savoir pourquoi, j'en étais sûr. Naturellement, il s'agissait peut-être d'un innocent entretien entre deux membres de l'une ou l'autre maison. Mais alors, pourquoi cette fuite précipitée ?

Je soupirai. N'ayant rien résolu mais avec la forte conviction que, si j'étais entré résolument dans la pièce, j'aurais découvert quelque chose de la plus grande importance, je descendis dans le grand hall pour remplir mes devoirs à la table du dîner.

J'étais si préoccupé que je commis plusieurs erreurs en effectuant mon service et j'encourus la juste colère du premier hallebardier de la chambre. Et deux fois au moins, je croisai le regard narquois du duc Richard sous la courbe ironique de ses fins sourcils noirs ; mais il ne fit aucune réflexion, pas même lorsque, le genou fléchi, je lui offris un plat de crevettes à la moutarde et le retirai avant qu'il ait le temps d'en prendre une cuillerée. Ce furent le hoquet horrifié de Humphrey Nanfan et le rire enchanté de Lady Catherine Plantagenêt qui me ramenèrent sur terre. Rouge d'embarras, je réparai promptement ma bétise et me retirai au fond du dais pour attendre le prochain service qui arriverait des cuisines. Néanmoins, me dis-je, il faut de toute urgence trouver moyen de glisser un mot à Timothy Plummer. Il faut absolument qu'il dise au duc de me traiter comme il le faisait des autres domestiques, ou la suspicion en bourgeon allait éclore en certitude.

Malgré mes maladresses fréquentes, je ne pouvais cesser de me torturer la cervelle à la recherche de la formule, de la phrase ou du simple mot qui avait dû se graver dans ma mémoire pendant que j'entendais cette conversation chuchotée. Mais je ne retrouvais que cette sensation de conspiration, preuve évidente qu'il ne s'agissait pas d'une banale causerie entre amis ou confrères. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincu que j'avais été à deux doigts de démasquer notre tueur potentiel. Je maudissais la lenteur de mes réactions.

Précédés par les arômes délicieux du second service qui envahissaient mes narines et ravivaient ma faim, une file de valets contournaient la tenture qui séparait le grand hall des cuisines. Je les regardais parcourir la longueur de la salle jusqu'au dais, leur plateau d'argent dressé à hauteur de l'épaule. Matthew Wardroper eut quelque peine à capter mon attention.

— Là-bas, chuchota-t-il sans desserrer les dents, debout sous la torchère à gauche de la voûte : c'est Jocelin d'Hiver, que

maître Plummer croit être à la solde des Bourguignons. Et celui qui s'approche du fauteuil de Sa Grâce, c'est Geoffrey Whitelock, probablement employé par le roi pour espionner son frère.

Matthew s'éloigna, me laissant étudier les deux jeunes gens. Jocelin d'Hiver était petit et mince ; il avait des traits aigus, comme ceux d'un oiseau, des yeux noirs et un regard vif et perçant, sans cesse en mouvement. Geoffrey Whitelock était aussi blond que l'autre était brun ; grand, beau, élancé, il avait les manières charmantes et la régularité de traits d'un patricien. De tous les écuyers de la maison de service ce soir, c'était celui qui semblait le plus à l'aise avec son maître. La tête gracieusement inclinée au-dessus de son fauteuil, il accueillait avec un sourire admiratif tous les propos de Sa Grâce.

Humphrey Nanfan me poussa du coude quand les serveurs passèrent sous le dais et qu'il fut temps de présenter de nouveau au duc et à ses invités – limités ce soir aux premiers officiers de sa maison – un brochet sauce galantine, avec une garniture d'oignons, d'ail et de bourrache. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cet accompagnement produirait une explosion d'haleines puantes telle que les avances amoureuses les plus ardentes, aux heures ténébreuses de la nuit, ne sauraient émouvoir quiconque. Cette fois, je réussis à concentrer mon esprit sur ce que j'avais à faire et me tirai sans autre sottise de ma tâche.

Quand enfin le repas s'acheva, on débarrassa les couverts et retira les tables afin que le duc et sa mère profitent plus agréablement des distractions de la soirée. Ce soir-là, on avait fait appel aux talents familiers des ménestrels de la maison pour accompagner la danse et à la troupe d'acrobates de Sa Grâce. Ces derniers firent mourir de rire Lady Catherine qui, forte de ses sept ans, poussa les hauts cris quand sa suivante, assistée de deux aides, l'emmena au lit. Berys Hogan n'était pas de service ce soir-là ; je notai qu'elle demeura parmi nous dans le hall.

À l'âge de soixante ans, la duchesse Cicely exhibait toujours les vestiges d'une beauté qui lui avait valu dans sa jeunesse le

surnom de Rose de Saron¹¹. Elle parlait à son fils qui l'écouta, approuva de la tête, lui baisa la main et se tourna pour scruter les rangs de ses serviteurs. Il finit par trouver le visage qu'il cherchait.

— Ralph ! appela-t-il. Une chanson ! Sa Grâce souhaite entendre celle que tu as chantée l'autre soir, celle du trouvère du nord de la France. As-tu ton instrument ici ou faut-il que tu ailles le chercher ?

— Je l'ai avec moi, Votre Grâce.

Ralph Boyse fit signe à un page qui flânait alentour dans l'espoir de se voir confier une mission qui romprait l'ennui de l'oisiveté. Le page s'avança et tendit sa flûte à Ralph.

Mon intérêt pour la suite des événements tomba aussitôt car, je l'ai déjà dit, je n'ai pas l'oreille musicienne. Pour moi, la musique ressemble à s'y méprendre aux sons produits par un matou qui courtise sur les toits la chatte de son cœur ; une faiblesse désolante, j'en suis conscient, car on dit que la musique est la nourriture de l'âme, auquel cas je n'ai connu jusqu'alors qu'une longue famine. Mais on dit par ailleurs que ce que l'on n'a jamais connu ne vous manque pas, et je peux témoigner de la vérité de cette observation. Je m'appuyai contre le mur, fermai les yeux et laissai mes pensées dériver une fois de plus vers les murmures proférés par les voix chuintantes et franchement sinistres que j'avais surprises.

Comme une bulle qui remonte péniblement à la surface d'une mare, un mot se détacha de l'espace trop plein de ma mémoire et éclata : « démon ». Je le laissai flotter quelque temps dans ma tête, le considérant sous tous ses angles ; mais, pour finir, je ne pus me convaincre que tel était le mot que j'avais réellement entendu. Qui aurait pu parler de façon si pressante d'un esprit

¹¹ Les Anglais disent : *Rose of Raby*. D'après l'Oxford Dictionary, *Raby* est une forme obsolète de *rabbi* : rabbin. L'expression anglaise pourrait être une forme irrespectueuse de *Rose of Sharon*, Rose de Saron, épithète de la bien-aimée du Cantique des cantiques. (N.d.T.)

des ténèbres ? N'était-ce pas plutôt le mot « domaine¹² » ? Mes conspirateurs avaient-ils discuté d'un sujet ayant à voir avec les terres domaniales et la dévolution des biens ? Ou n'était-ce pas plutôt mon esprit tout simplement qui me jouait des tours, me fournissant de fausses pistes afin de pouvoir se reposer de mes incessantes interrogations ?

Mon instinct m'avertit que la chanson de Ralph Boyse allait s'achever et je me tins prêt à participer aux applaudissements. Maintenant que je lui prêtais toute mon attention, mon oreille insensible me disait que Ralph avait une voix belle et puissante, et qu'il ponctuait avec talent les mots du refrain et des couplets de volées de notes répétées par sa flûte. Après un dernier trille exécuté sur son instrument, sa voix s'éleva, claire et sans accompagnement.

« C'est la fin. Peu importe ce qu'on dit, je dois aimer. »

Un silence précéda l'explosion d'applaudissements enthousiastes déclenchée par le duc de Gloucester et sa mère. Je m'y joignis, bien sûr, mais le front plissé : une nouvelle énigme se présentait à moi. Ces derniers mots qui m'étaient familiers, où donc les avais-je entendus ?

¹² *Demon, demesne*, en anglais, la prononciation est proche. (N.d.T.)

CHAPITRE XII

Bien sûr ! Lady Wardroper avait fredonné cet air et m'avait chanté ces paroles trois semaines plus tôt au manoir de Chilworth, exactement les mêmes. C'était, m'avait-elle dit, la chanson d'un trouvère intitulée *C'est la fin*. Était-ce pure coïncidence si je l'entendais de nouveau ce soir ? Peut-être. Peut-être pas et, dans ce cas, il y avait probablement plus d'une explication parfaitement rationnelle à ce concours de circonstances. Matthew Wardroper avait pu apprendre la chanson à Ralph Boyse depuis son arrivée à Londres. Par ailleurs, Ralph étant à demi français, il y avait de bonnes chances qu'il la connût déjà.

Le spectacle semblait sur le point de s'achever ; le duc et sa mère hésitaient entre rappeler les acrobates et demander aux ménestrels de jouer une dernière mélodie pour clore la séance. Ils décidèrent finalement qu'il ne fallait pas abuser des bonnes choses, et le duc Richard, toujours soucieux du bien-être de ses serviteurs – d'où, je pense, leur dévotion indéfectible –, rappela que la journée du lendemain serait chargée et qu'il fallait nous reposer aussi bien que possible cette nuit. Là-dessus il se leva et escorta la duchesse Cicely jusqu'à la sortie du hall, nous laissant achever nos tâches avant de nous réfugier dans nos lits.

Mais quand les premiers officiers de la maison se furent dispersés, l'envie de dormir se dissipa incontinent chez les plus jeunes qui se lancèrent dans des jeux tapageurs et dépensèrent l'ardeur dont leur rude journée n'était pas venue à bout. Humphrey Nanfan et un écuyer de la reine s'affrontèrent à la lutte et les spectateurs surexcités soutenaient leur favori et prenaient des paris sur l'issue du combat. Mon devoir m'obligeait à miser sur Humphrey que j'encourageais à pleine

gorge pendant que lui et son adversaire s'étrépaient au milieu des jonchées, haletants et rugissants, acharnés à vaincre.

— Plus de moyens que de science, ces deux-là, proféra une voix derrière moi.

Je me retournai. C'était Ralph Boyse qui venait de parler. À cet instant, les deux lutteurs au sol roulèrent vers nous et Ralph se précipita vers la chaise où il avait posé sa bombarde. Trop tard. La chaise avait été renversée et la bombarde gisait dans les joncs.

— Jeunes imbéciles ! cria-t-il furieux. Regardez ce que vous avez fait ! Vous auriez pu briser ma bombarde !

Une bombarde ! Lady Wardroper avait évoqué cet instrument, juste après m'avoir parlé de la chanson que Ralph venait de jouer. Une autre coïncidence ? Comment pourrait-il en être autrement ? Hélas, les coïncidences me mettent toujours mal à l'aise, en dépit du fait qu'elles se produisent, et même souvent.

Néanmoins, je ne pus m'empêcher de me tourner vers Ralph Boyse et de le questionner :

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, ton instrument est bien une bombarde bretonne ? Elle est plus petite que nos chalumeaux anglais.

Il hocha la tête mais ne prit pas la peine de me retourner mon sourire.

— À mon avis, elle a un son plus doux, répondit-il et son intérêt s'aviva : Tu as quelques connaissances en musique ?

— Non ! Je n'ai absolument pas d'oreille. Mais je crois reconnaître les instruments. En fait, j'ai entendu parler il y a peu des bombardes en même temps que de la chanson dont tu nous as régales ce soir.

Il haussa les épaules puis me dévisagea carrément :

— C'est toi le nouveau hallebardier ? Le colporteur à qui Sa Grâce a donné une place dans sa maison pour le récompenser de services rendus ?

— J'ai eu cette chance, dis-je en m'inclinant légèrement. Mais je ne m'étais pas rendu compte que ma renommée s'était répandue.

Ralph Boyse marmonna quelques mots indistincts, me soumit encore un instant à son regard pénétrant puis se détourna vers quelqu'un d'autre. Entre-temps, le corps à corps entre Humphrey Nanfan et son adversaire avait pris fin sans qu'un vainqueur se fût nettement distingué et d'autres garçons s'étaient engagés dans des épreuves de force analogues. Pourtant, les gens commençaient à se disperser ; ceux qui redoutaient la journée éprouvante du lendemain allaient se coucher ; d'autres quittaient le château pour profiter du doux crépuscule estival. Pour ma part, j'espérais que l'air pur au sommet du château m'aiderait à clarifier mes idées et, une fois parvenu à l'étage du dortoir des hallebardiens, je continuai de monter jusqu'à une porte encastrée dans le mur extérieur qui donnait accès à un étroit passage entre deux tours.

De là, on avait vue sur la rivière où la navigation était encore intense malgré l'heure tardive. Des vaisseaux traversaient l'eau luisante que le soleil couchant teintait de rose et d'orange. Une longue rangée de collines émeraude fermaient l'horizon, veinées d'ombres bleutées. Des nuages passaient sereinement au-dessus de ma tête, leurs volutes inférieures nacrées par la lumière qui s'estompait. Je me penchai contre la pierre froide et grise d'une tour et fermai les yeux, songeant avec plaisir à la nuit qui s'annonçait et à la paix de cette petite mort que Dieu nous envoie à la fin de chaque jour pour que, raffermis, nous puissions affronter les épreuves et les tribulations du suivant.

Je faillis m'endormir sur place tant j'étais fatigué et repris conscience quand mon menton tomba sur ma poitrine. Je m'obligeai à quitter l'appui du mur et m'avançai vers l'autre côté du parapet d'où je découvris une petite cour intérieure sur laquelle donnait la boulangerie du château. De la fumée s'échappait des trous pratiqués dans le toit et des lumières brillaient à toutes les fenêtres. Pendant que la plupart des serviteurs se reposaient, les boulangers préparaient les miches pour le lendemain ; ce soir, ils auraient à confectionner aussi des gâteaux et des tartes, des bouchées et des sucreries pour le banquet de demain.

Il faisait presque nuit, à présent, et le jour d'été déclinait lentement vers sa fin. Un mouvement dans un coin de la cour

attira soudain mon attention et je vis Lionel Arrowsmith et Berys Hogan sortir de l'ombre. Le bras autour de sa taille, Berys soutenait Lionel qui, de l'autre côté, pesait lourdement sur sa béquille et sur sa jambe valide. Au cours de leur lente et pénible progression vers une porte à l'autre angle de la cour, ils s'arrêtaient de temps à autre pour échanger de longs baisers et les caresses qu'autorisait l'état de Lionel. J'admirai sans réserve la ténacité de l'écuyer servant qui surmontait toutes ses difficultés personnelles pour retrouver clandestinement Berys Hogan.

Je poursuivis mon guet mais reculai un peu derrière le parapet, car si l'un d'eux avait levé les yeux, il aurait pu me voir. En fait, je n'avais pas à m'inquiéter vraiment ; les amoureux étaient beaucoup trop captivés l'un par l'autre pour se soucier de ce qui se passait ailleurs. Ils atteignirent enfin la porte dans le mur. Avant de pousser le verrou, Berys passa les bras autour du cou de Lionel et ils échangèrent de tendres baisers. Puis, libérant ses lèvres, Berys posa sa joue contre celle de Lionel, si bien qu'elle voyait derrière lui par-dessus son épaule. Soudain, elle se raidit et releva la tête comme si elle avait aperçu quelque silhouette embusquée dans l'ombre. Évitant une nouvelle tentative de Lionel désireux de l'embrasser, elle ouvrit la porte et le fit entrer aussi vite qu'elle le pouvait, puis referma soigneusement derrière elle. Je n'osai quitter mon abri pour avoir une meilleure vue et j'attendis dans l'espoir que le mystérieux voyeur, s'il y en avait un, se montrerait.

Pendant un instant, la cour parut déserte, à l'exception du mitron qui passait de temps en temps le cou à la fenêtre de la boulangerie pour se rafraîchir et respirer l'air du soir. Pensant avoir mal interprété le comportement de Berys, j'allais abandonner les lieux et gagner le dortoir quand un homme s'avança furtivement dans mon champ de vision, traversa la cour et disparut comme les deux autres par la porte dans le mur.

Je le reconnus instantanément. C'était Ralph Boyse.

Une fois encore, comme quatre nuits plus tôt à *La Tête du Sarrasin*, j'étais étendu les yeux grands ouverts sur ma pailleasse

tandis que mes camarades ronflaient et marmonnaient dans leur sommeil.

J'essayais vainement de comprendre ce que j'avais vu ce soir. Ralph avait été témoin de la rencontre de sa fiancée et de Lionel Arrowsmith mais, loin d'être en proie à une jalousie féroce et de se ruer sur eux pour les séparer, il avait paru satisfait et n'était pas intervenu. Pourquoi ? Était-il tombé sur eux par hasard ou espionnait-il Berys qu'il soupçonnait de le bafouer ? Mais si j'avais raison et qu'elle l'avait réellement vu, que faisait-elle en ce moment ? Était-elle partie à sa recherche pour essayer de se faire pardonner ? En train d'inventer tout un roman sur la compassion qu'elle éprouvait à l'égard de Lionel et de sa triste condition présente ? Pas un homme ne serait assez fou pour avaler un mensonge si grossier ! Non, non ! Elle pouvait faire mieux que ça, et sans doute le ferait-elle. Selon mon expérience, les femmes trompent plus intelligemment que les hommes. Peut-être que Berys n'avait rien vu mais simplement senti qu'on les observait, elle et son amant ; dans le doute, elle avait opté pour la solution optimiste et s'était convaincue qu'elle avait tout imaginé. Quant à Ralph, son caractère l'incitait peut-être à ruminer une vengeance sanglante plutôt qu'à réagir sur le coup. Il fallait que j'essaie d'alerter Lionel pour qu'il se tienne sur ses gardes, et de convaincre Timothy de lui faire entendre raison à propos de Berys Hogan. Demain, me dis-je en me retournant pour la centième fois, demain pourrait être un jour intéressant, à condition que je reste éveillé assez longtemps pour jouer mon rôle.

Je fermai résolument les yeux et m'enjoignis de dormir avec une conviction telle que ce qui m'éveilla fut le premier hallebardier de la chambre qui cognait allègrement avec son bâton de commandement sur la porte de bois :

— Tout le monde debout ! Tout le monde debout ! Le point du jour ! Le point du jour !

Il n'avait pas tort : l'aube se glissait déjà à travers les fentes étroites des fenêtres sans volets.

Autour de moi, les hallebardiers se levaient sans entrain, s'étiraient à s'en faire craquer les articulations ou frottaient leurs yeux encore lourds de sommeil. Les jurons volaient de

toutes parts tandis que nous tâtonnions dans la pénombre à la recherche de nos bottes, chemises et tuniques où nous enfiliions de force des membres qui semblaient de plomb. Comme toujours, on se disputait aigrement la propriété de vêtements tous semblables, on s'accusait mutuellement de vol et, pour finir, tout se résolvait avec un bon vouloir surprenant et nous étions prêts à faire face au jour nouveau. Après avoir patienté en colonne devant les lieux d'aisances du château, nous descendîmes dans la cour intérieure pour nous arroser la tête sous les pompes et pour raser – taillader serait plus juste – nos mentons gris de barbe avec de l'eau glacée. Je me souvins alors d'un rêve que j'avais dû faire juste avant de m'éveiller et qui s'accrochait à moi, aussi collant qu'une toile d'araignée.

J'étais debout au milieu de la clairière perdue dans les bois près du manoir de Chilworth et je revivais la présence toute-puissante du mal lorsque Timothy Plummer faisait soudain son apparition, marchant vers moi entre les arbres.

— Est-ce le mot « démon » ou le mot « domaine » ? me demandait-il avec emportement. Il est important que je le sache pour le salut de Sa Grâce.

— Ni l'un ni l'autre, répondais-je avec assurance. C'est...

Mais le rêve avait brutalement pris fin.

Il était vain que je fouille ma mémoire à la recherche du mot défaillant. Au plus profond de moi, je devais savoir exactement ce que j'avais entendu par surprise, mais ce mot m'avait échappé dans mon sommeil comme il m'échappait à présent que j'étais éveillé, quels que fussent mes efforts pour l'évoquer.

Le grand hall du château de Baynard baignait dans la lumière de multiples torchères et des candélabres d'étain suspendus au chevron central, hérissés de bougies de cire parfumée. Au cours de cette journée harassante, les dalles du sol soigneusement balayées avaient été couvertes de joncs mêlés à des brassées de fleurs éparpillés sur les dalles. Depuis l'aube, les cuisines bourdonnaient comme des ruches et l'odeur des viandes rôties qui tournaient lentement sur leur broche nous faisait tous saliver. On avait sorti les tapisseries pour garnir les murs et leurs coloris flamboyants dotaient d'un éclat inusité la pierre

sombre. Nappées de linon blanc, les tables ployaient sous le poids de la vaisselle d'or et d'argent.

Le duc, magnifiquement vêtu de velours cramoisi et de drap d'or, sa mère, resplendissante dans un damassé de soie noire, et les premiers officiers de leurs maisons respectives groupés autour d'eux attendaient sur les marches de la cour intérieure leurs invités que l'intendant menait ensuite jusqu'à leur place dans le hall. De ma position près de Stephen Hudelin, coincé contre un buffet chargé de vins et de plats de garnitures, je ne perdais pas une entrée et riaais en moi-même des bousculades liées à la préséance et des discussions avec l'intendant sur la disposition des places à table qui en découlait. Tous les hommes présents brûlaient de faire valoir leur importance et toutes les femmes les pressaient d'y réussir.

La plupart des invités tôt venus étaient pour moi des visages anonymes. L'un d'eux pourtant m'impressionna : peau basanée, nez busqué, yeux luisants couleur de châtaigne, buisson de barbe noire et frisée, large sourire tout en dents, il m'intrigua suffisamment pour que je questionne Stephen Hudelin sur son identité. Et j'entendis prononcer pour la première fois le nom d'Édouard Brampton. Né Duarte Brandao, ce Juif portugais venu faire fortune en Angleterre s'était converti au christianisme ; il avait habité un certain temps la maison des Convertis dans le Strand. Il avait choisi son prénom en l'honneur du roi Édouard, son parrain lors de son baptême. À l'époque, il s'appelait encore maître Brampton car son titre de chevalier lui fut conféré par le duc Richard bien des années plus tard, après que le duc avait été couronné roi. Bien entendu, je l'ignorais alors mais nos routes allaient se croiser plus tard en raison de notre attachement commun à la maison d'York et de notre éternelle affection pour un homme.

Cet homme, chatoyant d'or et de cramoisi, conduisait à présent ses invités de marque, au son strident des trompettes. La duchesse Cicely était escortée par sa fille Élisabeth et l'époux de celle-ci, le duc de Suffolk, homme hargneux et brutal qui, curieusement, était par sa lignée maternelle l'arrière-petit-fils de Geoffrey Chaucer, poète aimable et spirituel. Ensuite venait un bataillon de Woodville, conduit par Anthony, comte Rivers,

l'aîné des douze frères et sœurs de la reine. J'avais entendu dire qu'il était érudit, profondément religieux – il portait en permanence le cilice du pénitent sous ses robes fastueuses –, moins avare et moins avide que ses nombreux frères et sœurs. De fait, ses yeux et sa bouche exprimaient une gentillesse que l'on aurait vainement cherchée parmi sa parenté. Il manifestait aussi une résignation patiente qui me fit soupçonner qu'il aurait accepté sans murmurer tout ce que la vie lui apportait, en bien comme en mal ; à mon avis, cet homme n'aurait pas cherché à se mêler des travaux de l'inconstant damoiseau qu'est le Destin, en essayant d'usurper ses fonctions. Je sautais peut-être trop vite aux conclusions mais, selon mon expérience, on peut tirer beaucoup des premières impressions et rien de ce que j'appris par la suite sur Anthony Woodville ne m'a contraint à réviser mon opinion originelle. Je décidai qu'aucun danger ne menaçait le duc de ce côté ; quant à ce dont ses frères et sœurs étaient capables, j'en étais beaucoup moins certain.

George de Clarence, le plus haut personnage de cette multitude magnifique, fit son entrée dans le hall juste avant le roi Édouard et son épouse. Il était seul, sa femme, la duchesse Isabelle, étant malade, était demeurée chez elle dans le Somerset. Jamais encore je n'avais vu le duc et j'étudiai avec intérêt son beau et grand visage coloré. De profondes rides d'insatisfaction partaient du coin de ses yeux et sa bouche crispée par une moue boudeuse parlait d'amertume et de déception. Un réseau de veinules rouges gâtait sa carnation si vantée du temps de sa jeunesse et son rire nerveux et bruyant, sa façon d'être trahissaient un homme qui s'estime injustement traité par la vie. Il cachait à peine son aversion pour les Woodville ; plus la soirée s'avancait, plus souvent il levait le coude, et plus cette aversion crevait les yeux ; on lui rendit ce sentiment avec une égale impudence.

Les trompettes retentirent de nouveau, avec plus d'éclat et d'insistance quand le roi Édouard et la reine Élisabeth furent escortés en grande pompe jusqu'à leurs trônes sous le baldaquin de drap d'or au centre du dais. La ressemblance entre le roi et son frère George sautait aux yeux. Tous deux mesuraient plus de six pieds et ils étaient superbes, dotés l'un et l'autre des

cheveux roux doré et des yeux bleus saisissants des Plantagenêts. Tenu dans sa jeunesse pour le plus bel homme d'Europe, Édouard commençait malheureusement à s'empâter. Sybarite par nature, il ne se refusait depuis des années aucun des plaisirs auxquels son corps aspirait ; encouragé par sa femme et son entourage, il avait inventé une cour où régnait l'hédonisme. Sa taille s'était épaissie, sa mâchoire alourdie, et ses yeux vagabonds – il n'avait jamais été le plus fidèle des maris – s'étaient un peu voilés. Néanmoins, il portait toujours beau, ce dont témoignaient les minauderies et les œillades de toutes les femmes présentes.

Scintillante de joyaux, la reine trônait près de son seigneur, sa célèbre chevelure vermeille rasée au sommet de son haut front blanc et complètement dissimulée par un bonnet brodé, au-dessus duquel se dressaient les pointes jumelles de sa coiffe de gaze. La bouche à la lèvre inférieure renflée était soigneusement peinte et la peau durcie par un maquillage de blanc de céruse et d'eau de rose. Elle avait un menton doux et arrondi comme celui d'un enfant mais les yeux bleus arrogants qui planaient sans la voir au-dessus de l'assistance me disaient que cette femme bouffie de morgue était impitoyable. On ne comptait plus les anecdotes cruelles qui circulaient à propos de la rapacité de sa famille et son appétit de vengeance. Un récit terrible courait à l'époque, celui du châtiment infligé à Thomas Fitzgerald, comte de Desmond, qui avait été gouverneur d'Irlande. Dix ans plus tôt, au moment du couronnement de la reine, le comte avait séjourné en Angleterre et le roi lui avait demandé ce qu'il pensait de l'épouse qu'il avait choisie.

— Sire, aurait répondu Desmond, la beauté et la vertu de la dame sont bien connues et louées à juste titre. Néanmoins, je pense que Votre Altesse ferait mieux d'épouser une princesse qui lui apporterait les avantages liés à une alliance avec l'étranger.

Cette sincérité désastreuse ne valut pas au comte la défaveur du roi qui le renvoya en Irlande chargé de présents. Cependant deux ans plus tard, lorsque John Tiptoft, comte de Worcester et surnommé le Boucher d'Angleterre, devint gouverneur d'Irlande à la place de Desmond, il fit arrêter le comte sur une accusation

inventée de toutes pièces ; il le fit condamner et décapiter avant que ses amis anglais, dont le plus éminent était le duc de Gloucester, aient eu le temps d'intervenir. Le crime était effroyable mais pis encore fut le meurtre brutal de deux jeunes enfants de Desmond, meurtre que le peuple de Londres rappela railleusement à Tiptoft quand ce fut son tour de monter à l'échafaud. Selon une rumeur persistante, le roi n'aurait appris la mort de Thomas Fitzgerald et de ses enfants qu'une fois le crime accompli, car la reine aurait volé le cachet de son mari pour sceller elle-même les arrêts de mort.

J'ignore si la reine a réellement joué le rôle qu'on lui prête et je n'ai aucun moyen de le savoir, mais l'épisode revenait toujours sur les lèvres des buveurs dans les tavernes quand on y prononçait le nom de la reine ; on y disait aussi que le duc de Gloucester, fou de chagrin, avait juré de venger la mort de son ami et des enfants de celui-ci. Quoi qu'il en fut, en observant Élisabeth Woodville ce soir-là, la courbe méprisante de sa petite bouche rougie, son attitude dédaigneuse envers les domestiques et les courtisans, la condescendance avec laquelle elle traitait sa belle-mère, bref, sa très odieuse suffisance, je la sentais en mon for intérieur capable de toutes les infamies, y compris de comploter la mort de son beau-frère si ce meurtre pouvait promouvoir tant soit peu la fortune de sa famille.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis la reine tourner à demi la tête et faire signe à quelqu'un qui rôdait près de son trône. Stephen Hudelin s'avança et mit un genou en terre, comme s'il s'apprêtait à servir la reine. Mais il avait les mains vides. Je quittai mon poste près du buffet pour me rapprocher un peu ; toutefois, dans le halo brumeux des torchères, je distinguai seulement les mouvements de leurs lèvres. L'entretien fut bref et, pour autant que je sache, il passa inaperçu des personnes présentes, moi-même l'ayant surpris quelques secondes avant que Hudelin se redresse et disparaisse dans l'ombre. Je n'en étais pas moins convaincu qu'il était en fait à la solde de la famille Woodville et pourrait bien être à l'origine de la menace formulée contre le duc Richard que les membres de la Fraternité avaient flairée.

Les invités enfin installés attendaient le début du banquet et levaient leurs élégantes coupes en verre de Venise, échangeant des toasts à l'amitié et à la bienveillance. L'idée du conflit imminent avec la France inspirait une humeur plus sombre que celle qui aurait pu prévaloir. Néanmoins, l'atmosphère s'égaya et des acclamations s'élevèrent quand les ménestrels entonnèrent la chanson d'Azincourt¹³ :

*Notre roi vint guerroyer en Normandie,
Fort et gracieux de sa chevalerie !*

— Nous aurons bientôt l'occasion de rechanter ça, cousin ! s'écria un jeune homme en levant sa coupe à la santé du roi.

La coupe contenait un excellent malvoisie et le jeune homme, je l'appris plus tard, était le duc de Buckingham.

Tous les hommes s'étaient levés et proclamaient leur loyauté. Leurs voix viriles couvraient celles des ménestrels. Un sourire énigmatique aux lèvres, le roi Édouard attendit que la clameur s'apaise avant de lever à son tour sa coupe :

— Messeigneurs, je vous remercie, dit-il, sans se donner la peine de se lever ni de prononcer un discours.

Cette apathie apparente étonna et déçut bon nombre de ses sujets qui, après un silence gêné, se rassirent en murmurant entre eux. Le duc Richard lança vers son frère un rapide regard interrogateur, que le roi, me sembla-t-il, préféra ignorer car il détourna vivement la tête.

— Que le banquet commence ! ordonna-t-il.

Sur un signe de la duchesse Cicely, les trompettes sonnèrent et le premier service fit son apparition.

¹³ Azincourt, 25 octobre 1415, dernière grande victoire des Plantagenêts pendant la guerre de Cent Ans qui s'acheva, avant l'épisode relaté ici, par leur défaite à Castillon, en Dordogne, le 17 juillet 1452. (N.d.T.)

CHAPITRE XIII

Brochet, écrevisses et anguilles en gelée, caneton, chevreau rôti et porc au jus, hure de sanglier, poulet, héron rôti, ragoût de coq et de porc, venaison et bouillie de froment, doucettes et fromage frais, crêpes, beignets, noix, fromages, dattes et raisins secs, plus un magnifique cygne plumé, cuisiné, puis reconstitué dans son plumage intact, un collier de diamants autour du cou...

Le long festin, accompagné d'une grande quantité de vins, s'acheva enfin. (Tout cela est à présent trop loin pour que je puisse me rappeler plus du dixième de ce qui fut englouti pendant cette soirée, mais je suis certain d'une chose : il y avait là de quoi nourrir une centaine d'hommes du peuple de mon espèce pendant un an ou davantage, et de bien les rassasier.)

Les invités dodelinaient de la tête ou s'effondraient sur leur banc, le visage rouge et luisant à la lueur des torches, les mains croisées sur leur ventre ballonné. De temps à autre, un doigt impérieux signifiait à un serveur en sueur que la coupe de son propriétaire était vide. De même que l'énergie décroît par satiété, le vacarme des voix qui avait empli le hall pendant la première partie du festin s'était atténué. Ici ou là, un invité vomissait dans les joncs, voire sur la table, sans que nul ne s'en offusque. Les hommes, ivres pour la plupart, s'en moquaient éperdument.

Les seuls personnages apparemment sobres et en possession de leurs facultés étaient le roi et le duc de Gloucester ; le premier, à mon avis, parce qu'il tenait bien l'alcool et pouvait boire de grandes quantités de vin sans graves conséquences ; le second parce qu'il était naturellement abstinent, qu'il mangeait et buvait très peu tout en affectant d'être un bon convive. Comme je l'ai dit plus haut, le duc Richard, bien qu'il aimât le

spectacle et l'apparat, avait une tendance naturelle profondément ascétique qui lui aliénait les jouisseurs.

Soudain, l'intendant et le maréchal frappèrent le sol de leur bâton pour réclamer le silence : le roi Édouard, qui s'était levé pour parler, dominait l'assemblée des invités. Quand les bruits eurent totalement cessé – toux et hoquets incoercibles mis à part –, il étendit largement les bras comme s'il voulait étreindre l'assemblée.

— Mes amis ! Mes fidèles amis et sujets !

Quelqu'un beugla une acclamation qui fut promptement étouffée.

— Dans moins de quatre jours, nous traverserons la Manche vers notre forteresse de Calais d'où nous entamerons la plus grande invasion de la France que l'Europe ait jamais vue !

Une nouvelle acclamation s'éleva, bien accueillie celle-là, et le roi poursuivit :

— Nous avons plus d'hommes, plus de canons, plus de machines de siège, plus de chevaux qu'aucun souverain anglais n'en a jamais eu sous ses ordres.

Plusieurs hommes commencèrent à tambouriner du poing sur les tables et le roi Édouard, souriant avec indulgence, obtint sans effort de sa belle voix grave un crescendo spectaculaire :

— Je vous promets que nos exploits surpasseront ceux de Monmouth Harry¹⁴ et de sa troupe assiégée !

L'apathie qui avait suivi la beuverie se dissipait. Debout, hommes et femmes hurlaient de joie, se congratulaient et s'embrassaient dans l'ardeur de leur orgueil d'Anglais. Quand le roi se rassit, le duc de Clarence, qui voulait saisir la main de son frère, passa devant la reine qu'il coinça contre son siège.

¹⁴ Surnom du futur Henri V (1387-1422), né à Monmouth, fils de Henri IV. Couronné roi en 1413, il mena la vie dure aux Français (Azincourt en 1415, traité de Troyes en 1420). Reconnu comme régent du royaume de France et victorieux lors de nombreux sièges, dont Harfleur et Rouen, il fut immortalisé par Shakespeare. (*N.d.T.*)

— On va leur montrer ! s'exclama-t-il, la voix pâteuse. On leur en fera voir à ces foutus Français ! Qu'est-ce que tu en dis, Dickon ? À nous trois ! Exactement comme autrefois !

De mon poste, je voyais bien le visage du roi Édouard ; bien qu'il sourît et hochât la tête, je lui trouvai un regard tendu et la façon dont il répondit à l'étreinte de son frère manquait de spontanéité. Il échangea un bref coup d'œil, si fugitif qu'il en était à peine perceptible, avec un homme assis en bas de l'estrade qui, je l'appris plus tard, était John Morton, son maître des rôles. Pendant ce temps, avec une retenue qui soulignait par contraste l'enthousiasme tumultueux de Clarence, le duc Richard disait son impatience pour les mêlées à venir et offrait ses félicitations sincères.

— Si nous disposons de la plus puissante force d'invasion jamais rassemblée, c'est entièrement dû à ta persévérance, Ned. À tes efforts inlassables pour lever des hommes et trouver de l'argent.

— Tu exagères ! dit le roi, qui se rencogna dans son trône tandis que la reine, furieuse de l'affront à sa dignité, foudroyait du regard le duc de Clarence. Tu as travaillé aussi dur que moi, et tes hommes du Yorkshire sont à eux seuls une armée. Allons, assez parlé de ça.

Et s'adressant à la duchesse Cicely avec un tendre sourire, il demanda :

— Madame ma mère ! N'avez-vous pas prévu un spectacle pour nous ?

— Bien sûr ! fit la duchesse en se tournant vers le maître des cérémonies. Faites entrer les masques.

Les serviteurs se détendirent un peu. Hallebardiers de la chambre, écuyers servants, valets, intendants, échantons, tous s'alignèrent avec soulagement contre les murs, épongeant la sueur qui coulait dans leurs yeux, et respirèrent à pleins poumons quand le centre du hall s'emplit soudain d'un tourbillon d'acrobates et de danseurs masqués. J'étais trop fatigué pour suivre l'histoire qui se déroulait dans le royaume animal – tous les acteurs arboraient la tête d'une bête : renard, mouton, chèvre ou coq. Une fable campagnarde, me dis-je paresseusement en fermant les yeux, et, comme de juste, le rusé

Renard exécutera ses vieux coups pendables. Peut-être une nouvelle version d'un conte de Geoffrey Chaucer, choisi pour honorer son arrière-petit-fils.

Mes paupières s'alourdissaient et il me fallut un effort de volonté pour m'obliger à les rouvrir. La chaleur dans le hall, ma nuit sans sommeil et l'absence de cet air vif auquel j'étais habitué usaient ma résistance, et mes membres me semblaient faibles et lourds. Par deux fois, Stephen Hudelin, qui avait repris sa place entre le buffet et moi, m'expédia son coude dans les côtes, mais la tête me tournait et je fus près de perdre conscience. Puis un énorme éclat de rire fusa soudain de l'assemblée et me réveilla en sursaut. Effaré, je regardai autour de moi, ne sachant plus rien de l'heure, du lieu où j'étais et de cet étrange spectacle. Hudelin avait disparu. En écarquillant les yeux dans le halo rougeoyant et fumeux des torchères grésillantes, je ne pus repérer aucun membre immédiatement reconnaissable de la maison du duc Richard.

Où était Stephen ? Où étaient Humphrey Nanfan et Jocelin d'Hiver, Ralph Boyse et Geoffrey Whitelock ? L'idée qu'il me fallait de toute urgence les repérer s'empara de moi. Puis, soudain, j'aperçus Geoffrey ; grand, blond et gracieux, debout derrière le roi, penché contre son trône, la tête rejetée en arrière, il riait à pleines dents des bouffonneries des danseurs. Le roi qui s'esclaffait aussi tourna la tête pour lui parler, et la ressemblance entre eux à ce moment était si frappante que je ne pus échapper à la vérité qui s'imposait. Geoffrey Whitelock était le fils du roi Édouard, un de ses nombreux bâtards sur lesquels il veillait et dont il assurait les besoins pendant leur enfance. Parfois, il les reconnaissait et les faisait entrer dans la maison royale. Épouse d'un chevalier du Kent, Lady Whitelock, comme tant de dames du royaume, avait dû accorder ses faveurs au roi, probablement avec la bénédiction d'un mari complaisant, et Geoffrey était le fruit de cette liaison. Sans doute aussi était-il au courant de ses origines, à en juger par cette main familière qu'il avait posée sur l'épaule du roi Édouard. Sa taille au-dessus de la moyenne, sa blondeur et ses traits racés devaient se retrouver en de nombreux exemplaires dans les palais royaux parmi les serviteurs du roi.

Dans ce cas précis, cependant, Geoffrey avait trouvé une place dans la maison du duc de Gloucester pour la raison que Timothy présumait. Il était l'espion de son royal père qui, quelle que fût sa confiance dans le duc Richard, désirait être tenu au fait de ce qui se passait dans cette maison. Mais que le roi envisageât d'utiliser Geoffrey pour préparer le meurtre de son propre oncle était sûrement impossible. Il m'avait semblé dès le début que le roi Édouard n'était pas à l'origine de ce complot et, sachant à présent la nature du lien qui l'unissait à Geoffrey, je décidai que Timothy Plummer et Lionel Arrowsmith pouvaient cesser de considérer le jeune homme comme un assassin potentiel.

La justesse de mes vues allait m'être démontrée sur-le-champ, de façon dramatique.

Un favori agenouillé qui s'était insinué jusqu'au trône de la reine pour lui débiter son compliment se releva, pressant avec ferveur ses lèvres sur sa main gracieusement tendue. Les conversations galantes de la reine, que j'avais saisies tout en remplissant mes fonctions, étaient parsemées d'expressions et de mots français. C'était chez elle une habitude, m'informa plus tard Timothy, pour mettre en valeur les alliances de sa famille maternelle avec la maison royale de Luxembourg. À l'instant dont je parle, avec un sourire provocant à l'admirateur qui se retirait, elle murmura : « *À demain ! À demain !* »

La prise de conscience fondit sur moi, fulgurante. Ce n'était ni « démon », ni « domaine », mais « demain », le seul mot que j'avais clairement entendu la veille, le mot que j'avais si vainement cherché à retrouver. Les conspirateurs parlaient en français ; raison pour laquelle leur entretien avait totalement échappé à mes oreilles anglaises. Toutefois, ces deux syllabes avaient été prononcées de façon si pressante et violente que je les avais imparfaitement mémorisées. Demain !

Mais demain, c'était aujourd'hui ! Quel qu'ait été le sujet de cet entretien angoissé, présage d'une catastrophe ou annonce d'un sinistre projet, il avait sûrement trait à un événement qui devait se passer aujourd'hui. Un événement qui avait déjà eu lieu, quelque fait très innocent désormais englouti dans le

registre du passé. Et cependant, je n'arrivais pas à y croire. Je sentais jusque dans la moelle de mes os que le mal était près d'éclore, qu'il ne lui restait qu'à briser la coquille. Il n'y avait aucune logique dans ces déductions, et Dieu sait que mon instinct n'était pas toujours fiable mais, avec Son aide et en dépit de ma stupidité, je m'arrangeais généralement pour percer la vérité.

Mes yeux furent captés par les danseurs transpirant sous leurs masques pesants, dont la comédie arrivait à son apogée. Du haut de la galerie, les chalumeaux des ménestrels jetaient leurs notes aiguës pendant que les bêtes cabriolaient, enserrant le renard en brandissant la corde avec laquelle elles avaient l'intention de le pendre. Tous les yeux étaient rivés sur le renard acculé, certains spectateurs encourageant bruyamment leur favori à détalier, d'autres poussant des « taïaut ! », comme s'ils assistaient non pas à un spectacle mais à une véritable chasse au renard. Le roi et la reine vociféraient comme les autres ; le premier enjoignait au renard de s'échapper et la seconde, martelant violemment la table, hurlait « à mort ». Derrière eux, Geoffrey Whitelock frappait joyeusement dans ses mains et même le duc Richard, dont les yeux noirs étincelaient, était saisi par l'excitation générale.

Tout à coup, je vis l'acteur qui portait le masque du jeune coq se détacher de la meute qui poursuivait le renard et progresser lentement vers le dais où siégeaient le roi et ses frères. Si d'autres que moi le remarquèrent, ils durent penser que sa manœuvre faisait partie de l'action et, pendant un instant, je commis la même erreur. Mais la façon sournoise dont Chantecler tâtait la dague qu'il portait à sa ceinture attira mon attention et, quand il la tira, je vis les bijoux de sa garde briller à la lumière des bougies...

Ce n'était pas une arme factice en bois peint !

C'était le très réel poignard d'un gentilhomme dont la lame menaçante miroita quand elle sortit du fourreau. Demain ! Ce demain qui était à présent aujourd'hui ! Il n'y avait plus aucun doute, j'avais surpris hier le dialogue au cours duquel notre assassin avait reçu ses instructions : il s'apprêtait à frapper.

Je n'avais plus de temps pour les questions et déductions. Avec un cri d'alarme à l'adresse de Sa Grâce, je bondis sur l'estrade, envoyant promener la vaisselle et les gobelets vénitiens, avec un mépris souverain pour le saccage que je provoquai. Je n'étais que vaguement conscient des invectives scandalisées qui ponctuèrent ma progression avant que je ne retombe sur le plancher, de l'autre côté de la table. Même ainsi, je ne fus pas assez rapide. Avant que j'aie pu l'atteindre, Chantecler avait compris que j'avais décelé son intention. Il rengaina violemment sa dague dans son fourreau, fit volte-face et déguerpit, profitant de la perplexité générale et du chaos pour disparaître par la porte ménagée dans la paroi de tentures qui séparait le hall du passe-plat.

Je fis l'impossible pour le rattraper mais j'étais entravé de tous côtés par les gens qui se bousculaient pour voir ce qui se passait.

— Laissez-moi passer ! criai-je. Laissez-moi passer !

Subitement, Timothy Plummer surgit à mon côté, criant des ordres avec l'autorité indiscutable qu'il détenait.

— Reculez ! Au nom du duc, reculez !

Il me suivit dans l'office où les traces du fugitif s'épalaient sur le sol jonché de tréteaux renversés et de plats brisés. Des mares de jus figé et de sauces diverses s'infiltraient dans les joncs. Plusieurs serveurs ahuris, jetés par terre par le fuyard, frottaient leurs membres meurtris.

— Par où est-il parti ? criai-je avant de réaliser qu'il n'y avait qu'une voie possible, l'arcade du mur sud.

Timothy Plummer était parvenu plus vite que moi à la même conclusion et, m'ayant doublé, il escaladait déjà l'escalier tournicotant. Quand je le rattrapai, il trébucha, tomba et jura de toute son âme.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Pour toute réponse, il dépêtra ses pieds d'un obstacle qu'il tendit vers la lumière d'une torchère : le masque de Chantecler.

Je le fourrai sous mon bras, empoignai Timothy pour l'aider à reprendre son aplomb et nous repartîmes. Mais ce retard nous avait coûté cher et quand, parvenus en haut de l'escalier, nous débouchâmes dans un couloir qui s'étendait dans les deux

directions, il n'y avait pas trace de qui que ce fût. Pis encore, une horde d'invités qui nous avaient pris en chasse se bousculaient dans l'escalier et nous harcelaient de questions.

— Va de ce côté, je prends l'autre, me souffla Timothy, ajoutant avec le dédain supérieur d'un grand seigneur : ignore cette racaille !

Je souris malgré moi et m'engageai à droite, laissant Timothy explorer la partie gauche du corridor. Déconcertés un instant, nos poursuivants réclamaient toujours des explications mais, le temps que leurs meneurs décident lequel de nous il fallait suivre, j'avais visité les deux premières pièces de mon côté qui, dépourvues de mobilier et de placards, n'offraient aucune cachette.

À l'extrémité du corridor, une courte volée de marches descendait vers un palier et une alcôve garnie d'un rideau de cuir que je tirai vigoureusement. Les anneaux de métal grincèrent sur la tringle de bois et je vis un tas de vêtements jetés pêle-mêle sur le sol près de l'embrasure de la fenêtre. Le ciel d'été dispensait encore assez de lumière pour que je reconnaisse le costume de Chantecler. À côté gisait le corps d'un jeune homme en sous-vêtements qui reposait face contre terre, la poitrine transpercée par la lame d'un couteau de cuisine dont la poignée sombre saillait de son dos.

— Dieu du ciel ! haleta derrière moi une voix étranglée de stupeur.

D'autres gens abasourdis tendaient le cou par-dessus mes épaules pour essayer de voir et la même voix murmura :

— Qui est-ce ?

Je ne répondis pas car je n'avais aucune preuve de ce que j'avais aussitôt deviné. Pour moi, ce corps était celui du danseur qui aurait dû jouer le rôle de Chantecler pendant le divertissement de ce soir. Par malheur pour lui, notre meurtrier, qui avait besoin d'un costume, avait été contraint de le tuer. Il ne pouvait pas prendre le risque d'être soupçonné une fois son forfait accompli. En cela, il avait échoué ; mais il avait réussi, me dis-je amèrement, à préserver le secret de son identité au prix de la vie d'un innocent.

La colère du duc de Gloucester était d'autant plus forte qu'il la savait injustifiée.

Les invités et les représentants de la loi avaient enfin vidé le château et la troupe des danseurs bouleversés avait emporté le corps de leur ami pour pleurer sa mort et pour l'ensevelir. On n'avait pas retrouvé le meurtrier, bien que les officiers du shérif eussent interrogé le maximum de serviteurs du duc et de la duchesse Cicely. Lorsque la lune s'effaça du ciel tandis que le monde progressait vers l'aube, leur impuissance désespérante face à la tâche eut raison d'eux. Il y avait trop de gens dans l'immense château, trop de déplacements et trop d'activités simultanées pendant cette soirée pour pouvoir recueillir une somme importante d'informations fiables.

Excepté les invités, certaines personnes rendirent parfaitement compte de leurs faits et gestes. Pour ma part, je pouvais jurer que Geoffrey Whitelock se tenait derrière le trône du roi Édouard et ne pouvait avoir joué, masqué, le rôle de Chantecler. Une centaine d'autres individus, qui avaient été identifiés, étaient à l'abri des soupçons, mais les faits et gestes de la majorité n'étaient connus qu'à travers leurs propres dires. De plus, les hommes du shérif semblaient estimer qu'on ne pouvait permettre que la mort d'un simple danseur interfère avec des événements d'importance capitale pour l'État et que l'invasion de la France était trop proche pour que l'on pût se permettre une enquête prolongée.

Bien avant l'arrivée du shérif au château de Baynard, Timothy Plummer et moi avions reçu secrètement des instructions urgentes de Sa Grâce par l'entremise de son secrétaire, John Kendall. Il n'était pas question de révéler l'existence d'un complot contre sa vie et encore moins sa découverte. J'avais poursuivi Chantecler pour la simple raison que j'avais vu un homme tirer une dague de son fourreau ; en raison de la présence de hauts et puissants personnages assemblés au château, j'avais craint pour leur sécurité et agi en conséquence.

Nous avons tous deux scrupuleusement suivi ces consignes, ce qui n'avait pas empêché les foudres de Sa Grâce de se déverser sur nos têtes. Je ne l'avais jamais encore vu en colère et

commençai par faire le gros dos. Mais, bientôt, la colère me prit à mon tour devant l'absurdité de ses reproches.

— Milord, dis-je, quand il dut s'arrêter sous peine d'étouffer, vos reproches sont injustes !

J'entendis Timothy suffoquer à mon côté mais, sans m'y arrêter, je redressai la tête, serrai les mâchoires et regardai le duc droit dans les yeux :

— Vous m'accusez d'avoir foncé comme un taureau et attiré l'attention de toute l'assemblée. Mais qu'aurais-je dû faire selon Votre Grâce ? Si je n'avais pas foncé de la façon que vous dites, vous auriez probablement été trucidé avant que je parvienne jusqu'à vous.

— Mais le meurtrier serait pris ! Il n'aurait eu aucune chance d'échapper dans de telles circonstances.

Je poussai un soupir exaspéré et Timothy ne put retenir un hoquet sonore que j'enregistrai sans autre réaction.

— Vous n'en savez rien, Milord. Il a dû penser que cela valait la peine de prendre le risque et qu'il avait de bonnes chances de filer dans la confusion générale. Mais, de toute façon, il aurait atteint son objectif et celui de ses maîtres, quels qu'ils soient.

J'avais déjà été si téméraire que je ne risquais rien de plus à être franchement intrépide.

— Êtes-vous si las de la vie, Votre Grâce, que vous vouliez sacrifier la vôtre dans le seul but d'attraper un assassin ? Je ne le crois pas.

Le silence régna. Timothy et moi étions enfermés avec le duc dans sa chambre personnelle et les premières lueurs du jour doraient les vitres de l'étroite fenêtre. Avais-je été trop loin ? Allait-il ordonner que je reçoive une correction ? Voudrait-il se passer désormais de mes services ? Et je réalisai avec surprise que je ne souhaitais plus être débarrassé de cette pénible affaire avant qu'elle ne soit réglée de façon satisfaisante. Deux hommes déjà avaient péri, tous deux atteints au cœur par un couteau, et l'un d'eux était un innocent danseur.

Le sourire doux et triste du duc, toujours sanglé dans sa tenue d'apparat, transforma soudain son visage et il s'abandonna contre les coussins de son siège.

— Merci, colporteur. Tu fais bien de me rappeler mon devoir. J'avais tort et je le reconnais. Ce soir, sans ta réaction immédiate, j'aurais pu être tué.

Ses mains esquissèrent un geste d'excuse et la lumière de la bougie fit scintiller ses multiples bagues.

— Comme tout homme confronté à l'inconnu, je suis fatigué et inquiet car la guerre est toujours une inconnue. De plus, elle oblige un homme à se séparer de sa femme, de ses enfants, de tout ce qu'il a de plus cher.

Avec un effort visible, le duc se reprit et se redressa.

— Mais le peuple nous a donné sa confiance. Nos sujets se sont séparés de leur or et de leurs jeunes hommes plus généreusement que jamais. C'est maintenant à nous, les princes de ce royaume, qu'il appartient de ne pas décevoir leur attente. De leur donner les victoires glorieuses qu'ils espèrent, quel qu'en soit le prix pour nous-mêmes.

Il soupira, puis reprit :

— Timothy, fais-moi savoir immédiatement si ton enquête donne des résultats. Mais souviens-toi : ils n'ont pas à être transmis aux hommes du shérif qui, sois-en sûr, vont fureter autour de nous sans répit jusqu'à ce que nous embarquions mardi.

Là-dessus, il nous fit signe de nous retirer mais je m'attardai le temps d'une question :

— Milord, êtes-vous absolument certain de ne connaître aucune raison pour laquelle vos ennemis souhaiteraient votre mort ?

Le duc haussa les épaules. Le manque de sommeil et l'anxiété avaient creusé les cernes qui soulignaient ses yeux et il était fort pâle.

— Tous les hommes de pouvoir ont des ennemis, répondit-il, désabusé. C'est pourquoi nous plaçons des espions entre nous. Tous, nous avons besoin de savoir ce que font les autres, et même ce qu'ils pensent. Et je pourrais énumérer une demi-douzaine de motifs pour lesquels ma mort profiterait à tel ou tel. Mais pour répondre à ta question, je te dis non. Je ne vois pas de raison claire pour laquelle, en ce moment précis,

quelqu'un voudrait ma mort. Et maintenant, dit-il en se levant, il faut aller dormir le peu de nuit qui nous reste.

CHAPITRE XIV

Après les événements dramatiques du soir précédent, un calme apparent s'empara du château de Baynard. Tous les membres de la maison du duc et de celle de sa mère avaient été priés d'assister à la messe le matin, et de prier pour le repos de l'âme du jeune danseur. Mais, sous l'apparence, chacun se livrait fébrilement à des hypothèses ou cédait sans défense à la rumeur qui s'était répandue comme traînée de poudre à Baynard : un complot menaçait l'existence du duc Richard. Dans tous les coins, des petits groupes se formaient, se défaisaient sitôt que l'œil de l'autorité se posait sur eux, pour resurgir plus loin dès que le risque s'éloignait.

Je n'avais pas été surpris d'être convoqué à une réunion avec Timothy Plummer et Lionel Arrowsmith dans la salle de la tour où nous avions tenu notre première session le mardi soir. Toujours empêtré de son écharpe et de sa béquille, Lionel avait le teint gris, l'œil trouble et semblait à demi mort de fatigue. En revanche, soulagé que notre affaire fût enfin traitée ouvertement, Timothy était plus alerte que de coutume.

— J'ai toujours pensé qu'il serait préférable que le complot soit connu de tous, dit-il. Maintenant, au moins, nous aurons le soutien d'autres partisans du duc pour veiller sur lui et assurer sa sécurité.

— À condition qu'il l'accepte, grommela Lionel. Il laisse déjà courir le bruit qu'il s'agit d'un fou qui a réussi à s'introduire au château malgré les gardes et qui n'essaiera vraisemblablement plus de troubler sa tranquillité. Toute allusion à une conspiration contre sa vie doit être strictement combattue. J'ai mes ordres et toi aussi. Il compte que notre départ de Londres pour Douvres demain à l'aube fournira un autre sujet de réflexion à son peuple.

— Demain à l'aube ? répétais-je d'un ton lugubre.

— Parfaitement ! On te l'a déjà dit, s'impacienta Timothy. Le roi et ses frères embarqueront dans un jour ou deux avec la première marée favorable pour rejoindre le reste de l'armée à Calais.

— Oui, bien sûr. J'avais oublié que c'était si tôt. Est-il sûr que nous partons avec le duc ?

— Toi et moi l'accompagnerons, colporteur. Lal reste ici jusqu'à ce que ses os soient d'aplomb, car, pour l'instant, il ne serait pas bon à grand-chose sur un champ de bataille. Et maintenant, poursuivit Timothy sur un ton plus guilleret, quelles conclusions pouvons-nous tirer des événements d'hier soir ?

Avec énergie, je m'obligeai à chasser de mon esprit la perspective du voyage en France et m'efforçai de répondre à la question.

— Geoffrey Whitelock n'est pas notre assassin. Je l'ai surveillé pendant toute la mascarade mais, concernant les quatre autres, je ne peux jurer de rien. Vous-mêmes, avez-vous pu observer l'un d'eux juste avant, ou pendant, la tentative d'attentat sur la personne de Sa Grâce ?

Timothy secoua la tête.

— Pas de façon déterminante. Il y avait trop de monde dans le hall et, avec la fumée des torches, il était difficile de distinguer les gens à l'autre extrémité du hall. Et toi, Lal ?

— Il se peut que j'aie vu le jeune Humphrey Nanfan parler à quelqu'un, mais je n'en suis pas sûr, dit Lionel. Nous savons à présent que Geoffrey est à l'abri de tout soupçon. Mais cela fait encore au moins quatre garçons qui auraient pu se travestir en Chantecler à la place du détenteur du rôle. En fait, n'importe qui aurait pu quitter le hall avant l'entrée des danseurs et attirer l'un d'eux dans cette alcôve. Aucun acteur de la troupe n'a vu leur camarade s'éloigner ?

— Apparemment non, dit Timothy, qui se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce. On leur avait attribué pour se déguiser une chambre qui ouvre sur ce corridor et ils étaient déjà costumés quand on les a appelés pour qu'ils fassent leur entrée. L'un d'eux se rappelle que le garçon qui jouait le rôle de

Chantecler n'était pas prêt. Il a rejoint le gros de la troupe avec du retard juste avant l'entrée en scène. On lui a demandé où il était passé, et il a dit s'être égaré dans un dédale de corridors. Et comme sa voix était étouffée par son masque, personne ne l'a trouvée bizarre.

— Alors, dis-je, quelqu'un attendait, caché par le rideau de cette embrasure, et a empoigné le retardataire qui se hâtait de rejoindre ses camarades. Il l'a tué vite et proprement avec un couteau planté dans le cœur. Puis il a enfilé son costume et a rattrapé en bas le reste de la troupe.

Timothy marmonna son assentiment et passa la main dans ses rares cheveux avant de se laisser choir sur la banquette près de la fenêtre.

— L'homme est impitoyable, dit-il. Il a déjà assassiné deux fois depuis le début de sa mission. Le danseur qu'il a tué était très svelte, mais le masque et le costume auraient pu convenir à un homme plus charpenté, tout en le faisant paraître plus grand qu'il n'est. Ce qui veut dire que nous avons très peu d'éléments pour poursuivre l'enquête. Enfin, soupira-t-il, nous savons que Geoffrey est hors de cause, mais c'est tout.

— Pas tout à fait, dis-je, et ils tournèrent vivement la tête vers moi. Non, non, n'espérez pas trop ! Ce que j'ai à vous dire n'a peut-être aucune portée. À vous d'en décider.

Je leur rendis compte de la conversation chuchotée que j'avais surprise, de mes efforts pour retrouver un mot ou une phrase que ma mémoire aurait conservée à mon insu, puis de la découverte qu'un de ces mots était « *demain* ».

— J'en conclus donc que les conspirateurs parlaient français et que c'est la raison pour laquelle je n'ai pu comprendre leur conversation.

Mais ni Timothy ni Lionel n'attachèrent d'importance à cet incident.

— J'ai l'impression que tu t'es un peu monté la tête sur ce point, colporteur, dit Lionel, et Timothy fit tacitement comprendre qu'il partageait son avis.

— Néanmoins, insistai-je, je vous rappelle que le lendemain, une tentative de meurtre fut faite contre Sa Grâce. L'un de vous

sait-il où se trouvait Ralph Boyse le soir où Thaddeus Morgan a été assassiné ? demandai-je après une courte réflexion.

— Il était avec Berys, dit Lionel, qui rougit violemment.

Je me souvins de la conversation entre lui et Matthew Wardroper dans cette même salle et je jurai intérieurement.

— Vous en êtes certain ?

— Berys elle-même l'a admis quand je lui ai posé la question, dit Lionel, qui ajouta d'un ton amer : Et pourquoi pas ? Après tout, elle ne faisait rien de mal. Elle est fiancée à Ralph.

— Mais la croyez-vous sur parole ? demandai-je. Pensez-vous qu'elle mentirait pour lui s'il le lui demandait ?

— Je pense qu'elle le ferait, mais ce n'est pas nécessaire. Plusieurs personnes les ont vus ensemble au moment où nous-mêmes étions à la taverne des *Trois Tonneaux*.

Timothy se pencha en avant, posa les coudes sur ses genoux et se caressa pensivement le menton :

— Nous aurions dû examiner plus tôt ces circonstances. Cela signifie que Ralph ne peut pas avoir tué Thaddeus Morgan. Donc, nous devons en conclure qu'il n'est pas l'homme que nous cherchons. Et maintenant que je considère plus attentivement les événements passés, il est impossible que Ralph ait eu vent de la visite que Thaddeus m'a faite à Northampton : la veille, le duc lui avait accordé un congé pour aller dans le Devon voir un oncle malade. Il nous a rejoints un mois plus tard et nous attendait à Londres quand nous-mêmes sommes arrivés de Cantorbéry.

Tapotant ses joues du bout des doigts, Timothy demeura silencieux un instant avant de se redresser sur son siège.

— Je pense que nous pouvons maintenant nous mettre tous trois d'accord sur le point suivant : en plus de Geoffrey Whitelock, nous pouvons disculper Ralph, qui n'a rien à voir dans ce complot diabolique.

— Tu as raison ! s'écria Lionel, dont l'enthousiasme me sembla révéler le soulagement.

Je l'observai avec curiosité car certaines expressions fugaces et indéchiffrables que j'avais remarquées chez lui quand on parlait de Ralph m'avaient déjà intrigué.

Timothy reprit d'un ton satisfait :

— Je n'ai jamais pensé que les Français désiraient la mort du duc Richard, ni d'ailleurs celle d'autres membres de la famille du roi. Donc, nous pouvons à présent réduire notre chiffre à trois : Humphrey Nanfan, Stephen Hudelin et Jocelin d'Hiver. Et de ces trois-là, seul le dernier parle français.

— Mais cela n'aurait pas de sens ! objecta Lionel. Les Bourguignons sont nos alliés. Je ne vois vraiment pas quelle raison ils auraient de souhaiter le meurtre de Sa Grâce. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agit de son frère Clarence ou des Woodville.

— Ou aucun de ceux-là, dis-je tranquillement. Nous ne devons pas perdre de vue le fait que notre assassin n'est peut-être pas un des trois suspects ou même un des cinq que nous avons retenus.

— Colporteur, nous ne sommes que des hommes, et à l'impossible nul n'est tenu, intervint Timothy en secouant la tête. Nos pouvoirs sont limités. Tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de découvrir l'innocence ou la culpabilité de ceux dont nous savons qu'ils sont des espions dans la maison. Nous avons réussi à démontrer que deux suspects sur cinq ne sont pas notre assassin et ne sont plus suspects. Alors, faisons confiance à notre sens de l'observation et à notre patience pour réussir de même avec les trois autres.

— Et s'il s'avère qu'aucun d'eux n'est le meurtrier ?

— Dans ce cas, grimaça Timothy, il nous faudra repenser la question. Mais, à ce moment-là, il se pourrait bien que la vigile de la Saint-Hyacinthe soit passée... De toute façon, je suis plus assuré que je n'étais d'être capable de protéger Sa Grâce. À présent, quelles que soient ses tentatives pour tromper son monde, ses gens savent qu'il est en danger.

Lionel et moi tombâmes d'accord sur cette conclusion et nous étions près de nous séparer quand la porte de la pièce s'ouvrit bruyamment. Matthew Wardroper apparut hors d'haleine, tout rouge d'une juste indignation.

— J'étais sûr de vous trouver tous les trois ici ! nous reprocha-t-il, quand maîtresse Hogan m'a dit que Lal était en réunion avec Roger Chapman et Timothy Plummer.

Avec un regard farouche à son cousin, il poursuivit d'un ton vindicatif :

— Vous auriez dû me convoquer aussi. Je participe autant que vous à cette entreprise. On dirait vraiment que vous ne me faites pas confiance !

Repoussant d'un geste impatient l'aide qu'on lui proposait, Lionel se hissa sur ses pieds. De sa main libre, il tapota l'épaule de Matthew.

— Tout doux, Matt, tout doux ! Je te l'ai déjà dit : tu es trop jeune pour que je te laisse risquer ta peau... Et encore une fois, que pourrais-je bien dire à ma tante et à mon oncle s'il t'arrivait malheur ?

Les lèvres arquées de Matthew ébauchèrent une moue et ses yeux sombres, bordés de cils noirs, fixaient Lionel avec une expression maussade.

— Je ne suis pas un enfant, fit-il d'un ton boudeur alors que sa conduite témoignait trop souvent du contraire. Vous étiez pourtant bien contents de faire appel à moi quand vous en aviez besoin ! ajouta-t-il, provocant.

— C'est exact, reconnut Lionel qui jeta un coup d'œil à Timothy. Il serait juste que nous disions à Matt les conclusions auxquelles nous sommes parvenus.

— Très bien, bougonna Timothy. Mais, je t'en prie, fais vite. Il est grand temps de nous remettre au travail.

Matthew écouta en silence son cousin lui rendre compte de nos délibérations, puis il offrit spontanément d'avoir l'œil sur son camarade écuyer, Jocelin d'Hiver.

Après une brève réflexion, Timothy donna son accord.

— De cette façon, Roger sera plus libre de surveiller les faits et gestes de Stephen Hudelin et de Humphrey Nanfan. Lionel, il se peut que nous ne nous revoyions pas avant le départ, demain. Remets-toi rapidement et rejoins-nous en France dès que tu le pourras. D'ici là, Roger et moi veillerons sur ton jeune cousin ici présent. Et toi, maître Wardroper, écoute-moi bien. Sois prudent dans tes relations avec Jocelin d'Hiver. Jusqu'à preuve du contraire, considère-le comme un homme extrêmement dangereux.

Je ne sais si Timothy Plummer aurait apprécié que, sitôt après avoir quitté la tour, je me dirige vers la salle de couture pour y voir Amice Gentle.

Ni elle ni ses compagnes ne tiraient l'aiguille ce jour-là ; elles avaient reçu la permission de commencer à emballer leurs travaux en vue de leur prochain départ avec la duchesse Cicely pour Berkhamsted trois jours plus tard. Ce me fut raconté d'une traite par Amice, tout au plaisir de me revoir, un plaisir qu'elle exprimait plus librement en l'absence de maîtresse Vernon, la couturière en chef.

— Je suis venu te faire mes adieux, dis-je en prenant sa petite main dans la mienne. Nous partons demain à la première heure.

— Je sais, répondit-elle en penchant gracieusement la tête.

Elle m'entraîna vers un banc où elle me fit asseoir auprès d'elle pendant que ses camarades pouffaient et chuchotaient entre elles à nos dépens.

— Prends bien soin de toi, ajouta-t-elle timidement en pressant mes doigts. Je... nous... nous avons toutes été très fières de toi l'autre soir, de la façon dont tu as sauvé la vie du duc.

— Ce sont de bien grands mots, bafouillai-je sous le regard inquiet de ses grands yeux noisette qui questionnaient les miens.

— Il s'agit vraiment d'un complot contre la vie de Sa Grâce comme le disent certains ? Ou d'un fou qui s'est faufilé au château ?

— Je ne sais pas, mentis-je, tout en priant que ce mensonge me soit pardonné. Mais il nous incombe à tous de veiller de près sur le duc Richard.

Après avoir pris une profonde inspiration, je me lançai :

— Quand je reviendrai de France, pourrai-je venir te voir à Berkhamsted ?

Ses yeux perdirent subitement leur éclat et, comme deux jours plus tôt au dîner, je sentis son mouvement de recul. Au bout d'un instant, elle dit à regret :

— Non, cela ne mènerait à rien. Je suis déjà fiancée.

J'eus l'impression de recevoir une bourrade dans l'estomac mais je me ressaisis à temps pour lui dire :

— Je vois. Je suis désolé, je ne savais pas. Ta mère n'y a pas fait allusion quand nous avons causé ensemble à Southampton.

— Cela s'est fait avec l'approbation de Sa Grâce, la veille du jour où nous sommes partis pour Londres. Ma mère et mon père n'en savent encore rien car, depuis, je n'ai pas eu le temps de leur faire parvenir un message.

— Tu... tu aimes l'homme à qui tu es fiancée ?

— Je l'aime beaucoup, répondit-elle calmement, beaucoup. Robert est un homme bon. C'est un des palefreniers de la duchesse Cicely. Il sera gentil avec moi et Sa Grâce me donnera une dot plus importante que celle que mon père peut m'offrir.

Amice libéra sa main de la mienne avec un sourire timide et releva le menton :

— Je suis contente de mon sort. C'est sûrement plus que la plupart d'entre nous peuvent attendre de la vie.

— Peut-être... Alors, ceci est un vrai adieu, dis-je en m'inclinant pour l'embrasser doucement sur les lèvres.

Des larmes montaient lentement dans les yeux noisette et roulèrent librement.

— Oui, dit-elle en effleurant ma joue de sa petite main fraîche. C'est à peine si nous nous connaissons. Alors, pourquoi ai-je l'impression de quitter à jamais un ami ?

Je ne répondis pas mais lui baisai la main ; ses doigts glacés s'accrochèrent aux miens et je dus m'obliger à partir. Une fois hors de la salle de couture, je me collai le dos au mur et respirai profondément jusqu'à ce que je contrôle mes émotions. Amice avait raison ; nous nous connaissions à peine. C'était fou de me sentir si perdu. Et je découvris alors que je n'avais cessé de penser à elle ces derniers jours et que son visage occupait une place imprécise mais certaine dans mon esprit. Eh bien ! Cela ne devait plus être. J'aurais tôt fait de l'oublier, me dis-je, plein de fureur. Il y a tant d'autres poissons dans l'océan ! Je m'étais déjà souvent cru malade d'amour, un mal dont je m'étais rapidement guéri. Pourquoi serait-ce différent cette fois ?

Je me redressai et descendis comme une flèche jusqu'à la cour. Il s'y trouvait assez de monde pour occuper mes pensées et ne pas les gaspiller avec Amice Gentle.

Nous prîmes la route le lendemain matin sous une brume grise et fraîche, présage d'un jour très chaud. Quand notre interminable défilé franchit le pont de Londres vers le long faubourg de Southwark puis la route de Douvres, l'odeur âcre de la terre encore humide chatouillait nos narines. Éveillés trop tôt par les bruits sourds des brodequins et des sabots des chevaux, les oiseaux s'égosillaient plaintivement. Puis, après quelques heures, les arbres aux feuilles bordées de gouttes de rosée grosses comme des perles nous noyèrent dans un brouillard laiteux qui ne tarda pas à se disperser.

Dans les villages et hameaux que nous traversions, les gens quittaient leurs travaux et accouraient pour contempler la brillante cavalcade et les trois frères royaux qui chevauchaient en tête, dans la gloire de leur tenue guerrière, au son de la fanfare, oriflammes au vent. Chacun des princes était entouré de ses premiers officiers tandis que loin derrière suivaient les hordes d'humbles serviteurs dans le tonnerre des fourgons à bagages.

N'ayant jamais été soldat et ne connaissant rien aux batailles, j'étais étonné de découvrir le nombre et la diversité des serviteurs nécessaires pour assurer le confort d'un seigneur en temps de guerre.

— Tout va commencer par un grand déploiement de fêtes et de joutes quand le roi et ses frères recevront le duc et la duchesse de Bourgogne à Calais, m'informa Humphrey Nanfan, fier d'étaler ses connaissances plus poussées que les miennes en cette matière.

— Une bien étrange façon de mener une guerre ! rouspétai-je.

Nous étions assis sur le layon d'un chariot empli de linge de table, jouissant du chaud soleil et reposant nos jambes lasses. La tête du cortège du duc Richard nous devançait maintenant de plusieurs miles ; elle atteindrait la halte de nuit à Rochester pendant que nous, pauvres mortels, serions toujours en pleine campagne et aurions à nous contenter de l'abri que nous y trouverions par nos propres moyens. J'espérais de toute mon âme que Timothy Plummer avait pris toutes les précautions nécessaires pour assurer la sécurité de Sa Grâce ; car, avec Lionel Arrowsmith demeuré à Baynard et la nécessité pour moi

de surveiller Humphrey Nanfan et Stephen Hudelin, des responsabilités accrues pesaient sur ses épaules. Heureusement, Matthew Wardroper pourrait garder l'œil sur Jocelin d'Hiver.

Désœuvré, je suivais des yeux un paysan qui faisait ses foins ; il s'interrompit pour aiguïser sa faux et boire à une gourde de cuir. Des femmes avançaient lentement, presque courbées en deux sous le soleil ardent, pour disperser l'herbe coupée et lui permettre de bien sécher. D'autres ratissaient entre les andains afin que rien ne soit perdu des foins coupés le matin. Paisible et harmonieuse, la même scène se déroulait à cette saison par toute l'Angleterre, et je me demandais ce que ces hommes et ces femmes éprouveraient s'ils apprenaient qu'une armée étrangère était près d'envahir leur monde et de piétiner leurs récoltes. Une fois de plus, je m'interrogeais sur les mobiles qui avaient décidé le roi Édouard à faire la guerre au roi de France à ce moment précis.

Ses conseillers les plus avisés l'y avaient sûrement incité pour la sempiternelle raison qu'avaient avancée les précédents rois d'Angleterre : les victoires à l'étranger préviennent les dissensions dans le royaume, ce qui sert forcément les intérêts du souverain. D'autres conseillers, plus idéalistes, avaient invoqué probablement la prétention vieille de deux siècles au trône de France, grâce à l'intermédiaire de la reine Isabelle Capet, femme d'Édouard II. Cependant, d'après le peu que j'avais vu du roi Édouard IV, j'avais idée que ces deux arguments ne devaient pas peser lourd pour lui. Un cynisme à peine voilé gâtait pour moi son beau visage, et sa décision sans motif apparent m'en était d'autant plus étrangère.

Je soufflai un mot de ces pensées à Humphrey Nanfan qui m'offrit promptement sa propre solution.

— C'est pour empêcher son frère George de provoquer de pires ennuis. Quantité de mauvais sentiments se sont accumulés entre lui et la famille de la reine depuis des années ; en fait, depuis qu'elle a épousé Son Altesse.

Humphrey se poussa plus près de moi sur le layon et reprit en baissant le ton :

— Il y a des années, quand Jacques de Luxembourg, l'oncle de Sa Grâce, est venu en Angleterre pour son couronnement, c'est

le duc George qui l'a surnommé Lord Jakes¹⁵. Et quand le pauvre idiot se promenait à cheval dans les rues de Londres, les gens le poursuivaient en criant des grossièretés du genre : « C'est le gardien de l'argent des latrines qui arrive¹⁶ », et ils le dirigeaient vers les lieux d'aisances publics dans Paternoster Row. Le pauvre crétin ne comprenait rien à ce qui se passait. Il souriait, il remerciait et mon maître était plié en deux de rire. Mais les Woodville prenaient ça très mal, d'autant que le duc George était celui qui avait protesté le plus fort contre ce qu'il appelait la mésalliance de son frère.

— Tu as dit « mon maître » en parlant de Clarence, fis-je remarquer.

L'espace d'un instant, Humphrey parut gêné puis, avec un sourire ingénu, il m'expliqua :

— J'aurais dû dire mon précédent maître car, à l'époque, j'étais page dans la maison du duc George. Je te l'ai déjà dit, ajouta-t-il sur la défensive, je me suis querellé avec un page et j'ai demandé une autre place. Sa Grâce a persuadé son frère que j'étais compétent.

— Oui, je m'en souviens. C'est la façon dont tu as parlé du duc de Clarence qui m'a surpris, comme si tu te considérais encore à son service.

— Sottises ! s'écria Humphrey, qui changea platement de sujet. Doux Seigneur, qu'il fait chaud ! Je m'arrangerais bien d'un mazer¹⁷ de bière.

— Où étais-tu l'autre soir pendant le spectacle ? demandai-je. Au moment où Chantecler s'est précipité sur le duc Richard ?

Il tourna vivement la tête pour me regarder avec une curiosité qu'il n'avait pas encore manifestée. Je voyais croître sa méfiance et les supputations rapides qui s'effectuaient sous son crâne

¹⁵ Seigneur Latrines. Jeu de mots fondé sur la similarité entre le français « Jacques » et l'anglais *jakes*, cabinets, latrines. (N.d.T.)

¹⁶ Autre jeu de mots sur le double sens de *privy* : *Keeper of the Privy Purse* : le trésorier de la cassette du souverain, ou le gardien de l'argent des latrines. (N.d.T.)

¹⁷ Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

tandis qu'il rassemblait plusieurs incidents survenus ces six derniers jours, en fait depuis que j'étais un des serviteurs du duc Richard.

— En quoi cela te regarde-t-il ? fit-il d'un ton abrupt. Tu ne soupçonnes quand même pas les gens de la maison de Sa Grâce ? Qui a elle-même expliqué ce qui s'est passé : un fou, venu de Dieu sait où.

Je haussai les épaules pour lui faire croire qu'après tout je ne m'en souciais pas.

— Tu as raison. C'était juste une question, dis-je, et je me forçai à sourire : tu t'empportes vite, Humphrey !

Il continuait de me regarder durement ; puis, apparemment convaincu de l'innocence de mes intentions, il haussa les épaules à son tour.

— Après tout, pourquoi ne pas te le dire ? Ce n'est pas un secret. Je parlais avec Stephen Hudelin. Demande-le-lui si tu veux. Il n'est pas loin, il marche près du chariot qui transporte l'argenterie de Sa Grâce. Stephen ! Viens là ! On a besoin de toi.

Stephen pressa le pas pour remonter à la hauteur de notre fourgon. Sans faire un geste, Humphrey demanda, le visage impassible :

— Quand ce fou a essayé de tuer le duc Richard, où étais-je ? Notre ami Roger Chapman veut le savoir.

Comme d'habitude, Stephen me jeta un regard hargneux.

— Il parlait avec moi, marmonna-t-il. Mais en quoi cela te regarde-t-il ?

CHAPITRE XV

Nous avons retrouvé la terre ferme, nous étions à Calais.

L'altière forteresse de Guisnes et Hammes nous présenta son front sévère tandis que nous débarquions, mais la ville elle-même était d'humeur joyeuse pour recevoir le roi Édouard et ses frères. Un temps radieux avait égayé notre traversée de la Manche, et les demeures pavoisées des négociants en laine nous accueillirent tandis que le cortège royal se dirigeait vers l'église Saint-Nicholas pour le service d'action de grâces à l'occasion de notre heureuse arrivée.

Quelques-uns des milliers de soldats de l'avant-garde alignés dans le port pour saluer les princes campaient déjà sur les terrains marécageux situés hors de la ville, au-delà de la digue. Je m'attendais à y être consigné, avec Stephen Hudelin et Humphrey Nanfan, au milieu des lignes de tentes et de fourgons à bagages qui s'étiraient aussi loin que l'œil pouvait porter, depuis la double enceinte de Calais vers le territoire allié du duc de Bourgogne. Mais, à peine avais-je retrouvé mes jambes de terrien et rétabli mon estomac après le tangage du bateau, je fus convoqué dans une maison qui donnait sur la place du marché ; un aimable marchand, sûrement persuadé qu'un patronage futur valait les inconvénients présents, l'avait mise à la disposition de Sa Grâce. C'est là que je retrouvai Timothy Plummer qui arpentait le parquet de la grande salle avec la grâce d'un ours en cage.

— Était-ce prudent de m'envoyer chercher ouvertement ? demandai-je, sitôt que, sur son geste, j'eus refermé la porte derrière moi.

C'était une pièce agréable avec une belle table de chêne au milieu, un large fauteuil sculpté et des tabourets assortis. La vaisselle plate de la famille, impressionnante collection

d'ustensiles d'argent et d'étain, luisait discrètement sur un buffet d'angle, des tapisseries chatoyantes pendaient aux murs et un escalier au décor recherché partait de la salle vers l'étage supérieur. Notre hôte invisible était manifestement fortuné mais on ne pouvait s'en étonner. Membres de l'Étape de Calais, principal marché aux laines anglaises pour le reste de l'Europe, les habitants de la ville étaient pour beaucoup extrêmement prospères.

Timothy fit volte-face et, me regardant droit dans les yeux, jeta sèchement :

— J'en ai assez de la prudence. La vigile de la Saint-Hyacinthe est dans six semaines et le temps presse. Je ne peux être partout à la fois et, sans Lionel, toi et le jeune Matthew êtes les seuls hommes sur qui je puisse compter. As-tu quelque chose à m'apprendre ?

Je m'assis à califourchon sur un tabouret et croisai les bras.

— Seulement que Stephen Hudelin et Humphrey Nanfan assurent qu'ils discutaient ensemble au moment de la tentative d'assassinat. Ils me l'ont dit chacun de son côté et je n'ai pas l'impression qu'ils se soient concertés. Je ne vois pas non plus pour quel motif ils soutiendraient l'histoire de l'autre si elle n'était pas vraie.

Timothy garda le silence, fixant le vide d'un air courroucé. Quand il rouvrit la bouche, ce fut pour énumérer une liste de noms sur les cinq doigts d'une main :

— Geoffrey Whitelock était dans ton champ de vision quand la tentative a eu lieu et, comme nous sommes certains que Ralph Boy se n'a pas pu tuer Thaddeus Morgan, nous savons aussi qu'il ne peut être notre homme. Et maintenant Stephen Hudelin et Humphrey Nanfan se révéleraient innocents, à moins bien sûr qu'ils ne soient tous les deux du complot. Ce qui laisse Jocelin d'Hiver ou...

Il laissa sa phrase en suspens et je l'achevai pour lui :

— Ou quelqu'un d'autre en dehors de ces cinq, comme nous l'avons toujours craint.

Timothy acquiesça et retomba dans son mutisme méditatif.

— Alors ? l'incitai-je au bout d'un moment, et il baissa les yeux vers moi.

— Alors, à partir de cet instant, nous allons concentrer tous nos efforts sur la protection rapprochée de Sa Grâce. Ce soir, je parlerai au duc pour lui demander de vous relever, toi et Matthew Wardroper, de vos tâches de service dans la maison. Je dirai que c'est moi qui requiers votre concours.

— Et vous pensez que Sa Grâce cédera ? demandai-je, perplexe. N'allez-vous pas plutôt vous retrouver victime de sa langue acérée ?

Timothy secoua tristement la tête.

— Je vais devoir l'obliger à m'écouter. Après tout, c'est pour son bien.

— Je préfère ma place à la vôtre ! lui dis-je en souriant. Et comment allez-vous expliquer ma promotion subite aux hallebardiers de la chambre ?

— Je n'expliquerai rien, trancha Timothy. Pour te parler franchement, colporteur, mis à part la sécurité de Sa Grâce, désormais, je me fiche de tout.

— Néanmoins, protestai-je en me levant, nous n'avons pas encore étudié à fond la possibilité que Jocelin d'Hiver soit notre assassin, ou que Stephen et Humphrey travaillent ensemble. Laissez-moi poursuivre mon enquête sur les membres de la maison du duc qui l'ont accompagné à Calais. Si nous jetons la prudence aux orties, pourquoi ne pourrais-je pas interroger les gens plus ouvertement ? Laissez-moi aller au camp. Il est possible que j'y trouve quelqu'un qui soit en mesure de confirmer ou d'infirmer leur version.

— Très bien. Mais je veux que tu sois rentré ici ce soir. Avec ta grande carcasse, tu seras un fier soutien pour les gardes qui veillent sur le repos de Sa Grâce. C'est une excuse que tu peux avancer si quelqu'un s'étonne des privilèges dont tu jouis. Ne tiens pas compte de ce que j'ai dit plus tôt, ajouta-t-il avec lassitude. La prudence est toujours de mise.

Une demi-heure plus tard, j'avais quitté la ville et me dirigeais vers le secteur du camp adjugé aux quartiers des membres les moins importants de la maison du duc Richard. Eux au moins avaient des tentes, mais les fantassins et les filles à soldats étaient condamnés à dormir à la dure, sur le sol nu. Évitant soigneusement Stephen Hudelin et Humphrey Nanfan,

je passai la fin de la journée à demander à mes confrères hallebardiers, aux serveurs et aux échantons, bref, à tous les gens présents dans le hall du château de Baynard le samedi soir et emmenés en France pour y servir Sa Grâce : oui ou non, avez-vous vu Humphrey et Stephen parler ensemble au moment où Chantecler a tenté de poignarder le duc Richard ?

C'était un travail fastidieux car il me fallait poser les questions de façon à éveiller le moins possible la suspicion. Et pour finir, j'en retirai une maigre satisfaction car personne ne semblait sûr d'avoir observé les deux individus en question. J'étais déçu mais résigné ; il était naturel que tous les yeux eussent été fixés sur la mascarade, puis sur l'action dramatique qui se déroulait devant eux. Un domestique me dit que oui, il avait vu Stephen et Humphrey qui conversaient, mais il ne voulut pas se hasarder à indiquer un moment précis. C'était un témoignage trop partiel pour servir mon propos et quand je revins à la maison tard dans l'après-midi, juste à temps pour dresser la table du dîner de Sa Grâce, je rendis compte de mon échec à Timothy Plummer.

— Sans importance, fit-il avec un soupir philosophe. Je te répète ce que j'ai dit : désormais, nous nous concentrons essentiellement sur la protection de la personne de Sa Grâce. As-tu dit aux autres qu'à dater d'aujourd'hui tu restes constamment à proximité du duc ?

— Oui, dis-je en souriant. Et je ne prétends pas que cette nouvelle leur ait inspiré d'autres sentiments que l'envie. Par ailleurs, je ne partage pas votre optimisme : cette ligne de conduite n'est pas la meilleure, ni même la seule réponse à notre dilemme. Nous n'allons pas rester longtemps à Calais, c'est sûr. Que se passera-t-il quand la vraie campagne commencera ? Ce sera autrement difficile de protéger Sa Grâce sur les champs de bataille !

Des plis soucieux envahirent le front de Timothy et j'aurais presque juré que ses cheveux avaient grisonné en cet instant. Les yeux mi-clos, il répondit :

— Nous devons prendre chaque jour tel qu'il se présente et espérer que Dieu nous accordera un miracle.

Je m'éveillai en sursaut d'un sommeil sans rêve et j'entendis les cloches de l'église Saint-Nicholas sonner matines. À cette époque encore, après plus de quatre ans, il m'était toujours difficile de dormir pendant l'office de la nuit. Il me fallut un bon moment pour comprendre où j'étais, me situer dans l'espace et me rappeler que j'étais allongé tout habillé sur un grabat dans le corridor étroit qui longeait la chambre à coucher du duc de Gloucester. J'avais été de garde à sa porte jusqu'à minuit, heure à laquelle un écuyer servant m'avait relevé ; ce dernier était toujours debout à son poste, la main droite posée sur la garde de son épée, prêt à dégainer à la plus infime alerte. Sur une étagère au-dessus de nos têtes, la flamme d'une chandelle luisait, faible mais stable.

— Tu as le sommeil léger, murmura l'écuyer quand je m'assis en bâillant et me frottai les yeux.

— Les cloches m'ont réveillé, dis-je en frissonnant. Il faut que je trouve les lieux d'aisances.

— Dans la cour, derrière la maison.

Je me levai et l'écuyer me jaugea d'un œil approbateur :

— Pour être costaud, tu es costaud. On s'arrangerait volontiers d'en avoir quelques autres de ton gabarit !

Sans répondre, je me glissai silencieusement vers la cage d'escalier. En face, une fenêtre étroite donnait sur la place du marché ; par ses volets ouverts passait une brise rafraîchissante qui aidait les veilleurs à ne pas s'endormir dans la chaleur moite de la maison. En passant, mon regard se posa sur les formes fantomatiques des bâtiments de la place et me figeai subitement : la porte d'entrée de la maison située juste en face s'était ouverte et trois hommes encapuchonnés en sortirent. Il y avait quelque chose de furtif dans leur comportement et les coups d'œil qu'ils jetèrent autour d'eux avant de se risquer dehors. Ils avancèrent à la queue leu leu, collés aux murs, attentifs à demeurer dans leur ombre. Toutefois, leur désir de passer inaperçus était contrarié par la clarté de la lune qui s'écoulait entre les avant-toits et éclairait les pavés. Avant que j'aie eu le temps d'alerter l'écuyer de garde, ils avaient disparu entre deux maisons dans l'obscurité épaisse d'une impasse, si bien que je pris le parti de me taire.

Je descendis à travers la maison endormie jusqu'à la porte de la cour arrière où deux fidèles gardes du Yorkshire étaient en sentinelle.

— Je dois aller aux lieux d'aisances, leur dis-je quand ils m'interpellèrent.

— Encore ! grogna le plus grand des deux. Tu es le deuxième en deux minutes. Vous avez trop bâfré avant de vous coucher. Voilà ce que c'est !

Il ouvrit la porte :

— Frappe trois coups quand tu voudras rentrer. Et dis à ton camarade de se manier.

Une fois dehors, soulagé d'aspirer à pleins poumons l'air marin, je tâchai de localiser les lieux d'aisances ; c'est alors qu'une silhouette se détacha sur le fond sombre de la porte d'entrée et traversa la cour dans ma direction.

— Je viens de vérifier que tout est fermé et verrouillé, dit une voix familière.

Stupéfait, je reconnus Ralph Boyse que je croyais au camp. Que faisait-il en ville ? Dans cette maison ?

— Bonne nuit, ajouta-t-il en cognant discrètement trois coups sur la porte que les gardes lui ouvrirent.

J'attendis qu'il fût entré avant de traverser la cour pour inspecter les solides vantaux de chêne, épais de quatre pouces et cloutés de fer, de la porte encastrée dans le mur élevé qui entourait la propriété. Ralph avait-il quitté la cour ? J'en doutais. Un : le verrou supérieur de la grand-porte était placé trop haut pour qu'on puisse l'atteindre sans une échelle ou un monitoir ; un rapide coup d'œil sur les alentours m'apprit qu'il y avait un monitoir dans un angle, mais il se révéla trop lourd pour être manipulé par un homme seul. Deux : les verrous de cette dimension sont bruyants quand on les manipule et je n'avais rien entendu. Trois : Ralph ne pouvait se permettre de s'absenter de la maison plus longtemps que ne l'exige un passage aux lieux d'aisances sans éveiller les soupçons des gardes.

Il devait être près de la grand-porte quand il avait entendu la porte de la cour s'ouvrir et qu'il m'avait vu. Sa présence était-elle vraiment innocente ? Avait-il réellement fait ce qu'il disait ?

C'est alors qu'une voix – un chuchotement plutôt – qui s'exprimait rapidement en français résonna à mon oreille.

— Qui est là ? soufflai-je en me retournant, abasourdi, incapable de situer d'où venait la voix.

Puis je m'aperçus qu'une fente, large d'un pouce et longue de trois tout au plus, courait entre le montant de la porte et le mur dont le plâtre avait bougé. L'inconnu qui avait parlé était toujours de l'autre côté du mur et j'entendis sa respiration rauque, suivie du bruit de sa fuite éperdue sur les pavés. L'imbécile que j'étais se maudit violemment mais le mal était fait et sans remède. Je me soulageai et rentrai, mais l'idée même de sommeil m'avait fui. Mon instinct me disait de mettre immédiatement Timothy Plummer au courant, mais je ne savais pas dans quelle pièce de la maison il logeait et je n'osai prendre le risque de déranger les autres de peur de réveiller aussi le duc. Je restai donc éveillé sur mon grabat jusqu'à ce que revienne mon tour de monter la garde à la porte de Sa Grâce.

Ce message murmuré était-il destiné à Ralph Boyse ? C'était probable. Mais qui savait qu'il se trouvait dans la maison et quand le rendez-vous avait-il été pris ? Avait-il quelque chose à voir avec le complot contre la vie du duc Richard ?

Au matin, après avoir tiré Timothy de son lit, installé dans un coin tranquille de la comptabilité, je lui posai cette question. Mais il commença par refuser de prêter attention à mon récit. Ralph Boyse était innocent car nous avions établi qu'il n'avait pu assassiner Thaddeus Morgan et qu'il n'était pas au courant de la visite de Thaddeus à Northampton, puisqu'il se trouvait alors dans le Devon au chevet d'un oncle malade.

— Pourquoi couche-t-il sous ce toit ? demandai-je. Pourquoi n'est-il pas au camp avec les autres ?

— Le duc a besoin de quelques serviteurs autour de lui, répondit sèchement Timothy. Et Ralph chante et joue à merveille de plusieurs instruments. Sa Grâce dort mal ; avant qu'elle se retire pour la nuit, un peu de musique l'apaise.

— Sa Grâce a envoyé chercher Ralph ?

Timothy hésita un moment avant d'admettre les faits :

— Non, maintenant que tu me poses la question, je crois que Ralph est entré hier soir dans la ville, juste avant le couvre-feu,

et c'est lui qui a suggéré que le duc Richard pourrait avoir besoin de ses services. J'étais là quand son message a été remis. Jusque-là, c'était Matthew qui chantait, mais sa voix ne vaut pas celle de Ralph.

— Si bien que Ralph a dû rester pour la nuit, ajoutai-je pensivement. Sait-il où loge Sa Grâce ?

— Il lui suffisait de le demander, une fois dans la ville. Mais il ignorait tout de la maison et de sa disposition. Es-tu bien sûr de n'avoir pas imaginé cette voix ? Étais-tu bien réveillé ?

— Je ne vous ai pas encore tout dit, l'interrompis-je. Savez-vous qui habite la maison d'en face, de l'autre côté de la place ? Celle qui a un haut pignon pointu.

— Eh bien, en temps normal, c'est la résidence du maire de Calais, répondit Timothy, qui semblait surpris. Mais cette nuit, c'est Son Altesse qui l'occupe et elle y restera tout le temps de son séjour dans la ville.

— Le roi couche là ? dis-je en fronçant les sourcils.

— Eh bien, oui. Pourquoi ces questions ?

Quand j'eus terminé mon rapport, ce fut le tour de Timothy de froncer les sourcils.

— Es-tu sûr de ne pas te tromper de maison ? Le duc de Clarence loge dans la maison voisine et je le crois très capable de sortir en catimini pour un rendez-vous galant.

— Je ne me trompe pas. Je suis certain de ce que j'avance.

Timothy réfléchit un instant puis haussa les épaules :

— Peut-être le roi Édouard a-t-il dû consulter ses capitaines. On prend beaucoup d'ordres et de contrordres secrets en temps de guerre.

— Au cœur de la nuit ? ergotai-je. Il était deux heures du matin ! Et pourquoi le roi tiendrait-il des conférences militaires dont ses frères seraient exclus ? Ses deux meilleurs chefs de guerre ?

— Comment le saurais-je ? fit Timothy en ouvrant les mains. Mais tu peux être sûr que ceci n'a rien à faire avec nous. Alors, que t'a-t-elle dit, cette voix de l'autre côté du mur ?

— Je vous ai dit qu'elle parlait français et que je ne sais presque rien de cette langue. Elle était basse et rapide, ce n'était qu'un murmure. Peut-être que je me rappellerai un ou deux

mots plus tard, comme la dernière fois ; peut-être pas. Mais il me paraît significatif que, pour la deuxième fois depuis le début de cette affaire, j'aie entendu parler français. Rappelez-vous aussi que c'est la langue maternelle de Ralph Boyse.

— Et aussi celle de Jocelin d'Hiver.

— Jocelin n'était pas dans la cour hier soir.

— Beaucoup de gens parlent français dans cette ville, objecta Timothy après un moment de réflexion. Les gens y sont contraints pour traiter avec leurs voisins de l'autre côté du Pale¹⁸. Et de nombreux nobles utilisent parfois une version abâtardie et démodée de la langue normande.

— Mais qui se coule au plus noir de la nuit pour parler à quelqu'un à travers une fente dans un mur ? Et pourquoi ici, où chacun sait que loge le duc de Gloucester ?

Ma persévérance commençait à persuader Timothy qu'il lui fallait faire un emploi plus sérieux de l'information que je lui apportais. Mais il lui répugnait d'accuser Ralph Boyse, un homme que nous avions innocenté de tout projet félon contre Sa Grâce. Par ailleurs, le plus grave obstacle demeurerait que, tant que nous ne connaîtrions pas les raisons d'un complot contre la vie du duc Richard, il était presque impossible de soupçonner nommément quelqu'un. Nous nous séparâmes, tristement conscients des maigres progrès accomplis en plus d'une semaine et de la fragilité de nos hypothèses probablement bâties sur du sable.

Plus tard dans la journée, j'accompagnai le duc au camp où il avait convoqué ses capitaines. Puis l'ayant quitté, flanqué de deux écuyers et protégé par un troisième garde à l'entrée de sa tente, je partis à la recherche de Ralph Boyse. Le nombre des hommes portant la livrée bleu et pourpre des Gloucester paraissait illimité mais je trouvai Ralph en train d'inspecter le contenu d'un fourgon à bagages, à la recherche d'un petit orgue portatif égaré.

¹⁸ *The English Pale in France* fut de 1347 à 1558 le territoire de Calais, région sous la juridiction de l'Angleterre. (N.d.T.)

— C'est l'instrument préféré de Sa Grâce, disait-il avec irritation au maître bagagiste quand je m'approchai. Qui a réclamé avec insistance que j'en joue pour elle ce soir.

— Tu nous honores de nouveau de ta compagnie, maître Boyse, dis-je en m'avançant tranquillement derrière lui.

Il tourna brusquement la tête et je surpris dans son regard une lueur hostile qu'il s'empressa de voiler.

— C'est exact, Roger Chapman. Et il semble que tu aies, toi aussi, gagné la faveur du duc. Tu apparais très souvent en sa compagnie depuis que nous avons débarqué en France.

— C'est uniquement parce que l'attentat manqué contre sa vie l'a troublé, bien qu'il ne veuille pas l'admettre. Et parce que je suis plus grand et plus fort que la plupart des hommes, achevai-je en riant.

— C'est exact, répéta-t-il.

Il se rapprocha du wagon où, avec un cri de triomphe, le maître bagagiste lui avait annoncé la découverte de l'orgue. Il le souleva et les tuyaux peints brillèrent au soleil. Ralph le saisit et le pressa contre sa poitrine.

— Est-ce que tu repars en ville ? me demanda-t-il. Si oui, nous pourrions faire la route ensemble.

— Non. Je suis avec le duc et dois attendre sa convenance. Il est en conférence avec ses capitaines.

— Dommage ! dit Ralph, qui s'efforçait d'assurer une prise commode de son instrument. Tu aurais pu me donner un coup de main pour transporter cet objet encombrant. Nous l'aurions porté à tour de rôle. Mais peu importe. Je t'accompagne jusqu'à la tente de Sa Grâce, si tu permets.

En adoptant ce ton soudainement familier, Ralph n'aurait pu me révéler plus clairement qu'il n'avait plus de doute sur le motif de ma présence dans la maison du duc Richard. Je n'étais plus un humble hallebardier de la chambre mais un individu qui jouissait de privilèges et envers qui la prudence s'imposait. De temps à autre, il me regardait du coin de l'œil et ses manières, que je n'aurais pas qualifiées d'amicales, étaient polies.

— J'en serais ravi, répondis-je.

Nous suivîmes un sentier à travers le capharnaüm des hommes et de leur équipement. Armuriers, archers, cuisiniers

et messagers, fantassins, arbalétriers et manutentionnaires se démenaient comme des fourmis et tous cherchaient à servir les intérêts de leur maître au détriment de tous les autres. Deux fois je dus prêter main-forte à Ralph pour contourner des obstacles sur un terrain difficile car le poids de son fardeau nuisait à son agilité ; et je fus à plusieurs reprises obligé d'empoigner à bras-le-corps, pour dégager la voie, des gars querelleurs qui nous refusaient le passage. Comme d'habitude, ma taille imposait l'ordre.

— Tu es un compagnon de route sacrément efficace, dit Ralph. Comment es-tu devenu colporteur ?

— Ma mère me destinait à l'Église, répondis-je avec entrain, mais, avec la bénédiction de mon abbé, j'ai constaté que je n'avais pas la vocation et il m'a relevé de mon noviciat. J'aimais trop l'idée d'être mon propre maître, j'aimais trop les grands-routes et ma liberté.

— D'où viens-tu ? Du Devon ?

— Non. Je suis né à Wells mais ma fille, qui n'a plus de mère, vit à Bristol chez sa grand-mère, répondis-je en haussant le ton pour me faire entendre dans le brouhaha assourdissant. Mais j'ai souvent parcouru le Devon et je le connais bien. Comme toi, sans doute. On m'a dit que tu avais un parent là-bas. Dans quel coin du comté ?

Ralph, qui contournait prudemment une fondrière, ne répondit pas aussitôt.

— Près de la ville d'Exeter, dit-il, une fois l'obstacle franchi.

— Un joli coin.

Puis, après une hésitation imperceptible, je poursuivis :

— La terre là-bas a une couleur extraordinaire, crayeuse, presque blafarde.

Ralph marmonna son assentiment. Il s'était mis à transpirer. L'orgue pesait très lourd.

Nous nous séparâmes près de la tente du duc. Moi pour attendre que l'on fasse appel à mes services pour accompagner Monseigneur à Calais ; Ralph pour trouver un fourgon à destination de la même ville ou pour couvrir à pied la longue et pénible route. Je l'observais pensivement quand il s'arrêta pour saluer un armurier qui achevait de remodeler au marteau un

cuissard faussé. Je m'étais donné du mal pour trouver Ralph Boy se mais cela en valait la peine : j'avais appris qu'il ne connaissait pas le Devon, qu'il n'y avait jamais mis les pieds et n'avait pas de parent établi près d'Exeter, où le sol est du rouge profond propre aux terrains granitiques.

Alors, où était-il allé et que faisait-il en mai dernier lorsque les troupes du duc Richard campaient autour de Northampton ?

CHAPITRE XVI

Il était midi sonné quand nous fûmes de retour à Calais pour un déjeuner tardif ; j'étais à demi mort de faim.

À l'origine du retard, l'obstination de Sa Grâce qui fit à pied le tour de ses troupes et parcourut toute la partie du camp où elles étaient rassemblées, pratiquement dans les traces de mon trajet de la matinée. Contrairement à la majorité des chefs militaires, il avait un souci réel du confort et du bien-être de ses hommes ; il posait aussi des questions pertinentes, fondées sur des connaissances étendues. Je n'en étais pas surpris car ce jeune homme, qui était exactement de mon âge, avait été nommé amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine à l'âge de onze ans.

Enfin, le duc fut disposé à quitter le camp et à repartir pour la ville, ce dont je me réjouis secrètement, et pas seulement à cause de mon estomac. La façon familière dont il déambulait parmi la soldatesque et s'arrêtait pour parler aux plus brutaux et repoussants de ses sujets me faisait frémir d'appréhension ; plusieurs fois, je pressai ses écuyers servants de se rapprocher de lui et j'allai jusqu'à monter moi-même la garde. Ç'aurait été tellement facile pour un soldat ou présumé tel de sortir un couteau de dessous sa tunique et de l'enfoncer entre les côtes de sa victime !

Le duc Richard faisait mine de ne pas remarquer ces manœuvres, mais un léger rictus relevait les extrémités de sa bouche longue et fine. Toutefois, quand enfin il se dirigea vers l'endroit où l'on avait attaché les chevaux, à la limite de l'immense camp, il s'approcha de moi, au point de me frôler, et murmura si bas que j'eus du mal à l'entendre :

— Il est temps de mettre fin à ton supplice, Roger Chapman.

Lui et ses écuyers s'élancèrent tranquillement au petit galop sur la chaussée pavée qui menait à la porte de Calais, côté terre.

Nous autres allions à pied, à une allure plus qu'honorable mais insuffisante pour nous maintenir au rythme des cavaliers. Je fus donc soulagé de voir une partie de la suite du duc, menée par la silhouette caractéristique de Timothy Plummer, sortir par le pont-levis pour venir à notre rencontre. Cela me fit plaisir aussi de repérer Matthew Wardroper dans le groupe. Eh oui ! Je me sentais réconforté par la vue de sa silhouette mince et droite sur un hongre bai. C'était bon de savoir qu'ici au moins il y avait un homme pur de tout soupçon.

Je fus moins satisfait un moment plus tard de distinguer Ralph Boyse, toujours encombré de son orgue, mêlé à la foule tassée sur le bord de la route pour voir passer le duc et sa suite. Pourquoi n'était-il pas encore rentré à Calais ? Nous nous étions séparés depuis plus d'une heure, plus de temps qu'il n'en fallait pour atteindre la ville et y entrer, même pour un homme empêtré par un fardeau. Je m'efforçai de le suivre des yeux pendant que mes camarades et moi arrivions à hauteur des badauds, mais il y avait trop de monde au bord de la chaussée et je le perdais de vue plusieurs fois.

Les deux groupes de cavaliers s'étaient rejoints et fondus l'un dans l'autre. Timothy Plummer et son escorte s'étaient rapprochés derrière le duc qui – même à distance, c'était perceptible – n'était manifestement pas très content de les voir. Ces mesures de prudence publiquement étalées lui déplaisaient.

Soudain, un coup de sifflet bref et perçant domina le vacarme ambiant et Great Hal, le cheval du duc Richard, quitta la chaussée comme une flèche pour foncer à bride abattue vers le fossé profond qui entourait la double enceinte des murailles de Calais. Pendant un instant, personne ne réagit, faute de comprendre exactement ce qui se passait ; puis, quand nous eûmes réalisé que l'animal s'était emballé, nous attendîmes sans broncher que le duc, réputé à juste titre pour ses talents équestres, reprenne le contrôle de l'animal affolé. Moi et les hommes de la garde qui suivions à pied nous arrê tâmes.

— Jésus ! souffla près de moi un hallebardier. Sa selle glisse ! La sangle s'est rompue.

— À moins qu'elle n'ait été coupée, murmurai-je.

Nous nous élançâmes tous en courant, sachant bien que c'était sans espoir. Jamais nous ne le rattraperions. Il aurait fallu un autre cavalier, et un cavalier très habile, pour doubler et contrôler le pur-sang emballé, un animal fougueux, déjà difficile à manier en temps ordinaire. Toute l'escorte montée du duc s'était jetée à sa poursuite, mais je n'avais aucun espoir de voir l'un des cavaliers empêcher la tragédie imminente. Sauf miracle, le duc allait se rompre le cou ou pour le moins se blesser sérieusement en chutant.

La lourde selle d'apparat oscillait tantôt d'un côté tantôt de l'autre sur le dos du cheval et le duc Richard évita deux fois d'extrême justesse d'être éjecté, grâce à sa superbe maîtrise de cavalier. Mais le fossé se rapprochait inexorablement. Si le pur-sang bronchait devant, rien au monde ne sauverait le cavalier ni sa monture d'une chute effroyablement dangereuse.

Le désastre était imminent quand le jeune Matthew Wardroper, semblant surgir du néant, rejoignit son maître à une allure démente, se pencha pour saisir la bride du cheval emballé et jeta un bras assuré autour des épaules du prince. Il y eut un moment de confusion sauvage : il sembla que les deux hommes et leurs montures allaient dévaler tous ensemble la pente abrupte et plonger jusqu'au fond du fossé. Mais, à la seconde où tout semblait perdu, le duc Richard tira violemment vers la gauche la tête de son cheval, l'écartant du fossé, entraînant Matthew Wardroper avec lui. Les coursiers hors d'haleine s'arrêtèrent à deux doigts du bord et se tinrent dociles pendant que les deux hommes mettaient pied à terre.

J'étais alors assez près pour constater que le jeune Matthew était considérablement plus secoué que le duc, qui leva aussitôt les deux bras pour tenir à distance une marée de serviteurs angoissés.

— Je vais parfaitement bien. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, assura-t-il.

Puis je le perdis de vue car la foule déferlait en tous sens.

Et il était le seul d'entre nous qui paraissait tranquille et imperturbable quand, vingt minutes plus tard, calé sur une selle d'emprunt, il passa le pont-levis et entra dans la ville à la tête de son escorte.

Le lendemain, je me trouvais sans l'avoir cherché près de Timothy Plummer quand les trois princes entourés des officiers de leur maison et d'amis proches investirent la place du marché de Calais pour y attendre l'arrivée de Marguerite, duchesse de Bourgogne. Après les salutations officielles et les échanges de présents, le roi Édouard et ses deux frères accompagnés de leur sœur se retireraient pour se reposer et se détendre dans l'hôtel de ville et y aborder sans doute des sujets plus intimes.

Timothy se rapprocha de moi et me chuchota à l'oreille :

— As-tu appris que Monseigneur et le duc de Clarence escorteront demain la duchesse qui retourne à Saint-Omer ?

Je secouai la tête et il sourit, car il éprouvait un étrange plaisir à communiquer les nouvelles malvenues.

— C'est pourtant vrai, je t'assure. Je me suis arrangé avec Sa Grâce pour que tu fasses partie de sa suite. Est-ce que tu tiens sur un cheval ?

— Ça m'est arrivé, mais pas depuis longtemps. Ralph Boyse vient-il avec nous ?

— Non. Ni Stephen Hudelin, ni Jocelin d'Hiver, ni Humphrey Nanfan. Ils resteront ici sous l'œil attentif du jeune Wardroper. Mais toi et moi devons aller avec le duc, au cas où pas un des quatre ne serait le coupable et où le danger menacerait d'une autre direction.

Je me déplaçai légèrement pour mieux voir, au milieu de la place, le duc très droit sur sa monture près de ses frères. Je remarquai qu'il avait une autre selle et, sans tourner la tête, je dis à Timothy :

— Je n'ai pas demandé si la sangle de Sa Grâce avait été délibérément coupée hier matin, tant cela me paraît évident.

— Hélas, fit Timothy morose, on ne peut s'y tromper. Le cuir était presque neuf et la cassure est nette. Elle a été coupée par un couteau ou un autre instrument tranchant.

— Que disent les palefreniers ?

— Ils jurent que le harnachement a été inspecté de près comme d'habitude avant que le duc monte en selle. Ce sont de braves gens du Yorkshire, au service du duc depuis des années, à Middleham et à Sheriff Hutton. Aucune raison de douter de

leur parole ni de leurs faits et gestes. Comme toutes les troupes du Nord, ils se mettraient en quatre pour le protéger.

— Je n'en doute pas, dis-je en haussant les épaules. Les chevaux sont restés attachés aux abords du camp plus de deux heures pendant que le duc vaquait à ses affaires. N'importe qui pouvait les y trouver. Ralph Boyse était alors dans le camp, comme je vous l'ai dit. Avez-vous pu mener l'enquête à propos de Humphrey et des autres ?

— Les trois autres se sont absentés de la maison du duc toute la matinée. C'est un fait prouvé. Cela dit, nul ne sait où ils étaient. Peut-être en ville, mais personne ne peut l'affirmer.

— Et eux, que disent-ils ?

— Sa Grâce a strictement interdit les interrogatoires systématiques dans sa maison, soupira Timothy qui se raidit brusquement quand nous parvint la fanfare lointaine des trompettes à la porte Est de la ville. Néanmoins, j'ai pris sur moi d'ignorer ses ordres dans le cas précis de nos amis.

— Avec quel résultat ? demandai-je vivement, car tout le monde dressait l'oreille sur la place où les pointes des hallebardes et des fauchards luisaient au soleil.

— La vérité sur la cause réelle de l'accident s'est propagée comme feu de poudre, malgré les efforts tentés par le duc pour qu'elle reste secrète. Alors, naturellement, vu les circonstances, tous affirment être restés à Calais, occupés de leurs affaires ou de celles de Sa Grâce.

— Cela ne les excuse pas forcément. Il se peut que la sangle ait été trafiquée entre le moment où le cheval a quitté l'écurie et avant que le duc monte en selle pour se rendre au camp. Le cuir pouvait ne pas être coupé sur toute son épaisseur, en prévision du travail de la selle qui, pendant le trajet, achèverait celui de l'assassin.

Timothy secoua impérieusement la tête et bomba le torse d'un air avantageux :

— La coupure était nette. Aucune partie de la sangle n'était élimée. Tu n'es pas seul, colporteur, à savoir ce qu'il convient de regarder et les conclusions à tirer de ce que l'on voit.

Converser devenait impossible. Sous les bannières et les étendards de Bourgogne qui pendaient au-dessus de sa tête

dans la chaleur de midi, au beau soleil qui faisait étinceler le collier omniprésent de la Toison d'or, Marguerite, duchesse de Bourgogne, faisait son entrée à Calais sur la place du marché noire de monde.

En apparence, elle ressemblait beaucoup à ses deux frères aînés : charpentée, grande et dotée du teint lumineux des Plantagenêts. Après avoir mis pied à terre, elle fit d'abord sa révérence au roi Édouard, puis se releva et les trois hommes l'embrassèrent de façon moins formelle. De ma position privilégiée – une seule rangée de hallebardiers s'interposait entre les principaux protagonistes de la scène et moi –, j'observai que, si la duchesse exprimait chaleureusement ses sentiments à l'aîné et au plus jeune de ses frères, c'était George de Clarence qu'elle était le plus heureuse de retrouver. Elle le tint longtemps dans ses bras, l'embrassa très ardemment et garda sa main de façon très possessive quand la compagnie royale et les serviteurs privilégiés s'ébranlèrent vers l'hôtel de ville.

Ceux d'entre nous qui devaient demeurer sur place se détendirent aussitôt ; les épaules des soldats s'affaissèrent et la prise sur les fauchards et les hallebardes se relâcha. Les autres se dispersèrent pour reprendre leurs fonctions. Timothy se massait la nuque, sa courte stature l'ayant obligé à tendre le cou au-dessus des têtes de la garde d'honneur pour voir ce qui se passait.

— Où est le duc de Bourgogne ? demandai-je. Pourquoi n'est-il pas venu avec la duchesse ?

— Tu fais bien de poser la question, grogna Timothy. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Charles le Téméraire ! Officiellement, il est parti comme une flèche pour assiéger une petite ville de rien du tout appelée Neuss¹⁹, pour la raison que son maire, ou bourgmestre ou je ne sais comment on dit, l'a irrité. Notre seigneur est fou de colère, dit-on, et même le duc George n'est pas très satisfait.

¹⁹ Ville de Rhénanie, face à Düsseldorf, près du Rhin ; vainement assiégée par Charles le Téméraire en 1474-1475 et défendue par l'évêque de Cologne. (*N.d.T.*)

— Et le roi Édouard ? demandai-je. Qu'en dit-il ?

— Curieusement, il ne semble pas trop s'en soucier. Remarque, ce n'est pas très surprenant, poursuivit Timothy avec le sourire supérieur du mortel introduit dans le secret des dieux. Je me demande si je tiendrais vraiment à avoir le duc Charles faisant l'empressé autour de moi. Pour ma part, je crois que Son Altesse se consolera facilement de son absence.

Je me frottai pensivement le menton mais, abandonnant le sujet, je demandai :

— À votre avis, pourquoi le cheval de Sa Grâce s'est-il emballé hier ?

— Quelqu'un dans la foule a sifflé, répondit Timothy en haussant les épaules. Tu ne l'as pas entendu ? Eh bien, je t'ai répondu.

— Un sifflement qui n'a pas troublé les autres chevaux.

— Sans doute sont-ils moins nerveux que le bai de Sa Grâce. C'est un animal qui a toujours été fantasque. C'est bien pourquoi d'ailleurs Monseigneur de Clarence l'a vendu à son frère. Personne dans ses écuries ne tenait dessus, pas même lui.

Le visage tendu, Timothy me jeta un coup d'œil aigu.

— Tu ne penses pas... ? commença-t-il, et il s'arrêta net en secouant la tête. Non, il y a douze mois de cela.

Nous étions arrivés à la maison où logeait le duc et franchîmes avec reconnaissance le portail, laissant la place du marché aux ardeurs brûlantes de midi et aux malheureux hallebardiers et piquiers alanguis qui allaient attendre que la duchesse quitte l'hôtel de ville à la nuit tombée pour l'escorter jusqu'à son logis. J'étais d'accord avec Timothy : il avait probablement raison de ne pas tenir compte du fait que le duc de Clarence avait été le propriétaire initial du pur-sang bai. Nous nous séparâmes à la porte où il me recommanda de ne pas oublier que je devais aller le lendemain à Saint-Omer avec le duc. J'acquiesçai et suivis des yeux la silhouette du maître espion qui se hâtait vers ses affaires. Il me semblait que maître Plummer était parfois beaucoup trop satisfait de ses aptitudes à prévoir la sécurité du duc Richard.

Je demeurai un moment immobile et songeur, repassant dans ma tête la scène sur la place du marché. Le duc montait-il le

pur-sang ce matin-là ? Il ne me semblait pas. Il montait une jument alezane, si ma mémoire était bonne. Attrapant au bond un page qui détalait, je lui demandai s'il savait où logeaient les chevaux de Monseigneur.

— Dans l'allée du Pissoir, répondit-il.

Je m'y rendis facilement car tous les Calaisiens savaient où trouver les urinoirs publics. Les écuries étaient à l'autre bout de l'allée, près du maréchal-ferrant, et ma livrée bleu et pourpre me valut d'y entrer sans formalité. On me dirigea tout droit vers la demi-douzaine de stalles réservées aux chevaux du duc de Gloucester où les palefreniers m'accueillirent avec la même bonhomie. Comme Timothy me l'avait dit, c'étaient des hommes du Yorkshire, simples et directs, qui se prénommaient Wat et Alfred. Sachant les manœuvres d'approche inutiles, j'allai droit au but.

— À votre avis, pourquoi le cheval de Monseigneur s'est-il emballé hier ? leur demandai-je. Maître Plummer pense qu'il a été effrayé par un sifflement dans la foule, parce qu'il est très nerveux et lunatique.

— Je vas te dire quoi, grogna le dénommé Alfred avec un accent si épais qu'il sonnait comme une langue étrangère à mes oreilles d'homme de l'Ouest. Great Hal, il est paas si nerveux comme il dit Maat' Plummer qui court ici et làà comme une puce sur une poëële brûlante, posant des taas de folles questions qu'il attend paas les rééponses. Paar ici !

Il me conduisit dans un box dont il ouvrit la porte, m'indiquant d'un coup de menton que je devais le suivre à l'intérieur où le bai, Great Hal, fourrageait tranquillement dans sa mangeoire. Néanmoins, je m'approchai avec prudence de l'arrière-train de l'impétueux animal.

Le palefrenier Wat nous rejoignit. Poussant de côté son collègue nettement plus jeune, il passa une main expérimentée sur la gauche de la croupe du cheval, près de la queue.

— Regaarde-làà, m'enjoignit-il. Si tu regaarde bien làà oùù qu'est mon doigt, tu vaas voir une petite taache de sang sééché.

Je me penchai et distinguai une croûte, pas plus grosse qu'une tête d'épingle entre les poils courts et raides de la robe lustrée.

— Voilà ce qui l'a fêlé s'embailler, paas vrai, l'aami ?

Et Wat caressa l'encolure du cheval d'une main affectueuse. L'animal leva la tête de la mangeoire et souffla un doux salut par les naseaux.

Il y eut un silence puis je questionnai d'un ton calme :

— Êtes-vous en train de me dire que quelqu'un a délibérément piqué Great Hal pour qu'il s'emballe ? C'est ce à quoi je m'attendais. Il est peu probable que ce sifflement strident ait suffi à le paniquer. Un coup piquant dans la croupe a certainement inquiété cet animal naturellement courageux. Avez-vous fait part de votre trouvaille à maître Plummer ?

— On aurait ben voulu si seulement il étée resté pour entendre. Mais il aavait filé, comme un lièvre qu'aa les chiens aux trousses, aaprès qu'on lui aa dit que laa sangle l'aavait été coupée. On aurait dit que c'éte tout ce qu'il voulait saavoir. On n'aavait paas fini d'examiner Great Hal. Et maît' Plummer il ée pas revenu depuis chercher d'autres réponses.

Je les remerciai et les quittai, songeur. J'étais quant à moi certain que le sifflement avait été un signal, bien que la chose fût difficile à prouver. Envoyé par Ralph Boyse peut-être ? Il piétinait parmi les gens alignés le long de la chaussée, et je me méfiais de plus en plus de cet Anglais, né d'une mère française, qui n'était certainement pas allé où il le prétendait pendant le séjour du duc Richard à Northampton.

De Ralph, mes pensées revinrent à Berys Hogan et à Lionel Arrowsmith. On avait copieusement averti Lionel, je m'en souvins, que la jalousie de Ralph lui vaudrait de sérieux ennuis s'il persistait à courtiser Berys. Mais ces avertissements s'étaient révélés injustifiés ; et Berys elle-même, qui devait connaître le caractère de son fiancé aussi bien que les autres, avait semblé indifférente à la menace de la colère de Ralph. Quelque chose me dérangeait dans leur conduite, mais autant essayer de voir le fond d'une mare d'eau vaseuse.

Mon esprit se reporta donc vers les événements de la veille, auxquels je joignais ce que je venais d'apprendre. Si le sifflement était un signal, à qui était-il destiné ? Seul un homme qui se trouvait près du duc, forcément, un homme de son escorte rapprochée pouvait avoir piqué la croupe de son cheval pour

qu'il s'emballe. Avec un sentiment d'accablement au creux de l'estomac, je me rendis compte que cela représentait pour moi, et bien entendu pour Timothy Plummer, un problème entièrement inattendu, car ni Jocelin d'Hiver, ni Humphrey Nanfan, ni Stephen Hudelin n'étaient dans le groupe de cavaliers derrière le duc Richard.

En approchant, je découvris que la place du marché était encore pleine de monde ; ruisselants de sueur, les soldats attendaient toujours que la duchesse Marguerite sorte de l'hôtel de ville. Rouges, aussi épuisés et mal à l'aise que leurs hommes, les serre-files braillaient des ordres contradictoires, les chevaux nerveux hennissaient et bottaient tandis que le peuple de Calais, fort irrité, tentait de poursuivre ses occupations habituelles. Très haut, le soleil dardait toujours ses rayons, faisant de ce jour le plus chaud que nous ayons eu depuis notre arrivée en France. À ma droite s'ouvrait une cour pavée, coupée en deux par l'ombre d'un toit transversal. Un banc courait le long du mur des maisons qui entouraient ce havre de paix et de silence. Le bâtiment qui me faisait face était une taverne. Subitement conscient d'une soif inextinguible, je me retrouvai bientôt assis sur le banc, hors d'atteinte du soleil et savourant une bière.

Après avoir avalé le contenu du mazer, je m'essuyai la bouche du dos de la main, penchai la tête contre le mur et m'abandonnai au désespoir. Je n'étais pas plus près d'un début d'explication que je ne l'étais deux semaines plus tôt quand Timothy Plummer m'avait fait sa proposition. Nous étions le 6 juillet ; cinq semaines nous séparaient de la vigile de la Saint-Hyacinthe ! Bien assez pour que des hommes acculés organisent un nouvel attentat contre la vie du duc Richard. Avec plus de succès cette fois. Il y en avait déjà eu deux et j'étais aussi loin que jamais de résoudre la question essentielle : pourquoi ? J'étendis mes jambes devant moi et, m'étant assuré que personne ne me regardait, je me mis à compter sur mes doigts les morceaux du puzzle en ma possession.

Des cinq suspects soumis à mon attention – dont Timothy et Lionel Arrowsmith pensaient qu'ils travaillaient pour d'autres maîtres –, l'un avait été disculpé par mes observations ; parmi les quatre autres, Ralph Boyse me semblait le plus certainement

impliqué. On n'avait jamais pu établir où il se trouvait pendant le premier attentat contre la vie du duc et, même si la chose était également vraie des trois autres, Ralph était le seul que j'avais surpris en flagrant délit de mensonge. Pourquoi avait-il demandé au duc une autorisation de s'absenter pour rendre visite à un parent malade dans le Devon alors qu'il n'avait manifestement jamais mis les pieds dans ce comté ? Quand on avait vu cette terre riche et rouge, on ne pouvait sans protester l'entendre qualifier de blanchâtre et crayeuse. Cependant, même si Ralph était à la solde de la France – Timothy, Lionel et à présent moi le pensions –, quel motif possible auraient les Français de vouloir la mort de Richard de Gloucester ? Dès le début, Timothy avait tenu à signaler l'invraisemblance d'un tel souhait. Le roi Édouard, peut-être, car il était le seul instigateur de l'invasion projetée ; mais la mort du duc Richard comme celle de son frère Clarence ne leur apporteraient rien.

Je changeai de position sur mon banc, laissai mes mains reposer sur mes cuisses et fermai les yeux. Une acclamation sans éclat venue de la place, suivie d'une nouvelle vague d'ordres aboyés, m'apprit que la duchesse Marguerite et ses frères quittaient enfin l'hôtel de ville et que la duchesse était prête à gagner son logement. Je restai sur mon banc. Étant désigné pour l'escorter le lendemain jusqu'à Saint-Omer, j'aurais tout le temps d'apprendre sur elle ce que je voulais. En attendant, j'avais bien d'autres sujets de réflexion.

CHAPITRE XVII

Je n'avais pas communiqué à Timothy Plummer certaines de mes observations car, à première vue, elles étaient sans relation avec la menace qui planait sur le duc Richard. Néanmoins, elles me tracassaient. D'abord, le manque d'enthousiasme pour la guerre que le roi Édouard avait manifesté lors du banquet au château de Baynard ; le regard fugace mais significatif que j'avais intercepté entre lui et John Morton, son maître des rôles ; son indifférence à l'égard du comportement de son beau-frère et principal allié, le duc de Bourgogne, qui, loin de s'empresse à ses devants et de participer au conseil de guerre, s'était esquivé pour mettre le siège devant la petite ville de Neuss. Autant de comportements surprenants qui me mettaient mal à l'aise.

S'y ajoutait le souvenir du défilé furtif des hommes encapuchonnés quittant la demeure du roi Édouard à Calais l'avant-dernière nuit. Qui étaient-ils ? Quelle était leur mission ? Y avait-il un lien entre eux et le Français dont j'avais entendu la voix par la fente dans le mur, délivrant un message destiné à Ralph Boyse ? J'en étais convaincu.

— Ah, c'est ici que tu te cachais ! s'exclama une voix.

J'ouvris les yeux, Matthew était planté devant moi.

— Maître Plummer m'envoie te chercher. Il a besoin de toi pour étudier l'ordre du cortège de demain. Il veut que lui et toi chevauchiez aussi près que possible de Sa Grâce.

Ses yeux bruns s'illuminèrent soudain et il vint s'installer près de moi sur le banc.

— Mais je pense que ça peut attendre, reprit-il malicieusement, le temps que je t'offre une autre bière.

— Merci, mais avant ça, je dois vous parler.

Je lui rapportai mon enquête dans les écuries, les révélations des palefreniers, et conclus :

— Ce qui signifie qu'un cavalier proche du duc a piqué la croupe de son cheval qui s'est aussitôt emballé. Vous y étiez, Matthew, essayez de vous souvenir. Avez-vous remarqué quelque chose de suspect ?

Pendant mon récit, ses yeux s'étaient dilatés et il me regardait, horrifié.

— Je croyais que c'était le sifflement qui avait affolé Great Hal, mais cette affaire de sangle change tout. Tu as raison, dit-il en repoussant de son front soucieux des mèches rebelles. Il fallait chevaucher juste derrière Sa Grâce et être assez près d'elle pour atteindre son cheval. N'importe lequel d'entre nous aurait pu le faire, c'est là le problème. Nous étions tous serrés derrière lui, malheureusement, et nous regardions droit devant nous.

La conclusion inévitable le frappa subitement :

— Ce qui veut dire que Stephen, Jocelin et Humphrey sont innocents ? Que nous cherchons un individu auquel nous n'avons même pas encore pensé ?

— J'aimerais connaître la réponse, Matt. Mais je suis convaincu de la complicité de Ralph Boyse, bien que je ne puisse en apporter la preuve. Je suis également sûr qu'il n'est pas seul à comploter. Il a un complice. Peut-être plusieurs.

— Je vais te chercher cette bière, plus une autre pour moi, déclara Matthew, qui se dirigea vers la taverne.

Quand il y arriva, Jocelin d'Hiver en sortait en compagnie d'un serviteur bourguignon de la duchesse Marguerite dont la présence n'était pas requise près de sa maîtresse à l'hôtel de ville. Voyant Matthew, Jocelin s'immobilisa une seconde mais se reprit aussitôt : avec un superbe sourire de bienvenue, il fit les présentations. Le Bourguignon s'inclina poliment et dit quelque chose en français ; Matthew répondit avec la même courtoisie et tous trois repartirent, chacun dans sa direction.

— Bonjour, monsieur d'Hiver ! m'écriai-je quand Jocelin passa près de moi.

Il sursauta au son de ma voix et exécuta un quart de tour :

— Ah, c'est toi, Roger Chapman ! Bonjour à toi !

Mais il ne s'arrêta pas pour me présenter son compagnon. Passant le bras sous celui du Bourguignon, il quitta rapidement la cour.

Matthew revenait avec deux mazers débordants et m'en tendit un. Quelques gouttes de bière tombèrent sur les pavés et s'évaporèrent presque aussitôt tant il faisait chaud. L'ombre se retirait lentement de l'angle où nous étions installés pour s'allonger dans l'autre partie de la cour, au gré du soleil qui poursuivait son parcours quotidien dans le ciel.

— Tu as vu ça ? demanda Matthew très excité. Jocelin avec un homme de la duchesse Marguerite !

— J'ai vu, dis-je laconique, et je commençai à boire à petits coups.

Contrarié, il se mit à gesticuler près de moi, frappant le sol du pied avec irritation, comme un enfant.

— Tu n'es pas bavard, m'accusa-t-il. À quoi penses-tu ? À Jocelin d'Hiver ?

Je fis signe que oui et il s'empressa :

— Tu penses que ce pourrait être lui qui a sifflé et non Ralph ? Jocelin affirme qu'il était en ville hier matin, mais maître Plummer objecte qu'on ne dispose sur ce point que de sa parole. Il aurait pu tout aussi bien être au camp.

— Exact, dis-je.

Je vidai mon mazer et me levai. Matthew fit grise mine en voyant qu'il ne tirerait rien de plus de moi, puis il se mit à rire, un peu jaune :

— Je dois reconnaître que, quand il le faut, tu sais garder tes opinions pour toi.

— Peut-être, quand il le faut. Mais, pour le moment, je patauge dans le noir. Par moments, j'entr'aperçois de minces trouées lumineuses, mais pas assez pour révéler le tableau entier.

Matthew, qui contemplait ses précieuses poulaines de cuir italien, leva vers moi ses yeux noirs et limpides, parfois très perspicaces :

— Quelque chose se prépare dans ton esprit tortueux, Roger. Je paierais cher pour découvrir ce que c'est.

— Il vous faudrait creuser profondément pour y trouver un sens, répondis-je. En attendant, soyez patient et surveillez de près Jocelin et les trois autres tant que maître Plummer et moi serons absents. Assurez-vous surtout que Ralph ne s'esquive pas en douce de Calais pour nous suivre à Saint-Omer.

— Tu peux compter sur moi ! dit Matthew qui, en même temps qu'un sourire, m'envoya son poing dans les côtes. D'après Timothy, vous ne passerez là-bas qu'une nuit ou deux. Je suggère que vous dormiez sur vos deux oreilles, sachant que tout ici sera entre de bonnes mains.

Il s'éloigna, l'air fanfaron, en chantonnant une ballade obscène que les hommes avaient adoptée. Je partis à la recherche de Timothy. La tête me tournait. Il y avait tant de choses que je ne comprenais pas !

En fait, nous séjournâmes trois jours et quatre nuits à Saint-Omer avant de revenir le mardi à Calais. Pendant ce temps, la duchesse Marguerite prodigua à ses deux jeunes frères l'hospitalité qui faisait à juste titre la renommée de la cour de Bourgogne. Un tournoi, des fêtes et des parties de campagne se succédèrent en leur honneur et ils furent couverts de présents coûteux, grâce auxquels la princesse s'efforçait de compenser la discourtoisie de son époux absent. Au cours de ces festivités, Sa Grâce était constamment entourée d'étrangers, et ses écuyers servants ainsi que Timothy et moi vivions dans un état d'agitation permanent. Ces plaisirs rendaient aussi le duc Richard de plus en plus irritable du fait de notre vigilance importune, et surtout parce qu'ils lui semblaient repousser *sine die* le déclenchement de la guerre.

— Nous sommes venus ici pour combattre ! l'entendis-je un jour se plaindre à son frère. Pas pour perdre notre temps à des frivolités.

— On aura tout le temps de se battre plus tard, le gourmanda le duc George. En attendant, Dickon, prends ton plaisir ! Si tu sais seulement ce que cela veut dire, ajouta-t-il, railleur.

— Nous avons levé des impôts chez nous, sous prétexte de financer cette invasion, rétorqua sèchement le duc Richard, nous avons promis en retour des victoires à nos sujets. Que nous n'allons pas remporter en restant assis sur nos gros culs !

Les jurons et la vulgarité étaient si étrangers à cet homme, à la fois pieux et pharisien selon ses sujets, que cette sortie abrupte trahissait la force de ses sentiments. Après cela, lui et son frère s'éloignèrent et la suite de la conversation m'échappa, mais je suis persuadé que ce fut le duc Richard qui obtint de force notre retour à Calais le mardi. Si la décision avait appartenu au duc de Clarence, nous aurions bien pu baguenauder à Saint-Omer une semaine de plus. Mais le plus étrange encore fut la réaction bienveillante du roi Édouard. Venu accueillir ses frères sur la place du marché, il ne manifesta aucune contrariété de leur visite prolongée à leur sœur. Plus curieux encore, il semblait que les préparatifs de l'invasion de la France n'avaient pas débuté.

Timothy et moi cherchâmes Matthew Wardroper, qui nous parut mécontent.

— Comment cela s'est-il passé en notre absence ? demanda Timothy.

— Dans le calme et la paix du tombeau... Je parle de Ralph, Jocelin, Humphrey et Stephen. Aucun d'eux n'a tenté de vous suivre ou de quitter la ville. Ils n'avaient pas envie d'aller voir leurs camarades au camp et quand ils n'étaient pas de garde, ils traînaient dans les tavernes : bière, jeu et putains. Tout ça est bien décevant, fit observer candidement Matthew. Et mes plans destinés à sauver à moi seul le duc Richard grâce à mon esprit supérieur sont réduits à néant.

— Ton esprit supérieur ! Mon œil ! lança Timothy, volontairement désagréable, avant de quitter la pièce pour s'assurer que ses ordres relatifs à la sécurité du duc avaient été bien exécutés.

— Ne vous en faites pas ! dis-je en souriant à Matthew. Il est fatigué d'être constamment sur les dents et rongé par l'incertitude de ce qui nous attend.

— Si seulement on connaissait la raison de ce complot démoniaque, soupira Matthew.

Comme je me taisais, il me regarda de plus près :

— Est-ce que toi et maître Plummer vous avez du nouveau et me le dissimulez ?

— Je crois que maître Plummer n'en sait pas plus qu'au premier jour, lui dis-je à regret. Quant à moi, je vous ai déjà donné ma réponse : de minces échappées de lumière dans les ténèbres.

— Et tu ne veux toujours pas me confier la nature de ces échappées ?

— Pas encore, dis-je en secouant la tête. Tant que mes idées ne seront pas plus élaborées, je ne dirai rien à personne. Je suis comme tout le monde, vous savez. Je n'aime pas me ridiculiser.

Matthew m'observait d'un air maussade qui subitement laissa la place à son sourire charmant.

— D'accord, dit-il. À ta place, j'en ferais autant.

J'avais souvent remarqué chez lui cette aptitude à se défaire de sa mauvaise humeur comme un serpent se dépouille de sa peau ; par moments, il était un homme, avec les fureurs et les ressentiments des hommes ; l'instant d'après, un écolier joyeux, libre de tout souci. C'était un trait de caractère attachant qui contribuait à sa popularité parmi ses camarades.

Les deux jours suivants furent très tranquilles. Il faisait toujours aussi chaud mais un voile de nuages gris venus de la mer dissimulait le soleil. Un silence oppressant pesait sur la ville et une sorte d'apathie étreignait l'esprit des hommes ; on les sentait à la fois inertes et irritables. De temps en temps, les humeurs flambaient, et il en résultait bagarres et duels à l'épée qui se soldaient par de minces effusions de sang. Ces affrontements ne duraient pas car leur issue laissait les protagonistes indifférents. C'était comme si, après les mois de préparation consacrés à la levée et à l'équipement de la plus puissante force d'invasion qui ait jamais quitté les rivages d'Angleterre, l'enthousiasme pour la guerre s'était épuisé sitôt que les troupes avaient débarqué à Calais. Pour moi, le malaise général émanait du sommet, du roi, dont l'inertie à peine dissimulée avait contaminé ses troupes.

Cette perte d'intérêt de la part de Son Altesse était déconcertante, car, comme chacun ne cessait de le répéter, c'était le roi Édouard qui avait pris la décision d'aller guerroyer contre le vieil ennemi de l'autre côté de la Manche ; qui avait convaincu le Parlement de lui accorder des subventions

considérables pour mener à bien ce projet ; qui avait inlassablement sillonné le pays, séduisant ou malmenant ses riches sujets pour qu'ils contribuent largement à la cause. C'était lui encore qui, presque seul, avait ravivé l'étincelle d'Azincourt, l'enthousiasme, l'excitation qui brûlaient toujours dans le cœur des Anglais, jusqu'à ce que la flamme jaillît, haute et droite. Alors, pourquoi lambinait-il à présent dans sa forteresse de Calais, apparemment content d'attendre l'arrivée de son beau-frère qui tardait, avant d'oser un mouvement contre les Français ?

Je n'étais pas seul à penser que les mobiles du roi étaient difficiles à pénétrer. De jour en jour, Monseigneur de Gloucester devenait plus impatient, et plus critique à l'égard de son frère aîné.

— Je dois parler à Milord, dis-je à John Kendall, le secrétaire du duc Richard.

Il me regarda d'un air sévère :

— Colporteur, tu deviens trop effronté. Je pense que nous savons tous maintenant que tu n'es pas vraiment employé par Sa Grâce comme hallebardier de la chambre, mais le duc ne m'a jamais signifié non plus que tu jouissais de privilèges particuliers. Je vais l'informer que tu sollicites une audience, mais tu devras attendre jusqu'à ce que je t'adresse un message.

— C'est urgent ! protestai-je.

— Je t'ai dit ce que j'avais à te dire, répondit-il en secouant la tête. Et je te préviens : même si Sa Grâce t'accorde un entretien, ce ne sera pas aujourd'hui. Ni probablement demain. Le duc de Bourgogne arrive à Calais ce matin.

Qu'aurais-je pu faire de plus ? Je voyais bien que John Kendall camperait sur ses positions. J'allai trouver Timothy qui me demanda aigrement pourquoi je n'étais pas à mon poste parmi les gardes de Sa Grâce.

— Les fourriers de l'avant-garde du duc de Bourgogne sont arrivés il y a une demi-heure à peine pour annoncer que lui-même sera là à midi.

J'avais découvert Timothy à la comptabilité, au rez-de-chaussée, pièce qui avait été temporairement convertie en

dortoir pour une douzaine de serviteurs du duc Richard, maître Plummer et moi, entre autres. Par chance, Tim était seul ; les entretiens en tête à tête étaient rares dans la demeure surpeuplée. Je fermai prestement la porte.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que tu fais ?

Timothy, qui enfilait sa plus belle tunique bleu et pourpre, s'arrêta et, d'un coup de pied, envoya promener son numéro deux sous son grabat.

— Nous devons être prêts à accompagner le duc quand il quittera la maison.

— Écoutez-moi, le pressai-je. J'ai idée de ce qui pourrait se tramer derrière le complot contre le duc Richard...

Ayant conquis son attention, je me lançai :

— Je peux me tromper. Je n'ai encore aucune preuve formelle mais, si mon raisonnement est correct, il ne faudra pas longtemps désormais pour que les événements le confirment.

— Pour l'amour du Ciel, colporteur, dis ce que tu as à dire ! s'exclama Timothy, raide d'impatience. Que crois-tu savoir ?

La porte s'ouvrit brusquement derrière moi et nous sursautâmes tous les deux. À mon grand soulagement, c'était Matthew Wardroper venu nous prévenir que le duc était sur le point de rejoindre ses frères sur la place du marché.

Timothy jura.

— Nous ne pouvons pas en rester là, colporteur. Il y a une taverne juste à l'angle, au fond d'une petite cour. Tu la vois ? Alors on s'y retrouve ce soir après le dîner.

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna vivement Matthew. Qu'est-il arrivé ?

Timothy tira sur sa tunique.

— Roger pense savoir ce qui se trame derrière le complot contre le duc Richard.

Surexcité, Matthew agrippa mon bras en hurlant de joie et je m'empressai de lui préciser que mes soupçons étaient toujours sans fondements et que seul le temps me donnerait éventuellement raison.

— Dans ce cas, il serait bon que le jeune Matt vienne aussi à la taverne, dit Timothy en sortant devant moi. Deux opinions

valent mieux qu'une. Maintenant, pour l'amour de Dieu, allons-y ! Et, comme toujours, restez aussi près du duc que vous l'osez.

Le duc de Bourgogne, surnommé « l'Intrépide » par ses amis et « le Téméraire » par presque tout le monde, avait le visage allongé et le regard hautain. Tout de noir vêtu, l'ordre de la Toison d'or scintillant sur sa gorge, on l'entendait venir de loin car les harnais de son cheval constellés de clochettes d'argent tintinnabulaient chaque fois que le malheureux animal bougeait un muscle. Il n'avait qu'une enfant, sa fille Marie, née de sa première femme, et sept ans de mariage avec notre princesse Plantagenêt n'avaient pas suffi à en produire davantage ; ce qui, d'après les confidences de Jocelin d'Hiver à Matthew, alimentait la verve grivoise des troupiers bourguignons.

Quand le duc Charles fit son entrée majestueuse sur la place de Calais, j'étais à quelques pas derrière le duc Richard et ne cessais de scruter la foule, à l'affût du geste malencontreux qui pourrait préluder à un autre attentat contre sa vie. Je ne pris donc pas aussitôt conscience du bourdonnement consterné qui s'était élevé de l'assistance ni des indices d'une altercation passionnée entre Bourgogne et ses beaux-frères. Quand je m'en rendis compte, je me tournai vers mon plus proche voisin qui, d'après sa livrée, servait sous le capitainat de Louis de Bretaylle, un lieutenant très sûr et très estimé du roi.

— Que se passe-t-il ? soufflai-je.

— Grand Dieu ! s'exclama-t-il en riant. Ouvre les yeux ! Bourgogne n'a pas amené d'armée avec lui ; pas d'autres hommes que ceux qui sont derrière lui. Nos seigneurs sont furieux, comme il se doit.

Je tournai les yeux vers le petit groupe des frères princiers ; d'après mon impression, seuls les ducs de Gloucester et de Clarence étaient réellement furieux du manquement de leur beau-frère à sa promesse. Le roi Édouard semblait accepter avec équanimité le fait qui transpira plus tard : pour des raisons connues de lui seul, Charles de Bourgogne avait abandonné le siège de Neuss pour envahir le duché de Lorraine. Pour l'heure, d'une voix dure et discordante, il tenait un discours au roi Édouard et à ses frères. Comme je ne parlais pas le français, je

ne compris rien de ce qu'il dit. Plus tard, quand les politesses échangées en sourdine furent terminées et que les seigneurs se retrouvèrent dans le logement du roi Édouard pour un conseil de guerre, je demandai à Matthew une traduction.

Il haussa les épaules :

— Il a juste dit que l'armée anglaise était assez grande pour balayer l'Europe jusqu'aux portes de Rome sans son aide. Qu'il serait prêt à joindre ses forces aux nôtres plus tard, quand il en aurait fini avec le pillage de la Lorraine... Il y a mis quelque ménagement mais c'est ça qu'il voulait dire, conclut-il en riant.

Matthew reprit aussitôt sa gravité pour me demander :

— Promets-moi de me prévenir quand tu seras prêt à rencontrer maître Plummer. Je meurs de curiosité d'entendre ce que tu as découvert.

— Je n'ai rien découvert, protestai-je. Matt, je sais que c'est dur, mais je veux que vous restiez avec le duc ce soir.

Son visage s'altéra de façon ridicule et il me défia comme un enfant.

— Je suis désolé, dis-je. C'est beaucoup vous demander, mais je vous promets que vous apprendrez tout aussitôt. J'ai besoin de quelqu'un pour surveiller Ralph Boyse, qui doit chanter pour le duc ce soir. J'ai entendu un des pages en parler.

Il n'hésita qu'une seconde avant que sa nature rayonnante reprenne le dessus.

— Alors, tu me jures solennellement de tout me raconter plus tard ? Dans ce cas, c'est très bien.

Il me sourit et j'eus soudainement à l'esprit un souvenir très vivant de Lady Wardroper telle que je l'avais vue cinq semaines plus tôt au manoir de Chilworth.

— Et les autres ? Ça ne va pas être facile d'avoir l'œil sur tout le monde.

— Ne vous occupez pas des autres, répondis-je, laconique, en m'éloignant, le laissant éberlué.

Le reste de la journée passa vite. Le conseil de guerre s'acheva et les seigneurs rentrèrent chacun chez soi, à l'exception du duc de Bourgogne qui passa la nuit chez le roi.

Quand j'arrivai à la taverne, Timothy était installé dans la cour où il m'attendait, avec deux mazers pleins sur le banc près de lui et un troisième à la main.

— Où est Matt ? demanda-t-il.

— Je l'ai convaincu de rester pour surveiller Ralph Boyse qui chante ce soir pour Sa Grâce.

Je m'assis et bus.

— Pourquoi Ralph en particulier ? demanda Timothy. Et les trois autres ?

— Je ne crois plus qu'ils représentent une menace pour le duc, répondis-je.

— Et pourquoi ça ? protesta Tim, les sourcils froncés. Quelle information te permet de le penser ?

— Jusqu'à présent, rien que l'on peut appeler vraiment une information. Laissons cela pour le moment.

— Si tu sais quelque chose... commença Timothy, menaçant, puis il me regarda en face, se tut et haussa les épaules. Très bien. Pour le moment. Alors, tu me disais connaître la raison du complot contre le duc Richard.

J'avalai quelques gorgées avant de répondre :

— J'ai dit que je pense savoir. Jusqu'à quel point, à votre avis, cette guerre compte-t-elle pour le roi ?

Timothy s'étrangla et avala sa bière de travers. Quand il eut repris sa respiration, il me demanda, incrédule :

— Qu'est-ce qui te fait poser une question pareille ? Jusqu'à quel point !... Elle lui importe plus que tout, c'est évident pour le dernier des imbéciles. Les Français, pauvres couillons, n'ont rien fait pour la provoquer. C'est la vieille histoire de toujours : il est roi d'Angleterre mais il veut aussi être roi de France. C'est toujours la même revendication qui déclenche toutes les guerres depuis deux cents ans. Ça remonte à Isabelle Capet, la mère d'Édouard II.

Je me frottais pensivement le menton. À l'autre bout du banc, deux jeunes gens se regardaient dans les yeux, ceux du jeune homme, noirs et légèrement protubérants, luisaient comme des prunes. L'intensité de son regard me rappelait celui de Matthew Wardroper.

— Je crois que le roi joue un jeu plus complexe, dis-je lentement. Je crois qu'il est en rapport avec le roi Louis. Qu'il est en rapport avec lui depuis longtemps. Le roi Édouard a besoin de beaucoup plus d'argent que le Parlement n'est disposé à lui accorder pour les extravagances de sa femme et de la famille de sa femme, pour ses maîtresses et pour sa cour. Le roi Louis veut avoir l'Angleterre sous sa coupe. Et le meilleur moyen pour les deux hommes d'atteindre leurs buts respectifs, quel est-il ? Que le roi Louis paie au roi Édouard une généreuse somme d'argent tous les ans, à condition que notre souverain se retire de France et ne trouble plus jamais ses frontières.

CHAPITRE XVIII

— Si j'étais toi, je baisserais d'un ton, dit Timothy. Tu parles de trahison et tu dis des inepties. Même si ce que tu prétends est vrai, penses-tu vraiment que Son Altesse réussirait à convaincre ses vassaux et ses capitaines de la suivre ? Tu sais très bien que le duc Richard, pour ne citer que lui, n'accepterait jamais de trahir la confiance du peuple.

— C'est justement là que je veux en venir, l'interrompis-je sèchement en modérant ma voix comme il me l'avait conseillé. Mais avant cela, considérez qui sont les autres proches de Son Altesse : un renégat notoire qui jette l'argent par les fenêtres, Monseigneur de Clarence ; le frère de la reine, le comte Rivers, et son fils, le marquis de Dorset : deux débauchés, toujours à court d'argent ; l'ami de cœur du roi, Lord Hastings : autre panier percé, d'après ce que j'ai vu de lui ; John Morton qui, à en juger par son regard sournois, ne songe qu'à provoquer des ennuis où et quand il le peut ; et tout le reste de la cour... Croyez-vous qu'un seul courtisan ait l'âme assez fière pour résister à un pot-de-vin ? Ou, plus important encore, estimez-vous qu'un seul d'entre eux ait assez d'influence sur le roi pour le faire changer d'avis une fois qu'il a pris une décision ?

Timothy secoua lentement la tête. Cette fois, il écoutait vraiment.

— Bien sûr que non, repris-je. Excepté...

— Excepté le duc Richard, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Le duc Richard, répétais-je, qui est demeuré loyal au roi toute sa vie, dont l'opinion compte aux yeux de Son Altesse et dont l'estime, je le soupçonne, lui est aussi nécessaire que l'air qu'il respire. Le duc de Gloucester est celui qui essaierait par tous les moyens à sa disposition de dissuader le roi du projet qui lui tient tant à cœur. Le roi Louis le sait. Pour lui, il est plus sûr

et plus facile de faire disparaître l'obstacle qui barre sa route que de miser sur la chance que le roi Édouard ignore les reproches de son frère.

— Mais pourquoi la vigile de la Saint-Hyacinthe ? objecta Timothy.

— Comment le saurais-je ? répliquai-je en haussant les épaules. Peut-être que les deux rois se sont mis d'accord pour révéler leurs desseins vers cette date.

Timothy mâchonnait nerveusement sa lèvre inférieure :

— Tu veux dire par là qu'ils vont jouer un certain temps la parodie de la guerre ?

Il toussa nerveusement.

— Quel fatras d'absurdités ! Tu as la cervelle surchauffée, colporteur ! Je me demande pourquoi je t'écoute !

— Parce que je vous propose la seule explication plausible que vous ayez entendue à propos des tentatives d'assassinat sur la personne du duc Richard.

— Pfft ! cracha Timothy comme un chat en colère, en agitant ses courtes mains. Quelle preuve as-tu ?

Mais quand je lui eus exposé ma preuve, son mépris s'en accrut.

— C'est tout ? Ça ne vaut rien, colporteur, et tu le sais. Il y a bien une douzaine de raisons pour expliquer la conduite de Son Altesse.

— Dites-moi.

— Sa santé n'est peut-être pas aussi florissante que d'ordinaire. Les efforts pour lever l'argent nécessaire à l'invasion ont pu entamer sa vigueur. À moins qu'il ne s'agisse d'une femme. Chacun sait qu'il est las d'Élisabeth Lucy, sa maîtresse actuelle, et qu'il en cherche une autre. Peut-être que cette dame ne se laisse pas écarter aussi aisément qu'il l'espérait. Ensuite, il y a les querelles permanentes entre Clarence et la famille de la reine. Maintenir la paix entre eux est une épreuve pour qui apprécie l'harmonie domestique. Et puis, bien sûr, les deux attentats contre son frère préféré. Bien que je doute qu'il ait accepté la version des événements fournie par Sa Grâce : l'accès de violence d'un fou, un accident purement fortuit.

Timothy se tut, cherchant visiblement une autre idée puis, n'en trouvant pas, il souleva les épaules, étendit les mains et conclut :

— Cela fait quatre motifs puissants qui expliquent le malaise du roi, si c'est bien cette idée qui occupe ton imagination.

Je terminai ma bière.

— Vous m'avez engagé, dis-je de mauvaise grâce, pour essayer de résoudre cette affaire, mais vous rejetez la seule solution rationnelle à laquelle je sois parvenu comme s'il s'agissait d'une idiotie.

— Eh bien... bredouilla Timothy.

Mais je ne le laissai pas poursuivre.

— Écoutez : j'ai encore une chose à dire. Revenons au meurtre de Thaddeus Morgan. Quelqu'un savait qu'il allait rencontrer Lionel cette nuit-là, près du prieuré de la Sainte-Trinité. Ce quelqu'un a suivi Lionel sur les lieux ; il y a appris le lieu et l'heure du rendez-vous suivant au cours duquel Lionel devait être informé du nom de l'assassin potentiel du duc. Maintenant, réfléchissez. Qui, parmi nos cinq suspects d'origine, avait le plus facilement accès à vos secrets ? Au fait que vous, grand maître espion de Sa Grâce, étiez averti grâce à la Fraternité du complot contre le duc Richard ?

— Eh bien, qui ? Dis-le ! fit-il, irrité.

— Ralph Boyse, évidemment. L'homme dont vous avez toujours soupçonné qu'il espionnait pour les Français. Il avait un lien direct avec Lionel Arrowsmith : Berys Hogan !

De nouveau, Timothy s'étrangla en buvant.

— Lionel n'est pas assez bête pour avoir parlé à Berys Hogan des affaires de l'État. Tu lui fais injure. Heureusement que Matthew n'est pas là pour entendre insulter ainsi son parent !

— Une femme intelligente peut tout obtenir d'un homme à force de cajoleries, dis-je, excédé. Réfléchissez. Maître Arrowsmith a été suffisamment prévenu qu'il jouait avec le feu en courtisant Berys. Elle est fiancée à Ralph Boyse dont vous dites tous qu'il est violent et imprévisible. Ralph pourtant, à ma connaissance, n'a pas manifesté sa jalousie, même pas quand il a vu les deux autres flirter dans la cour du château de Baynard.

Et comme Tim écarquillait les yeux, je lui relatai l'épisode.

— J'en ai conclu, repris-je, que Berys succombait aux avances de Lionel sur les instructions de son fiancé. Les informations qu'elle lui soustrayait étaient transmises à l'homme qu'elle aime réellement. Qu'elle sache ou non la raison pour laquelle elle agit ainsi, je n'ai pas le moyen de le savoir et, de toute façon, ça ne me concerne pas. Mais vous tenez là le lien entre les Français, le meurtre de Thaddeus Morgan et le complot contre le duc de Gloucester.

Il était visible à présent que mes arguments portaient sur Timothy, malgré sa répugnance naturelle à voir en Lionel un écervelé et à croire le roi capable des plans retors que je lui prêtais. Car il ne pouvait pas non plus nier qu'un fil conducteur, rationnel et plausible, reliait mes arguments, conférant un sens à ce qui avait été jusqu'alors une énigme qui paraissait insoluble. Néanmoins, il refusait d'accepter mes explications sans d'abord se battre et s'acharnait à trouver d'autres objections.

— Je t'avais déjà dit, avança-t-il avec soulagement, que Ralph n'avait pas pu tuer Thaddeus Morgan. À ce moment-là, il était au château de Baynard et des témoins l'y ont vu en compagnie de Berys Hogan. Et, je le répète, il n'était pas à Northampton quand Thaddeus a pris contact en premier lieu. Il ne pouvait pas être au courant de sa venue.

Ignorant le premier point, je fonçai sur le second.

— Ralph n'avait pas besoin d'être averti du complot parce qu'il en faisait déjà partie. Ce qu'il a découvert, par l'entremise de Berys après avoir rejoint la maison du duc à Cantorbéry, c'est que vous étiez désormais dans le secret. Ce fut un méchant coup pour lui, sûrement, mais tant que vous ignoriez d'où venait le danger et pourquoi il menaçait, il n'avait rien à craindre. En revanche, le renforcement immédiat de la sécurité autour du duc lui a rendu la tâche plus difficile. Pourquoi a-t-il menti au duc Richard en lui disant qu'il partait pour le Devon ? Il n'y est jamais allé de sa vie. La chose intéressante, donc, est : où était-il pendant cette absence et que faisait-il ?

Mal à l'aise, Timothy se tortilla sur le banc pour trouver une meilleure position et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué la présence de Ralph au château de Baynard le soir de l'assassinat de Thaddeus.

— Il a un complice, répondis-je lentement. Ralph n'est pas un tueur ; c'est un espion et il a besoin que les Français le maintiennent à son poste. Deux hommes chuchotaient ensemble ce soir-là au château. C'est le second qui a tué Thaddeus Morgan.

Timothy jura doucement, décroisa les bras et pivota pour me regarder en face.

— Je suppose que c'est possible, marmonna-t-il.

— Je pense que c'est plus que possible. Je pense que c'est hautement probable.

— Mais au nom de la Vierge, qui est-ce ? Jocelin d'Hiver ? Je n'ai jamais fait confiance à ces Bourguignons et ces Flamands. Ce sont les hommes liges du roi Louis. Si les Français n'avaient pas mis au point le meurtre du grand-père du duc Charles il y a cinquante ans ou plus, je doute qu'il y ait jamais eu de rupture entre eux. On dit que les Anglais sont entrés en France par le trou du crâne de Jean sans Peur.

— Peut-être, répliquai-je. Mais je ne crois pas que notre homme soit Jocelin.

— Qui alors ? exigea Timothy, la voix âpre.

J'hésitai encore avant de dire avec plus d'assurance que je n'en ressentais :

— Matthew Wardroper.

Timothy prit une longue inspiration sifflante.

— Maintenant, je sais que tu es fou, dit-il avec ferveur, et tout soulagé. Le jeune Wardroper est venu à nous innocent comme un nouveau-né de tout ce qui s'était passé antérieurement. Je parierais sur ma vie qu'il n'est pas plus un espion français que toi ou moi. Dieu tout-puissant ! C'est le cousin de Lionel Arrowsmith !

— La naissance n'exclut pas la trahison, cela s'est vérifié maintes et maintes fois. L'argent est une incitation puissante à la trahison et à la fourberie. L'attrait de l'or a fait tourner casaque à des gens très respectables dans le passé. Pourquoi les lingots jaunes auraient-ils aujourd'hui perdu leur pouvoir ?

Timothy se pencha sur son mazer, comme pour y puiser un soutien nécessaire. Le mazer étant vide, il s'adossa lourdement au mur et croisa ses mains derrière sa tête.

— Vas-y, continue, railla-t-il, je t'écoute. Dis-moi pourquoi tu suspectes le jeune Matt. C'est sans doute la raison pour laquelle tu l'as empêché de venir avec nous ce soir.

— Je ne suis pas parvenu à la légère à mes conclusions. Ni aisément, croyez-moi, l'assurai-je, car je me sentais presque coupable. J'ai accordé une pensée aux parents de Matthew : le très respectable Sir Cedric et sa ravissante épouse, puis je les ai résolument évacués de mon esprit et j'ai poursuivi. Pour commencer, mes pas ont été conduits par la grâce de Dieu au manoir de Chilworth, la semaine où Matthew partait rejoindre la maison du duc à Londres. Je n'ai pas vu Sir Cedric, je ne lui ai pas parlé, mais j'ai vendu à Lady Wardroper une paire de gants. Au milieu de notre entretien, elle a fredonné un air et quelques rimes avant de chanter le refrain : « C'est la fin. Qu'importe ce qu'on dit, je dois aimer. » Vous l'avez assez entendu !

— Pas moi ! s'écria Timothy. Je ne suis pas musicien.

— Moi non plus, mais je reconnais les paroles quand je les entends. Lady Wardroper m'a dit qu'il s'agissait d'une chanson de trouvère intitulée *C'est la fin*. Très émouvante, a-t-elle ajouté, quand elle est accompagnée à la bombarde bretonne.

Je fis une pause, les sourcils levés, mais Timothy n'avait pas de commentaire à proposer.

— Ralph Boyse la chante souvent. C'est un de ses airs favoris et son instrument est une bombarde bretonne.

— Eh bien ? s'impatienta Timothy, car j'hésitais.

— La femme du berger de Sir Cedric m'a raconté qu'un musicien ambulant était passé dans leur comté le mois précédent et avait joué pour lui et pour Lady Wardroper, et qu'il avait passé la nuit dans la salle des hôtes du manoir de Chilworth. La brave femme a dit aussi que Matthew était alors chez ses parents, « rongé son frein » — ce fut son expression — en attendant sa nouvelle affectation dans la maison du duc de Gloucester.

— Tu veux dire... demanda Timothy, le front plissé, tu veux dire que ce ménestrel était en réalité Ralph Boyse ?

— Cela se passait à peu près au moment où Ralph était censé être dans le Devon, mais le fait qu'il ignore que la terre est rouge autour d'Exeter me convainc qu'il était presque certainement ailleurs. Je pense qu'il était à Chilworth, près de Southampton.

— Dans quel but ?

— Dans le but de voir Matthew et de lui donner des instructions.

Timothy plissa le nez comme un chien qui flaire un os suspect.

— Il faudra que tu trouves mieux que ça, dit-il.

Une bande de fêtards éméchés sortirent bruyamment de l'auberge, braillant des chansons paillardes et riant comme des imbéciles en titubant à travers la cour. Timothy suivit leurs ébats d'un œil réprobateur.

— Regarde-moi ça ! Ils seront pires que ce soir dès qu'ils auront posé le pied sur le sol français, prophétisa-t-il d'un ton lugubre. Il y a quelque chose à l'étranger qui éveille les plus bas instincts des Anglais, alors même qu'ils sont disciplinés et corrects chez eux. Ils se mettent à voler et à violer dans tous les villages et les villes qu'ils traversent. Certains seront pendus, d'autres fouettés sans que cela dissuade leurs camarades. Mais ce n'est pas mon problème, Dieu merci. Continue, colporteur. Donne-moi une autre raison de suspecter Matthew.

— Les deux tentatives pour mutiler Lionel se sont passées après l'arrivée de Matthew à Londres et après que Ralph eut appris, par l'entremise de Berys, que le complot contre le duc avait été découvert. Le premier essai fut un échec : Lionel s'était seulement cassé un bras dans la chute et il était en mesure de retrouver Thaddeus près du prieuré. Quelqu'un le suivait cette nuit-là et, j'en jurerais sur ma tête, c'était soit Ralph soit Matthew. Pour ma part, je crois que c'était le premier. Ralph devait avoir des amis parmi les officiers qui étaient de garde aux portes et qui l'auront laissé sortir et rentrer sans poser trop de questions.

« Thaddeus aurait-il été en mesure de fournir un nom à ce moment et à cet endroit, je doute que l'un ou l'autre aurait vécu pour raconter l'histoire, mais, sauf nécessité absolue, Ralph n'aurait pas voulu risquer de tuer à découvert. Quoi qu'il en soit,

tous deux furent empêchés de se rencontrer de nouveau le lendemain soir et la seconde tentative pour blesser Lionel a été plus réussie. La chute cette fois lui a cassé la cheville et Matthew fut envoyé à sa place pour rencontrer Thaddeus. Qui a suggéré que ce soit lui, vous en souvenez-vous ?

— Lionel, fit vivement Timothy. Si bien que ton argument ne vaut rien, l'ami. Matthew ignorait tout du complot avant que nous l'ayons mis dans le secret.

— En jouant, comme par hasard, le jeu des conspirateurs. Je suis sûr que si vous aviez décidé d'aller vous-même à l'entrepôt à la place de maître Arrowsmith, Matthew aurait rejoint Thaddeus avant vous. Mais vous lui avez facilité les choses.

Timothy digéra lentement le coup avant de demander :

— As-tu d'autres arguments pour confondre le jeune Matthew ? Tu ne m'as pas encore convaincu.

Je soupirai, tout en sachant au fond de mon cœur ce qu'il devait savoir aussi : il y avait une grande part de conjecture et d'intuition dans ce que je disais et très peu de preuves concrètes.

— Deux choses encore. D'abord, Thaddeus n'a pas été tué proprement. Il s'est manifestement battu contre son assaillant après que le coup fatal lui a été porté. Il y avait une meurtrissure sur sa mâchoire, là où il a été frappé. Plus tard, quand nous étions ensemble dans la chambre de la tour – vous, moi, maître Arrowsmith et le jeune Wardroper –, j'ai remarqué que Matthew massait les articulations de sa main droite, comme si elles étaient endolories ; mais, sur le moment, je n'en ai rien pensé. Deuxième point, quelque chose me préoccupait à propos de la découverte du corps de Thaddeus. Sur le moment, je n'ai pas réussi à déterminer ce que c'était et, progressivement, j'ai oublié. Mais récemment, ce malaise est revenu me hanter et j'en ai enfin trouvé la cause.

« Le meurtrier a dû réaliser que sa victime n'était pas morte quand il l'a laissée. Mourante très certainement, mais sans que la vie l'ait entièrement quittée. Pourquoi ce fait ne l'a-t-il pas troublé ? Pourquoi ne s'est-il pas assuré que Thaddeus était mort avant que votre envoyé arrive pour le rendez-vous ? Car comment savait-il quand il arriverait ? Thaddeus aurait encore

pu être capable de murmurer un nom : le nom de son meurtrier et celui de l'homme payé pour tuer le duc Richard. C'est un risque qu'il ne pouvait prendre à moins d'être en position de contrôler les événements. Si bien que cet homme, d'après mes déductions, devait être Matthew Wardroper.

« La seule chose qu'il ne pouvait prévoir, évidemment, c'était mon arrivée, avec Philip Lamprey, sur les lieux. Mais même alors, sa chance a tenu bon. Thaddeus est mort dans mes bras sans avoir prononcé un mot. Et lors des deux tentatives contre la vie du duc Richard, qui a pensé à se demander où était Matthew ou à contrôler ses mouvements pendant la mascarade ? Mais nous savons où il était quand Great Hal s'est emballé. Il trotta juste derrière Sa Grâce.

Il y eut un long silence quand ma voix s'éteignit. La cour était vide à présent, mais des rires et un brouhaha joyeux provenaient de la taverne. Les ombres s'allongeaient tandis que le soleil plongeait derrière les toits de Calais ; auréolées d'une pâle lueur, des chandelles apparaissaient aux fenêtres. À l'ouest, le ciel assombri était strié de lacs et de ruisseaux couleur de perle. Plus loin, au-delà des murs, on entendait le murmure apaisant de la mer.

Timothy finit par bouger, à regret. Comme si, au sortir d'un profond sommeil sans rêve, il revenait à une existence contrariante et douloureuse.

— Tu n'as pas le début d'une preuve pour soutenir ces assertions, dit-il. Rien que ce que tu as dans la tête.

— Je le sais, mais me croyez-vous ? Si oui, nous devrions être capables de réfléchir à ce que nous pourrions faire.

Il se leva et me tendit la main pour m'aider à faire de même.

— En dépit de mon jugement et en dépit de toute raison, je te crois. Comme tu dis, il nous reste à présent à trouver des preuves.

Une autre pensée le frappa qui sapa sa confiance naissante :

— Mais c'est le jeune Wardroper qui a sauvé le duc quand Great Hal s'est emballé ! Pourquoi l'aurait-il fait s'il est notre assassin ?

— Je pense que l'homme qui a sauvé le duc, c'est le duc lui-même, répondis-je, grâce à ses talents de cavalier et à son esprit

vif. Je ne nie pas que, selon les apparences, Matthew était le sauveteur ; je ne doute pas que le duc Richard ait vu les choses ainsi. Mais il y avait une extrême confusion quand ils ont frôlé le bord du fossé. Qui entraînait qui ? Qui poussait l'autre ? De là où j'étais, on aurait aussi bien pu croire que Matthew essayait de forcer le duc dans le fossé. Je voulais savoir de la bouche même de Sa Grâce son opinion sur la question, mais John Kendall m'a refusé une audience ce matin en raison de l'arrivée du duc de Bourgogne.

— Et aussi, commenta Timothy d'un ton raide, parce qu'il te juge effronté et qu'à son avis tu désertes trop souvent ton poste.

— Pour ça, j'en suis bien convaincu, dis-je en étirant mes bras au-dessus de ma tête. Par tous les saints du Ciel, que je serai heureux de voir cette affaire s'achever et de retrouver ma chère route !

— Tu abandonnerais un toit accueillant, des repas à heures fixes et ta paie pour la vie hasardeuse de colporteur ? demanda Timothy, incrédule.

— Et comment ! répondis-je. Vous pouvez jouir de ce monde de ragots et d'intrigues, où tous s'espionnent mutuellement, où personne ne fait confiance à personne, où les sourires sont faux et où les promesses solennelles sitôt prononcées sont trahies. Moi, je ne pourrais m'en accommoder.

— Chacun son goût ! fit Timothy en haussant les épaules.

Quand nous approchâmes de la maison du négociant, il posa sur mon bras une main impérieuse.

— Pas un mot à qui que ce soit des doutes et des soupçons que tu m'as confiés ce soir ! m'ordonna-t-il. Je parle surtout de tes idées sur les intentions du roi. Si tu as raison, tu ferais bien de laisser Son Altesse les révéler elle-même, au fil du temps. Car si tu te trompes, tu pourrais être arrêté pour crime de lèse-majesté.

— Je serai discret, promis-je. Je suis comme vous, je tiens à ma peau !

Après avoir décliné le mot de passe et subi l'examen de la sentinelle qui gardait la porte, nous fûmes admis à franchir le seuil.

— Où est le jeune Wardroper ? me demanda Timothy d'un ton comminatoire.

— Je lui ai donné la consigne de surveiller Ralph.

— Tu lui as... explosa Timothy. Connaissant tout ce que tu crois savoir sur eux deux ?

— Sa Grâce est entourée de ses amis et de trois écuyers servants, lui dis-je, apaisant. Elle est en sécurité jusqu'à l'heure du coucher. À mon avis, Ralph et Matthew ne vont rien tenter ouvertement, à moins d'y être forcés. Aucun meurtrier ne souhaite être pris. Il tient trop à la vie.

On faisait de la musique là-haut à l'étage, un air doux et plaisant qui mettait en valeur la voix de Ralph.

— Lui, au moins, a pour mère une Française, grommela Timothy. Mais je me demande quelle peut être l'excuse du jeune Wardroper.

Contrairement à ce que je craignais, mes réflexions n'étaient pas tombées sur un sol aride mais sur une terre fertile où poussaient déjà des racines. « Dieu veuille que mes conjectures soient correctes, priai-je, et qu'elles n'aient pas diffamé des innocents, y compris le roi Édouard. »

— Que faisons-nous maintenant ? demandai-je à Timothy. Il ne peut y avoir arrestation sans preuves. Pour le moment, ce ne serait que ma parole contre la leur.

— Nous allons nous coller comme des gratterons à Sa Grâce et mettre entre elle et ces deux-là autant de distance que nous osons sans trop éveiller la suspicion. Simultanément, nous allons réfléchir du mieux que nous pouvons à la manière de résoudre notre affaire. Un moyen de prouver à tout le monde qui sont les traîtres.

Victime d'un doute passager, je demandai :

— Et si je me suis trompé ?

— Il n'y aura pas de mal, hormis le temps perdu. Tu n'en as parlé qu'à moi ? Très bien. Ne te tracasse pas. Tu es un homme droit, colporteur. Et je suis fier de t'avoir pour ami. Je ne te trahirai pas.

CHAPITRE XIX

Le duc de Bourgogne quitta Calais le lendemain et les conclusions du conseil de guerre qui s'était tenu la veille avec le roi Édouard circulèrent bientôt parmi les troupes. De même que certains seigneurs et capitaines, le duc Richard devait accompagner son beau-frère à Saint-Omer avant de se diriger vers le sud pour rejoindre le roi et le duc de Clarence qui, entre-temps, conduiraient leurs troupes vers Saint-Quentin, son défenseur, le comte de Saint-Pol, ayant proposé de leur livrer la ville.

Timothy et moi avions pour mission de suivre le duc, où qu'il allât.

— Ce matin, sitôt que Sa Grâce a été habillée, je lui ai demandé une audience et elle me l'a accordée, me dit Timothy. Je l'ai aussi priée de laisser Ralph Boyse et le jeune Wardroper suivre avec le reste de la maison, mais sans lui en indiquer le motif. Cela nous donnera une ou deux nuits de répit, sans leur compagnie, et la possibilité de réfléchir. À propos, John Kendall m'a dit que le duc Richard te recevra tout de suite si tu veux toujours lui parler.

Les pièces réservées à l'usage privé du duc étaient plus encombrées que jamais car on descendait au rez-de-chaussée des coffres de voyage remplis de vêtements, de livres et de musique pour les charger dans les fourgons à bagages. Dans un jour ou deux, quand les derniers officiers et domestiques auraient aussi quitté les lieux avec le roi, la maison redeviendrait la résidence calme et luxueuse d'un gentilhomme et attendrait le retour de son propriétaire légitime.

Partiellement armé, le duc Richard portait le plastron, le gorgerin, les canons d'arrière-bras et les cuissards qui donnaient un aspect militaire à son velours ambre. Pour la

première fois depuis notre arrivée à Calais dix jours plus tôt, il me semblait qu'après nous être prélassés lors de sempiternelles parties de campagne, nous partions enfin guerroyer. Cependant, je ressentais de nouveau une appréhension passagère ; cette sorte de nausée au creux de l'estomac toujours liée à la crainte de m'être trompé dans mes hypothèses.

— Eh bien, Roger, dit le duc en levant les sourcils, tu désirais me voir ?

— Je souhaite vous poser une question, Milord.

— Je t'écoute.

J'hésitais, péniblement conscient de son regard inquisiteur. Puis, rassemblant mon courage, je me lançai :

— Milord, quand le jeune Matthew Wardroper...

— Encore Wardroper, murmura-t-il. C'est la seconde fois depuis ce matin qu'on m'en parle...

Ignorant l'interruption, je poursuivis :

— Quand il s'est rué derrière vous le jour où Great Hal s'est emballé... avez-vous senti qu'il essayait de vous porter secours... ou de vous pousser vers le fossé ?

— D'où vient le vent ? murmura doucement le duc, le front plissé. Une question très insolite, tu en es d'accord. Mais je vais essayer de te faire une réponse honnête. Je ne veux pas savoir ce que tu en feras, tu m'entends ? Je compte que cette affaire sera bientôt résolue et le plus discrètement possible. Et qu'il soit aussi bien entendu qu'aucun homme ne doit être accusé de quoi que ce soit sans preuve formelle.

Il caressa son menton d'un air méditatif avant de reprendre :

— Jusqu'à ce jour, je pensais que Matthew m'avait sauvé, mais je dois admettre que ta question soulève des doutes dans mon esprit. Bien entendu, mon attention était concentrée sur la nécessité de reprendre le contrôle de Great Hal et je ne peux me souvenir très clairement de l'incident mais...

— Mais ? l'incitai-je vivement, car il s'était tu.

— ... la vérité est que je ne suis plus sûr de ce qui s'est passé, dit-il d'un ton morne. C'est tout ce que je peux te dire.

J'aurais pu le pousser dans ses retranchements mais, dans son regard, quelque chose me l'interdit. J'espérais que lui-même m'interrogerait sur les raisons de ma question, mais il

coupa court à l'audience en se tournant pour saluer John Kendall qui faisait son entrée avec une liasse de documents que le duc devait lire et signer. Je n'avais d'autre choix que m'incliner et quitter la pièce. Néanmoins, j'avais obtenu quelque chose. Loin de rejeter ma suggestion comme une absurdité parfaite, Sa Grâce avait pratiquement admis qu'elle méritait considération, et je ne pouvais m'empêcher d'estimer que cela valait confirmation de mes soupçons.

Deux heures plus tard, Timothy et moi quitions Calais à cheval dans la suite du duc Richard, laissant Ralph Boyse et Matthew Wardroper derrière nous. Mais pas pour longtemps. Nous les rejoindrions bientôt, eux et l'ensemble des troupes, en marche vers Saint-Quentin.

— À ce moment-là, ils feront sûrement une autre tentative, grommela Timothy. Si tu as raison sur la signification du jour de la Saint-Hyacinthe, il ne leur reste plus beaucoup de temps. Il faut nous y préparer. J'attendais mieux du jeune Wardroper et Lionel sera effondré quand la vérité apparaîtra. C'est sur sa recommandation que son cousin est entré au service du duc et il se sentira responsable de la trahison de Matthew.

Je me tus. Au-dessus de nos têtes, les étendards d'Angleterre et de Bourgogne claquaient au vent et se mêlaient ; derrière nous se déroulaient l'équipement et les forces de deux fiers pays caparaçonnés pour la guerre. Et cependant, autour de nous, les gens s'activaient à leur tâche quotidienne comme si nous n'existions pas, aiguisant leur faux, rentrant le foin, soignant leurs abeilles. Dieu que j'aurais aimé sauter de ma rosse pour aller leur prêter la main ! Le duc Richard n'était pas seul à espérer que cette affaire devait sans traîner trouver sa conclusion.

La pluie inondait le champ de bataille d'Azincourt transformé en mer de boue où les arbres ruisselaient lamentablement sur le camp de l'armée anglaise. Cela faisait presque soixante ans que Henri de Monmouth avait conduit ses troupes décimées à travers ce terrain pour écraser les forces et la chevalerie françaises et remporter pour son pays une des plus retentissantes victoires de tous les temps. Mais c'était une

moindre gloire qui attendait le présent ost²⁰ anglais tandis que son armée se reposait sur ce fameux champ de bataille.

Accueillis par la duchesse Marguerite, nous avons fait pendant plus de deux semaines le pied de grue à Saint-Omer, dans l'attente d'un messenger de Calais venu nous dire que le roi était enfin disposé à partir pour Saint-Quentin. Les hommes frustrés murmuraient à propos de cet étrange retard. Quant à moi, il renforçait ma conviction que mon raisonnement était correct : le roi Édouard jouait un jeu profondément retors. Pour finir, cependant, la nouvelle nous parvint que l'armée s'était ébranlée et que le duc Richard devait rejoindre ses frères sur le champ de bataille d'Azincourt.

Pourquoi le roi Édouard avait-il choisi ce lieu de rendez-vous ? Je l'ignorais mais je soupçonnais qu'Azincourt donnait un certain relief à ses intentions belliqueuses et aiderait à dissiper les craintes croissantes que son engagement dans la guerre était plus que réservé.

Sitôt que le camp avait été monté, les tentes du duc s'établirent le long de celles de ses frères, les feux pour les hommes s'allumèrent et l'on explora la campagne environnante à la découverte d'abris. Timothy et moi partîmes à la recherche de Ralph et de Matthew, laissant des instructions strictes aux écuyers servants : il fallait que l'un d'eux soit constamment présent auprès de Sa Grâce. Avec une belle unanimité, ils baissèrent leur nez patricien et murmurèrent quelques propos vengeurs où il était question que Tim et moi nous mêlions plutôt d'apprendre à nos grand-mères à rassembler les canetons et à conduire les oies au pré. Nous partîmes certains qu'ils ne manqueraient pas à leur devoir.

Nous trouvâmes facilement Matthew. Il était déjà en route, en compagnie de Jocelin d'Hiver et d'un autre écuyer de la maison,

²⁰ Ost ou host (du latin *hostis*) : armée féodale en vue d'expéditions relativement longues. Seuls les rois, ducs et comtes pouvaient mobiliser ainsi leurs vassaux. L'ost a peu à peu disparu avec l'organisation d'armées nationales après la guerre de Cent Ans. (*N.d.T.*)

pour le pavillon principal du duc afin de lui présenter ses devoirs et de reprendre ses fonctions habituelles.

— Où est Ralph Boyse ? lui demanda Timothy, qui ajouta rapidement : le duc Richard veut le voir.

— Il n'est plus avec nous, répondit Jocelin qui devança précipitamment Matthew. Heureux diable ! poursuivit-il d'un ton envieux en regardant autour de lui la terre gorgée d'eau, les bois lointains de Tramecourt noyés dans la brume et les hommes transis, serrés autour de maigres feux plus prodigues de fumée que de flammes.

— Que veux-tu dire ? fit âprement Timothy. Où est-il ?

— Il a été renvoyé chez lui en Angleterre avec une douzaine d'autres qui ont attrapé une dysenterie, expliqua Matthew. Comme dit Jocelin, heureux diable !

Je me retins de regarder Timothy.

— Je n'ai pas trouvé Ralph tellement abattu la dernière fois que je l'ai vu.

— C'était il y a deux semaines, fit observer justement Matthew. Une épidémie de dysenterie s'est déclarée à Calais le lendemain de votre départ.

Le troisième homme qui était avec eux confirma :

— Quantité d'hommes ont été frappés et il y a eu quelques morts. Mais ne vous en faites pas, je ne pense pas que Ralph soit très atteint. En fait, jusqu'à la nuit où le bateau a mis les voiles, je ne m'étais pas rendu compte qu'il était malade.

— Il y a des hommes qui savent souffrir en silence ! s'indigna Matthew. Quoi qu'il en soit, le maître intendant était convaincu qu'il était malade et l'a renvoyé chez lui. Je dirai à Sa Grâce ce qui s'est passé.

— Je m'en charge, aboya Timothy en faisant demi-tour pour retourner au pavillon.

Si le duc Richard disait à Matthew qu'il n'avait pas réclamé Ralph, le jeune Matthew pourrait se poser des questions. Plus tard, pendant le dîner de Sa Grâce, le maître espion vint me trouver pour me demander :

— Que penses-tu de tout ça ?

La pluie avait enfin cessé mais cette soirée d'août n'en demeurait pas moins maussade ; une couche impénétrable de

nuages planait, suspendue au ras des cimes. Le sol clapotait sous nos pieds et le froid nous pénétrait. Timothy s'était enveloppé dans son manteau et moi, bien que je fusse habitué à vivre à la dure, je frissonnais de temps à autre.

— Ralph n'est pas notre assassin, lui répondis-je lentement. À présent que nous nous éloignons de la côte et pénétrons en France, il se sépare délibérément de Matthew. Il n'est plus utile à leur plan. Qui que soient ses maîtres français, l'un d'eux a certainement essayé de prendre contact avec lui cette nuit à Calais, avec succès probablement, et lui a dit de retourner en Angleterre. Ils ne veulent pas que sa position dans la maison du duc soit compromise. Désormais, Matthew est seul. S'il se fait prendre, il faut qu'on ne trouve aucun lien entre lui et Ralph.

— Mais nous connaissons l'existence de ce lien.

— D'accord, mais si Matthew et Berys Hogan gardent le silence, vous auriez du mal à la prouver. Mais, jusqu'à présent, mis à part le duc, personne ne sait rien de nos soupçons. On nous croit toujours en train de tâtonner dans les ténèbres.

Timothy souleva une motte de boue avec le bout de sa botte.

— Penses-tu que le jeune Matthew va faire une autre tentative ?

— C'est probable. Et inutile. Car, poursuivis-je, anticipant la question suivante de Timothy, je ne crois pas que même le duc Richard soit en mesure de faire changer d'avis le roi en la matière. Mais les Français n'ont aucun moyen d'en être sûrs tant que Son Altesse n'aura pas dévoilé son jeu et réprimé avec succès l'opposition.

— Espérons que tu as raison, soupira Timothy. Je ne cesse de me tourmenter à l'idée que nous devrions peut-être chercher ailleurs le coupable.

— Faites-moi confiance, lui dis-je avec une assurance qui m'abandonnait souvent, surtout pendant les longues gardes de nuit sans sommeil.

Curieusement, je dormis cette nuit-là beaucoup mieux que depuis des semaines.

J'avais été de garde avec les sentinelles devant la tente du duc jusqu'à l'heure de matines et laudes, quand Timothy et deux

autres vinrent nous relever. Je m'enroulai dans mon manteau et, dédaignant l'abri d'un fourgon à bagages, je me trouvai une place autour d'un feu de camp, en compagnie d'une douzaine de braves gars du Yorkshire. Certains ronflaient, loin de ce bas monde, les autres, serrés autour des flammes, échangeaient des propos décousus, incapables de s'abandonner au sommeil bien qu'il fût deux heures du matin.

Je ne m'attendais pas à dormir, moi non plus, mais je dus sombrer dans le sommeil en quelques minutes et je me mis à rêver : j'étais debout près du sanctuaire vide dans les bois du manoir de Chilworth. Les chants d'oiseaux et les bourdonnements des insectes s'étaient tus, les arbres eux-mêmes paraissaient chargés de menace. La femme du berger venait à ma rencontre en souriant et en hochant la tête.

— Exactement comme sa mère, vois-tu, dit-elle quand elle me croisa.

Je tournai la tête pour la suivre des yeux mais elle s'était évaporée. Amice Gentle avait pris sa place et murmura :

— Dès que j'aurai pris tes mesures, je vais pouvoir découdre ça.

Puis, alors qu'elle me souriait, ses traits se brouillèrent avant de prendre la forme de ceux de Lady Wardroper qui tenait à la main une bombarde bretonne. Elle la porta à ses lèvres et joua quelques mesures de *C'est la fin*, puis, passant devant moi, elle s'avança entre les arbres où, comme Millisent Shepherd, elle disparut aussi. Je sentais la chaleur pénétrer tout mon corps et quelqu'un me secouait le bras en criant...

— Réveille-toi, mon gars ! Réveille toi ! Tu t'es trop approché du feu. Tes chausses crament !

Je m'éveillai dans une odeur de laine roussie juste à temps pour rouler loin du feu avant qu'il n'atteigne ma jambe, que je devêtis et examinai : juste une plaque de chair rougie et douloureuse.

— Tu chevauchais les cavales de la nuit²¹, me dit un des hommes du Yorkshire. Tu grognais dans ton sommeil comme si quelqu'un te rongerait l'esprit.

— C'est ça, répondis-je laconique en renfilant mes chausses roussies et en grimaçant car ma jambe me faisait mal.

— Il te faut un cataplasme de laitue et de poireau là-dessus, me conseilla gentiment un autre.

C'est à peine si je l'entendis car déjà je m'étais étendu et couvert de mon manteau que j'avais envoyé promener en me tournant et me débattant. Mais le sommeil s'était enfui et ce fut mon rêve qui revint à la charge jusqu'à ce que je m'applique à mettre de l'ordre dans ce chaos. Des choses qui m'étaient demeurées confuses depuis des semaines commençaient à prendre une signification et je voyais la piste se dessiner plus clairement devant moi. Enfin, juste avant l'aube, je tombai dans un sommeil sans rêve et je m'éveillai reposé dans un monde encore humide sous mes pieds, mais le soleil chassait les nuages et les brumes s'élevaient au-dessus des genoux sur la plaine baignée d'eau. Au-delà, les forêts d'Azincourt et de Tramecourt bornaient l'horizon et l'air matinal était âcre de fumée car partout les hommes s'efforçaient de ranimer les foyers éteints pour chauffer des marmites d'eau. Chacun sortait de la sacoche de toile suspendue à sa ceinture une poignée d'avoine pour essayer de se cuisiner une bouillie. Refusant l'offre généreuse de mes compagnons de partager la leur, je partis vers les tentes du duc de Gloucester à la recherche de Timothy Plummer.

— Où est Wardroper ? lui demandai-je de but en blanc.

— Je me suis arrangé pour qu'il soit envoyé avec une équipe de fourrageurs chargés de trouver des œufs et du lait pour le déjeuner de Sa Grâce, dit Timothy qui me prit le bras et baissa la voix. On dit que nous allons passer une seconde nuit ici, malgré les nouvelles rapportées par les éclaireurs à cinq heures ce matin : le roi Louis a levé l'oriflamme et rassemble une armée à Beauvais. La chevalerie française se regroupe autour de ses étendards. Sa Grâce et quelques autres rongent leur frein. Ils ne

²¹ L'anglais *nightmare*, qui signifie « cauchemar », se compose de *night*, nuit, et *mare*, jument. (N.d.T.)

peuvent comprendre pourquoi le roi tarde ainsi. Mais, pour moi, je suis plus que jamais certain que tu avais vu juste, colporteur.

La journée s'écoula sans anicroche. Matthew revint avec les fourrageurs, et Timothy et moi ne le perdîmes pratiquement pas de vue. Tim et moi étions heureux d'avoir cette excuse pour éviter la compagnie du duc Richard dont l'irritabilité croissait au fil des heures sans que lui parvienne de son frère aîné une convocation au conseil de guerre. De fait, le roi s'était retiré dans son pavillon et ses instructions étaient de ne pas le déranger, un ordre dont chacun comprit la signification quand on vit une courtisane de haut vol pénétrer dans sa tente. Lorsque la nouvelle parvint aux oreilles de Sa Grâce, ses lèvres minces se pincèrent au point de disparaître et son humeur tout le reste de la journée fut franchement exécration.

Elle ne m'épargna pas : quand je vins prendre ma garde, il m'ordonna sèchement de me procurer une nouvelle paire de chausses et de ne plus me présenter devant lui dans l'état où j'étais. J'avais oublié le grand trou roussi dont le feu avait agrémenté mes chausses et, dûment rabroué, je partis à la recherche du préposé aux livrées. À la nuit tombée, l'humeur de Sa Grâce ne s'était pas améliorée ; quand le duc sortit de sa tente, deux écuyers sur les talons, et se dirigea d'un pas raide en direction du pavillon de son frère aîné, il avait l'air sinistre. Je lançai un coup d'œil interrogateur au garde, mais ce vaillant camarade haussa simplement les épaules et grommela qu'il ne tenait pas à risquer la colère du duc en le suivant où on ne lui avait pas demandé d'aller.

— Alors, j'irai seul, dis-je.

En courant, je rattrapai le duc et ses écuyers juste à l'instant où ils entraient dans la tente du roi ; je réussis à me glisser derrière eux sans me faire remarquer.

À la lueur épaisse des torches dégoulinantes qui remplissaient l'espace confiné d'un voile de fumée, je distinguai le roi Édouard assis à une table avec ses capitaines : Louis de Bretaylle, le duc de Norfolk, le comte de Northumberland et Lord Hastings. Agenouillé sur le sol, le duc de Clarence jouait

aux dés avec le comte Rivers et le marquis de Dorset, tandis que le duc de Suffolk, un peu à écart, buvait du vin à une gourde de cuir. À l'entrée de la tente, Lord Stanley et John Morton se poussèrent de côté pour permettre au duc Richard d'avancer sans encombre, mais ni l'un ni l'autre n'aurait pu se sentir flatté de la façon dont il passa devant eux sans les voir.

La conversation tournait autour d'un inépuisable sujet : Charles de Bourgogne.

— Je n'oublierai jamais, racontait en riant le roi à Lord Hastings, l'impudence avec laquelle il est arrivé à Calais, accompagné de sa seule garde personnelle, aussi froidement que s'il avait amené les troupes qu'il m'avait promises...

Il s'interrompit en voyant venir son jeune frère dont l'expression tendue ne pouvait lui échapper. Il lui tendit la main.

— Tout va bien ! Tout va bien, Dickon ! Je sais que tu viens me faire des reproches ! Mais nous repartons demain. Tu en as ma parole solennelle.

Les traits du duc se détendirent un peu.

— Ce n'est pas trop tôt, murmura-t-il d'un ton bourru.

Puis, un instant plus tard, après avoir reçu de nouvelles assurances du roi Édouard, son imprévisible sens de l'humour se donna libre cours. Louis de Bretaylle s'étant plaint que le duc Charles n'avait pas amené un seul homme de cette grande armée qui devait être la contribution de la Bourgogne à la guerre, Sa Grâce dit en souriant :

— Mais, mon cher Louis, mon beau-frère a reconnu lui-même que nous n'avons pas besoin de lui. Et ce qui lui manquait en hommes, il l'a compensé en encouragements.

Le roi et Lord Hastings se mirent à rire.

— L'estime que Charles se porte est si grande qu'elle en est désarmante, dit en souriant le premier. Il a eu l'effronterie de suggérer qu'une fois que j'aurais renversé les Français grâce au seul poids du nombre, il serait heureux de me donner son avis sur les aspects plus subtils d'une campagne en Italie.

À cet instant, je perdis tout intérêt pour les propos de Son Altesse. Je venais de me rendre compte que le duc Richard s'était déplacé vers l'autre côté de la tente. Son dos frôlait

presque la paroi de soie et lui-même était debout au centre du halo d'un chandelier posé sur une table de campagne. De dehors, sa silhouette devait être parfaitement reconnaissable pour qui le connaissait bien ; non seulement il était petit, mais le long rideau dansant de ses cheveux balayait ses épaules de taille inégale. On m'avait raconté que lorsqu'il avait onze ans, il se battait avec son frère aîné et le côté droit de sa poitrine et son bras droit s'étaient développés plus vite qu'à gauche, ce qui lui avait valu cette apparence très légèrement asymétrique. Ces trois caractéristiques corporelles : taille, chevelure, épaules, permettaient de l'identifier aisément.

Alors que je décelais le danger possible, ce qui avait dû inconsciemment attirer mon attention se reproduisit : la paroi de soie ondula légèrement, comme si quelqu'un l'effleurait de l'extérieur. Je me précipitai par l'ouverture de la tente, alarmant les sentinelles du roi qui gardaient l'entrée. Avant qu'elles aient eu le temps de reprendre leurs esprits ou de m'apostropher, j'entamai au pas de charge le tour de la tente juste à temps pour voir une silhouette indistincte lever une arme au-dessus de sa tête. Je vis miroiter le métal et j'en conclus que la main qui s'abaissait tenait un couteau.

J'étais encore trop loin pour me saisir de notre assassin et la seule solution qui me restait était de crier. Aujourd'hui, je ne me souviens pas de ce que j'ai pu dire ; quoi qu'il en soit, je hurlai assez fort et assez farouchement pour faire dévier le bras de notre meurtrier potentiel quand il enfonça sa lame dans la soie qui se déchira et pour l'effrayer si bien qu'il prit instantanément la fuite. Je ne fus que vaguement conscient du cri poussé par le duc Richard, suivi d'un vacarme étourdissant sous la tente, car j'étais à la poursuite de ma proie qui courait sur le sol détrempé, ses pieds dérapant sur l'herbe mouillée.

Puis ce fut mon tour de patiner sur une flaque de boue où je faillis m'étaler. « Il va m'échapper », pensai-je, désespéré. C'était compter sans le tapage qui avait réveillé tout ce secteur du camp. Des hommes avançaient à tâtons, clignant des yeux comme des hiboux. Je hurlai :

— Trahison ! Arrêtez cet homme !

À présent, les sentinelles et la plupart des occupants de la tente royale s'étaient joints à la chasse, dévalant à toutes jambes le terrain humide, jurant lorsqu'ils trébuchaient sur des hommes endormis et réclamant des torches à cor et à cri. D'autres arrivaient de quartiers plus éloignés du camp et, tout à coup, Timothy galopait à mes côtés.

— Le duc Richard, haletai-je. Il est sauf ?

— Une méchante entaille dans le bras gauche, mais rien d'inquiétant. Une blessure nette, qui se fermera vite. Est-ce Matthew Wardroper que tu as vu ? ajouta-t-il après avoir repris son souffle.

— Jusqu'à ce qu'on l'ait attrapé, je ne l'affirmerai pas, bien que j'en sois sûr... Le voilà... Le voilà ! criai-je à pleins poumons. Il se dirige vers les bois de Tramecourt.

Les autres avaient déjà repéré sa silhouette qui fuyait et une exclamation de triomphe retentit quand le scélérat fut plaqué au sol. Hors d'haleine, nous l'encerclâmes. On approcha des torches et des brandons pour éclairer le traître qui se tordait furieusement. Quelqu'un se baissa, saisit son menton et tourna vers la lumière le visage crispé.

Timothy grogna de satisfaction.

— Matthew Wardroper, dit-il.

— Non, dis-je en secouant la tête, ce n'est pas Matthew. Matthew est mort et enterré depuis plusieurs semaines.

CHAPITRE XX

Tout le monde me fixait, les yeux écarquillés. Puis Timothy posa la question que tous se posaient :

— Par Dieu, que veux-tu dire ?

— Ce que j'ai dit : ce garçon n'est pas Matthew Wardroper. Si mes déductions sont justes, la dépouille de Matthew repose quelque part dans une clairière dans les forêts proches de chez lui.

Du bout de ma botte, je remuai l'homme écroulé au sol :

— Ai-je raison ? Je ne sais pas comment tu l'as tué. Avec un couteau probablement ; il semble que ce soit ton arme de prédilection. Mais il est enterré près du sanctuaire désaffecté.

Les yeux bruns me fixaient, brûlants de malveillance, mais il n'y eut pas de réponse.

Lord Hastings, qui était arrivé avec le roi et quelques seigneurs, demanda sévèrement :

— Alors s'il n'est pas... celui que vous pensiez, qui est-ce ? Parle ! Qui es-tu ? demanda-t-il en jetant sur le prisonnier un regard menaçant. Tu ferais bien de le dire de toi-même car nous le saurons, d'une manière ou d'une autre. Parle, misérable traître !

— Je ne suis pas un traître ! s'écria le prisonnier avec indignation. Je suis Julien d'Amboise. Ma mère était anglaise, mais mon père est le comte d'Amboise, et je suis un loyal homme lige du roi Louis.

— Comme c'est vraisemblable ! grinça le duc de Suffolk. Si tel est le cas, pourquoi essaies-tu de tuer mon beau-frère Gloucester ?

J'observais attentivement le roi depuis que le jeune homme avait révélé son identité ; à cet instant, je le vis soudain tourner à demi la tête vers son maître des rôles, debout derrière lui.

Aussitôt, John Morton avança d'un pas et prit la parole d'un ton doux :

— Cet interrogatoire peut sûrement être mené ailleurs. Son Altesse doit être désireuse de vérifier l'état de santé de Milord de Gloucester, comme nous tous, d'ailleurs. Aussi laissons Monsieur d'Amboise, si tel est bien son nom ; il sera mis sous bonne garde et conduit sous escorte dans un lieu sûr où on l'interrogera plus tard.

Le roi notifia son approbation :

— Mettez Monsieur d'Amboise dans les chaînes jusqu'au matin et j'enverrai mes hommes l'interroger. Tout de suite ! Immédiatement !

Puis, passant un bras autour des épaules de Lord Hastings, il l'entraîna :

— Allons retrouver Dickon.

J'étais assis avec Timothy Plummer dans la tente du duc de Gloucester où nous avons tous deux été convoqués par Sa Grâce, une fois la panique apaisée et le camp calmé. En chemin, Timothy m'avait murmuré d'un ton pressant :

— Quelles que soient les autres réponses que tu feras au duc, tu ne sais rien des motifs pour lesquels les Français voulaient le tuer. À moins, bien sûr, que tu ne souhaites en découdre avec le roi Édouard.

Je compris son avertissement. Que la conduite future du roi déclenche une querelle entre lui et son plus jeune frère, c'était une chose ; mais qu'un simple sous-fifre cause des dissensions à cause d'une folle hypothèse non prouvée, c'en était une autre, très différente.

— Vous pouvez compter sur moi, dis-je.

Le duc Richard avait retiré son pourpoint ; son bras était enveloppé de lin blanc et son poignet soutenu par un bandeau. Il était assis au bord de son lit de camp, en compagnie d'un page somnolent. Quand Timothy et moi entrâmes dans sa tente, il nous demanda d'apporter des tabourets et de nous installer. Le page fut tiré de sa torpeur pour nous servir du vin, puis autorisé à retourner sommeiller dans son coin.

— Vois-tu, colporteur, me dit le duc avec un sourire, à présent que tu as mis la main sur mon assassin potentiel, je présume que tout danger est écarté. Une fois encore, je te suis profondément redevable.

— Je suis toujours heureux de servir Votre Grâce.

— Dans ce cas, satisfais ma curiosité et dis-moi comment tu as su que Matthew Wardroper était mort et qu'un imposteur avait pris sa place.

Je bus un peu de vin, louchant avec inquiétude sur la coupe en verre de Venise dans laquelle il m'avait été servi. Je craignais que ma gaucherie ne fît un mauvais sort à ce ravissant objet et je sympathisais avec les porteurs et les rouliers dont c'était la tâche de transporter de telles choses.

— Pour répondre à votre question, Votre Grâce, je dois d'abord vous relater comment Dieu a guidé mes pas à Southampton et à Londres.

Puis je plantai de mon mieux le décor de mon récit. Quand j'eus terminé, le duc hocha la tête et Timothy s'agita impatiemment. Je poursuivis :

— Il y avait plusieurs détails, Milord, qui auraient dû me faire soupçonner la vérité dès le début si j'avais été parfaitement attentif. Ainsi, la femme du berger m'avait dit à quel point Matthew ressemblait à sa mère. « Les yeux, les cheveux, les traits », avait-elle précisé. Or, Lady Wardroper a les yeux bleus et ceux de Julien d'Amboise sont bruns. Et je n'ai jamais vu Sir Cedric Wardroper, mais je suppose que les siens sont de cette même couleur car Amice Gentle a remarqué que, bien que Matthew, ou plutôt celui qu'elle croyait être Matthew, eût les traits délicats de sa mère et ses cheveux noirs, il avait les yeux de son père.

— Continue, me pressa le duc comme je m'arrêtais pour boire.

— Lorsque j'étais chez Lady Wardroper, elle a chanté quelques paroles de *C'est la fin*. Elle m'a demandé si j'aimais la musique, ajoutant qu'elle ne connaissait pas d'homme qui l'aimât. Aurait-elle prétendu une chose pareille si son propre fils chantait et jouait comme notre faux Matthew ?

— Très peu probable, reconnut le duc. Continue.

— Une chose m’a intrigué dès le début : Wardroper – ou d’Amboise, comme je pense qu’il convient de l’appeler – donnait parfois l’impression d’être deux garçons différents. La plupart du temps, il semblait être ce qu’il était censé être, un jeune homme enjoué et assez irresponsable. Mais, à d’autres moments, il semblait tout différent : perspicace et averti des choses de ce monde. J’aurais dû penser davantage à lui et m’interroger à son propos.

— Je suppose que d’Amboise ne pouvait empêcher son vrai caractère de percer de temps à autre, dit le duc. Mais tu es sévère à ton égard, Roger. On ne pouvait te demander d’en deviner la raison.

Je secouai la tête et posai ma précieuse coupe vide sur le sol près de moi.

— Je ne peux me pardonner si aisément, Votre Grâce. Tous ces éléments, plus le fait que j’aurais dû le soupçonner plus tôt du meurtre de Thaddeus Morgan, vous auraient épargné des désagréments.

— Quand as-tu commencé à entrevoir la vérité ? demanda Timothy.

— Je pense, dis-je en me frottant le menton, que sans le réaliser encore, ce fut un soir à Calais, quand l’homme que je pensais être Matthew Wardroper et moi étions assis en train de boire devant la taverne. Jocelin d’Hiver et un de ses amis bourguignons sont apparus et Jocelin a parlé en français à Matthew ; il a parfaitement compris et répondu avec aisance. Pourtant, d’après maître Gentle, le boucher de Southampton, Matthew Wardroper connaissait très peu le français.

Le duc fronça les sourcils en finissant son vin et fit tourner la coupe entre ses longs doigts fins. La lumière des chandelles y alluma des myriades de minuscules arcs-en-ciel.

— Mais comment le maître espion du roi Louis a-t-il appris à quoi ressemblait Matthew Wardroper ?

— Grâce à Ralph Boyse ! répliquai-je vivement. C’était à lui de s’en charger, ce qu’il a réussi en obtenant de Votre Grâce une autorisation de s’absenter et il s’est rendu au manoir de Chilworth, déguisé en ménestrel itinérant. Cette reconnaissance devait avoir lieu avant que Matthew prenne ses fonctions dans

la maison de Votre Grâce, mais Ralph était au courant de tous ses mouvements, grâce à maître Arrowsmith et par l'intermédiaire de Berys Hogan. Le jour après son départ de Chilworth où il avait chanté pour Lady Wardroper, en particulier la chanson du trouvère *C'est la fin*, Ralph était à Southampton. Le boucher et sa femme l'ont tous deux mentionné. Maîtresse Gentle a dit que le ménestrel parlait un dialecte du Yorkshire et Ralph Boyse vient de ce comté. Je le soupçonne d'avoir rencontré un agent du roi Louis et de lui avoir fourni une description détaillée du jeune Matthew. Il l'a également informé du jour où Matthew partirait pour Londres. L'agent a traversé la Manche et fait son rapport à ses maîtres qui ont cherché un jeune homme qui ressemble autant que possible à Matthew et qui serait volontaire pour une mission périlleuse. Si quelques détails, dont la couleur des yeux, ne correspondaient pas, c'était sans conséquence. Ralph savait que Lionel n'avait pas vu son cousin depuis des années, et il était très peu probable que, pendant le court laps de temps entre l'arrivée de Matthew à Londres et le départ de Votre Grâce pour la France, ses parents viennent le voir.

— Donc, les maîtres espions du roi Louis trouvent leur jeune homme qui embarque pour l'Angleterre. Et ensuite ? me pressa le duc.

— Il a débarqué à Southampton et s'est arrangé pour arriver au manoir de Chilworth très tôt le matin du jour où Matthew partait pour Londres. Il l'a suivi, puis rattrapé ; il l'a abordé et s'est mis à bavarder avec lui dans la forêt et là, au bon moment, il l'a tué ; puis il a tiré son corps dans les profondeurs du sous-bois où il l'a enterré. Je suppose que d'Amboise a également enterré la selle et le harnachement après avoir lâché le cheval qui doit faire le bonheur du bûcheron qui l'aura attrapé.

Il y eut un long silence dans la tente. Dehors, les sentinelles s'appelaient à voix basse, un cheval hennit et des conversations murmurées troublaient l'obscurité ; les hommes qui n'avaient pas sommeil n'osaient prendre vraiment leurs aises.

Pour finir, le duc posa lentement la seule question que je redoutais :

— Tu ne m’as pas dit, Roger, pourquoi les Français souhaitent ma mort.

J’entendis le hoquet aussitôt réprimé de Timothy. Dans l’effort que je fournis pour ne pas le questionner du regard, tout mon corps se crispa.

— Votre Grâce, bafouillai-je péniblement, je... je...

Les yeux du duc Richard ne me quittaient pas. Puis, subitement, il eut pitié de moi et sourit :

— C’est bon ! Sois tranquille ! Je ne demande plus rien. Ce n’est pas que je pense que tu ignores la réponse, mais je commence à avoir mes propres soupçons. Si j’ai raison – je prie Dieu qu’il n’en soit rien –, c’est un sujet qu’il vaut mieux ne pas aborder. La suite se passera entre le roi et moi.

Il fixait le vide d’un air menaçant, la mâchoire durcie et les yeux comme l’acier. Puis il se leva et s’efforça de sourire :

— Je vous ai gardés trop longtemps au détriment de votre repos. Demain, nous nous dirigerons vers Saint-Quentin. La marche sera fatigante.

Il nous tendit sa main pour que nous la baisions.

Une fois sorti du pavillon, Timothy exhala bruyamment ce qui lui restait d’air dans les poumons.

— Dieu merci, c’est fini. Fie-toi à Sa Grâce, ajouta-t-il avec orgueil, pour se mettre au diapason de ses interlocuteurs et leur épargner tout embarras. Que vas-tu faire maintenant, colporteur ? Ta mission est terminée. Tu es libre de partir. Tu l’as toujours été, d’ailleurs. Personne n’aurait pu te retenir contre ton gré, comme tu le sais. Vas-tu repartir demain matin pour l’Angleterre ?

Je secouai la tête :

— Je vais aller avec vous jusqu’à Saint-Quentin et voir ce qui s’y passe. Je ne peux repartir sans savoir si oui ou non mes soupçons ont quelque fondement.

— Tes soupçons et ceux du duc, sourit Timothy en me claquant l’épaule. Très bien, alors je propose qu’on aille dormir. Et qu’on se trouve un bon feu pour se réchauffer.

Quelques jours plus tard, quand l’armée anglaise s’approcha des murailles de Saint-Quentin, les canons de la ville arrosèrent

la campagne, tuant plusieurs de nos hommes et de nos chevaux. Apparemment, le comte de Saint-Pol était revenu à sa juste obligation de fidélité et, dans l'heure qui suivit, des messagers arrivèrent portant la nouvelle que le roi Louis et son armée étaient déjà parvenus à Compiègne.

Nous étions le 11 août. Au cours de la semaine, les ambassadeurs anglais et français se rencontrèrent à Amiens pour parler de paix et le jour suivant, la vigile de la Saint-Hyacinthe, ils retournèrent à Saint-Quentin avec les propositions du roi Louis. En échange d'un prompt retrait des Anglais de France assorti d'une trêve de sept ans, il offrait au roi Édouard un paiement immédiat de 75 000 couronnes et une annuité de 50 000 couronnes ; le dauphin et la princesse Élisabeth seraient fiancés ; enfin les deux rois se viendraient mutuellement en aide si l'un d'eux était menacé à l'avenir par des sujets rebelles.

Le roi Édouard accepta ; seuls deux de ses capitaines s'y opposèrent : le duc de Gloucester et Louis de Bretaylle.

— Eh bien, tu avais raison, colporteur, me dit Timothy tandis que nous déambulions tous deux autour des défenses de Saint-Quentin, dont les canons s'étaient tus. Cela a dû barder dans la tente de Son Altesse lorsque Sa Grâce et le capitaine de Bretaylle l'ont accusé de manquer à sa parole. Quand je suis passé près du pavillon royal il y a un moment, j'ai entendu l'un d'eux crier qu'en son temps le roi Édouard avait remporté neuf victoires, mais que ce déshonneur les annulait toutes.

— Et les autres seigneurs ? demandai-je. Aucun autre ne condamne Son Altesse ?

— Tu veux rire ! Ça ne risque pas d'arriver ! Le roi Louis leur distribue des pensions et de coûteux présents aussi généreusement qu'un arbre perd ses feuilles à l'automne... Mais le roi de France ne pourra acheter le duc Richard, si bien que tous sont fous de colère contre lui. John Morton l'a toujours détesté et le haïra plus que jamais. Quoi qu'il en soit, prépare-toi à marcher, fils. Nous partons pour Amiens, semble-t-il, où nous serons royalement traités par les Français pendant que les hommes de loi fourbiront les derniers détails du traité.

— Et Julien d'Amboise ? Que va-t-il lui arriver ?

— Oh, il sera considéré comme prisonnier de guerre et restitué à sa famille, prophétisa Timothy. Ce ne serait pas de bonne politique d'exécuter le fils du comte d'Amboise. En revanche, on a déjà dépêché des messagers à Londres avec l'ordre d'arrêter Ralph Boyse. Le pauvre bougre n'échappera pas au nœud du bourreau. Ainsi va le monde, colporteur, comme tu le sais.

— Et comme je l'avais prédit, tout cela était vain. Cette fois, le roi Édouard ne se laissera pas influencer par son frère.

Pas plus qu'il ne se laissa ébranler le lendemain par l'irruption d'un Charles de Bourgogne hors de lui, qui tonna dans le camp, accusa Son Altesse de perfidie si fort que tous purent l'entendre, et finit par la tourner en ridicule, elle et les victoires gagnées sur la France par les précédents rois d'Angleterre : Crécy, Poitiers et Azincourt furent les noms qu'il clama dans le brillant ciel d'été. Cela fait, le duc repartit, car il refusait d'avoir rien à voir avec la paix.

Nous marchâmes sur Amiens. Aux abords de la ville, les habitants avaient dressé des centaines de tables garnies de nourriture et de boissons, sur ordre de leur souverain. Nous nous jetâmes sur les victuailles comme des loups affamés puis nous nous étendîmes dans les prés jusqu'à la fin du jour, le ventre gonflé et plus qu'à moitié ivres. Les bordels aussi étaient ouverts aux troupes anglaises, et une longue procession d'hommes titubaient devant leurs portes jusqu'à l'heure où ils fermèrent avec le couvre-feu.

Je m'empresse de dire que je n'étais pas de ces processions. Les bordels et leurs pensionnaires ne m'ont jamais tenté. On y attrape trop de maladies déplaisantes et j'ai besoin d'être en bonne santé.

Personne ne se souciait de moi ni ne comptait sur moi pour accomplir quelque corvée. Tous les gens de la maison du duc Richard savaient désormais que je n'étais pas vraiment des leurs et que j'allais bientôt quitter leurs rangs. Le visage ravagé par la déception et par sa colère envers son frère aîné, le duc Richard me fit appeler dans sa tente et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi ; mais il connaissait d'avance la réponse.

— Rien, Votre Grâce. Je suis heureux comme je suis.

— Si tu ne veux pas entrer à mon service ou me permettre de t'aider d'une autre manière, laisse-moi au moins t'offrir un cheval. Tu te déplacerais plus loin, vendrais davantage et ton cheval ferait le gros du travail.

J'étudiai son offre un moment puis la déclinai :

— Votre Grâce est généreuse, mais je préfère mes deux jambes. Elles sont plus fiables.

Il rit, mais c'était un rire forcé, comme si lui et la joie étaient devenus étrangers l'un à l'autre.

— En fait, tu ne veux pas m'être redevable.

Je le regardai calmement :

— Je préfère ne rien devoir qu'à moi.

— Et c'est pour cela que je te respecte. Si seulement il y avait davantage d'hommes qui pensaient ainsi ! ajouta-t-il amèrement. Penses-tu t'attarder le temps d'aller demain au pont de Picquigny ?

— Picquigny, Milord ? Où est-ce ?

— Un petit village près d'ici, sur les bords de la Somme, où le roi Louis et mon frère se retrouveront demain pour signer cette infa... ce traité.

— Vous y rendrez-vous, Milord ?

— Non, mais ceux de mes hommes qui le désirent peuvent y aller. Ce pourrait être un spectacle qu'il vaut la peine de voir et je ne voudrais pas les en empêcher.

— Alors, peut-être irai-je. Dieu soit avec Votre Grâce, maintenant et toujours.

Je m'agenouillai et lui baisai la main. Ses doigts étaient glacés.

— Et Dieu soit avec toi, Roger mon ami. Je compte bien que nos chemins se croiseront de nouveau.

Sur les ordres du roi Louis, un pont couvert avait été bâti à Picquigny sur la Somme. Un pont divisé en deux par une grille de bois à travers laquelle lui-même et l'autre monarque pourraient parlementer, dispositif qui réduirait la menace d'assassinat de la part des perfides Anglais. (Car tous les Français dignes de ce nom savent que nous tous dissimulons la queue du diable sous nos tuniques et nos chausses.) Le roi Louis

prit une précaution supplémentaire en s'assurant que son approche vers le pont se ferait à partir d'un terrain dégagé, tandis que notre roi était contraint de s'avancer le long d'une étroite chaussée entre des marécages. De plus, quatre Anglais étaient placés du côté français du pont et le même nombre de Français du côté anglais, otages futurs contre la malchance. La suite des deux souverains devait se réduire à douze personnes pour chacun.

Dans la sienne, le roi Édouard avait inclus le duc de Clarence, le comte de Northumberland, Lord Hastings et John Morton. Dans celle du roi Louis, plusieurs hommes étaient vêtus exactement comme lui, afin de confondre un éventuel tueur. Résultat, les Français avaient l'air franchement miteux comparés aux Anglais. En fait, les hochets de la royauté semblaient ne rien signifier pour le roi Louis, vêtu d'un assortiment disparate de vieux habits défraîchis dont un saltimbanque aurait rougi. En revanche, le roi Édouard portait du drap d'or doublé de satin rouge et un chapeau de velours noir sur lequel étincelait, en hommage à son hôte, une fleur de lys en diamants. On n'aurait pu imaginer plus étonnant contraste que celui qu'offraient ces hommes, l'un si grand et toujours beau, même s'il commençait à s'empâter, l'autre tout voûté et fort laid, avec des yeux protubérants et un nez dominateur, gros et bulbeux.

Timothy Plummer, qui était venu avec moi à Picquigny, murmura :

— Le duc Richard aurait-il tenu sa parole ? Je ne vois pas trace de lui.

— Il ne viendra pas, dis-je en secouant la tête. Il refuse de se compromettre dans ce qui pue la trahison.

C'était un joli matin d'été et les voix portaient loin dans l'air clair et tranquille. Si bien que, de notre emplacement près du pont, nous pûmes entendre quelques lambeaux des pourparlers. Les deux rois parlèrent en français, puis, de notre côté, quelqu'un parla plus fort en anglais, disant que selon une prophétie ancienne, une paix honorable entre les deux pays serait un jour signée à Picquigny.

Timothy murmura à mon oreille :

— Quelle que soit l'occasion, on nous dégote toujours une foutue prophétie. Tu peux parier là-dessus tout ton avoir !

Je le fis taire car je voulais écouter, mais déjà les deux monarques s'embrassaient à travers les barreaux de bois de la grille et ils parlaient français. On apporta un missel et un fragment de la Vraie Croix sur lesquels les deux hommes prêtèrent serment sur les stipulations qu'ils étaient près de confirmer. Un parchemin contenant les termes du traité ayant été dûment signé, la paix de Picquigny fut conclue. Puis les deux rois se retirèrent à Amiens pour des entretiens secrets après que le roi Louis eut fait une plaisanterie qui fit hurler de rire les Anglais et que je demandai plus tard à Jocelin d'Hiver de me traduire. Le roi Édouard aurait été invité à Paris pour s'amuser avec les dames, et on lui aurait aussi promis pour confesseur le cardinal de Bourbon, homme d'Église qui lui accorderait volontiers l'absolution quel que soit le nombre des péchés commis. Impassible, le roi Édouard avait répondu savoir de bonne source que Son Éminence était un bon bougre.

Sur cette note paillarde, la plus grande invasion de la France par l'armée anglaise prit fin. Sans gloire aucune.

Après avoir assisté aux événements de Picquigny, je m'embarquai à Calais et regagnai Londres et le château de Baynard où je remis mes vrais habits et repris ma balle et mon bâton. Je m'attardai le temps de voir le retour du roi Édouard qui, au début de septembre, défila en compagnie de ses frères dans les rues de Londres. On les salua, bien sûr, mais les vivats étaient maigres et particulièrement destinés au duc Richard. J'avais assez entendu murmurer les gens simples pour me convaincre que le peuple se sentait amèrement déçu par ce qui s'était passé.

Le jour suivant, je partis pour Bristol. Ma mauvaise conscience me disait que j'étais resté trop longtemps loin de ma petite fille et qu'elle grandirait sans savoir qui j'étais si je ne passais pas la mauvaise saison avec elle. Et la perspective de ces quartiers d'hiver, celle d'être choyé par ma belle-mère, Margaret Walker, n'étaient pas déplaisantes. On percevait déjà une aigreur dans l'air, les soirées étaient plus courtes et la nuit

tombait tôt. Il serait bon d'être assis de nouveau près d'un feu, ma fille sur mes genoux, tandis que le froid et la pluie se déchaîneraient dehors.

Mais pas pour trop longtemps. Aussitôt que le renouveau commencerait à travailler la terre, que les arbres bourgeonneraient et les fleurs s'ouvriraient, je reprendrais mes voyages. Je ne pourrais supporter indéfiniment les limites de quatre murs ; je repartirais sur les routes pour savourer de nouveau les plaisirs du vagabondage, abandonnant Élisabeth à sa tendre grand-mère. Je n'en étais pas fier, mais je me connaissais trop pour m'aveugler sur mes défauts. J'étais tel que Dieu m'avait fait, un vagabond ; du moins dans mes vertes années. Aujourd'hui, c'est autre chose.

FIN